Avec Amour et Douleur

Juan Antonio
Vives Aguilella

Aux Coopérateurs
et Laïcs Amigoniens,
en reconnaissance de
que les deux Congrégations
de Luis Amigó sont apparus
de la spiritualité laïque de l'Église,
et comme appel et engagement
qu'ils soient eux, vrais
témoins et multiplicateurs du charisme
de cet homme providentiel,
de cet « Apôtre de la jeunesse égarée »,
au milieu de la société actuelle.

Présentation

Ainsi, *avec amour et douleur*, comme se tiennent les enfants, j'ai voulu titre ces simples « notes sur la vie du père Luis Amigó ».

On ne peut pas l'appeler *biographie*, car je n'ai pas délibérément voulu faire un parcours détaillé et chronologique de l'existence de cet homme providentiel, de cet apôtre de la jeunesse égarée.

J'ai voulu me concentrer sur ses années les plus caractéristiques et les plus complètes en tant que fondateur. Il s'agit des années qui se sont écoulées entre son retour à Valence en tant que frère capucin, le 2 août 1881, et son départ du couvent d'Orihuela, le 12 avril 1907, pour être consacré évêque[1]. Au cours de ces années, qui correspondent précisément à l'époque où, avec beaucoup d'amour et de tendresse, il engendrait *dans son esprit et dans son cœur*[2] ses deux fondations religieuses, et avec une joie et une satisfaction immenses – en même temps qu'avec une douleur et une souffrance intenses – il leur donnait forme.

L'idée n'est cependant pas de moi. C'est le père Luis lui-même qui me l'a transmise dans ce précieux écrit que nous nous sommes obstinés à appeler *Autobiographie*, lorsqu'il s'est limité – non sans intention – à le décrire comme des *Notes* ..... La structure qui en découle est centrée sur la transmission de *son expérience de religieux et de fondateur*. Et il l'a fait parce que, comme il l'a lui-même écrit dans la présentation, l'un des objectifs qui l'a conduit à « donner quelques informations sur sa vie » – celui qui, à mon avis, a ensuite conditionné la structure de son œuvre – était d'offrir un matériel inestimable pour que « *ses fils et ses filles, les Religieux et Religieuses Tertiaires Capucins, avec plus de raison, se souviennent en présence de Dieu de leur Père et Fondateur qui les a tant aimés* ».

Du reste, ce projet que j'entreprends maintenant a mûri depuis quelques années en moi. En 1984, alors que j'étais en pleine recherche en vue de l'élaboration de *Testigos del Amor de Cristo*, j'ai trouvé divers documents historiques et en partie inédits sur la figure et la personnalité humaine et apostolique du père Luis qui m'ont fait concevoir dès lors l'idée d'écrire une sorte de biographie sur lui. Par la suite, j'ai pensé – et je crois que j'avais raison – que le moment n'était pas encore venu de l'entreprendre et je me suis contenté de garder le matériel accumulé pour une meilleure occasion et d'exprimer – presque « sur le vif », mais avec une intense affection – ma vision et mes sentiments sur Luis Amigó dans ce petit livre, que j'ai intitulé *Un hombre que se fió de Dios* (Un homme qui a mis sa confiance en Dieu).

Aujourd'hui, alors que le jour semble proche où l'Église reconnaîtra officiellement le témoignage de sa vie en le déclarant Bienheureux, j'ai pensé qu'il était temps de reprendre ce projet et de donner vie à l'œuvre tant rêvée, en hommage sincère à mon Père et Fondateur.

---

[1] À un moment donné - surtout dans la troisième partie de ce travail - cette dernière date sera dépassée de manière décisive pour reprendre, dans leur contexte, des événements qui, bien qu'appartenant chronologiquement à ses années d'épiscopat, font également partie de son identité de fondateur et s'inscrivent donc dans les contextes qui sont racontés.

[2] Cf. LUIS AMIGO, *Œuvres Complètes*, 98.

Bibliographie

AMIGO Y FERRER, P. Luis
- *Autobiografía*. Ed. crítica preparada por Fr. Agripino González, TC (Valencia 1982).
- *Cartas, Circulares y Ordenaciones* (Madrid 1969).
- *Constituciones escritas, acomodadas y enmendadas por el Siervo de Dios* (Madrid 1978).
- *Exhortaciones pastorales* (Madrid 1968).
- *Obras Completas*, Madrid, Editorial B.A.C. Première édition préparée par les pères Agripino González et Juan Antonio Vives, Tertiaires Capucins.*

FATTIZZO, P. Sebastiano, TC, *P. Luis de Masamagrell, O.F.M. Cap. Su vida, su semblanza, su obra* (Medellín-Colombia 1953).

IRIARTE, P. Lázaro, O.F.M. Cap., *Historia de la Congregación. Hnas. Terciarias Capuchinas* (Roma 1985).

RAMO, P. Mariano, TC
- *El Siervo de Dios Excmo. P. Luis Amigó y Ferrer, O.M.C. Su personalidad, virtudes y fama de santidad* (Madrid 1950).
- *La Virgen de los Dolores y el P. Fundador*, dans *Pastor Bonus* 14 (1965) p.86-90.
- *Mensaje de amor y de redención*, t. I (Valencia 1973) ; t. II (Valencia 1977) añadir
- *Colección de fuentes sobre el padre Luis*, Tomo I (polygraphe, copie Archives Vives).

ROCA, P. Tomás, TC, *Historia de la Congregación de los Religiosos Terciarios Capuchinos de Ntra. Sra. de los Dolore*s, t. I (Madrid 1968) ; t. II (Madrid 1981) ; t. III (Valencia 1986) ; t. IV (Vitoria 1974) ; t. V (Valencia 1989) ; t. VI vol I (Valencia 1989) ; t. VI vol II – 1ª parte (Valencia 1991) ; t. VI vol II – 2ª parte (Valencia 1991) ; t. VI vol III – 1ª parte (Valencia 1993) ; t. VI vol III – 2ª parte (Valencia 1994) ; t. VII vol I (Valencia 1995) ; t. VII vol II (Valencia 1997) ; t. VII vol III (Valencia 2002).*
- *Historia de la Casa/Colegio de Masamagrell 1885-1985*, Valencia 1986.

VALENTINA, *Positio super Virtutibus Canonizationis Servi Dei Aloissi Amigó Ferrer*, Roma, Tipografía Guerra, 1987.*

VIVES, P. Juan Antonio, TC
- *Un homme qui a mis sa confiance en Dieu* (Rome 1993).
- *Testigos del amor de Cristo. Estudio sobre la espiritualidad del P. Luis Amigó y de los Terciarios Capuchinos* (Roma 1986).
- *De Jerusalén a Jericó*. Valencia 1985.
- *50 años de historia. Provincia de la Sagrada Familia. Hermanas Terciarias Capuchinas*. Valencia, 2000.
- *50 Años de vida y servicio. Historia de la Provincia de la Inmaculada. Terciarias Capuchinas*. Valencia, 2003.

* Cette œuvre sera toujours citée par le sigle ŒCLA (Œuvres Complètes de Luis Amigó) et par sa numérotation marginale, sauf indication contraire.

* Cette œuvre historique du père Roca sera citée simplement comme *Historia de la Congregación*, suivie du volume et, le cas échéant, du tome correspondant.

* Cette œuvre sera citée simplement comme *Positio*.

- *Fortaleza y Ternura*, Testimonio martirial de Rosario, Serafina y Francisca, Hermanas Terciarias Capuchinas de la Sagrada Fami1ia, Madrid 1994.
- *Hombres recios y entrañables*. Valencia 2000. 2a edición ibídem en 2001.
- *Historia de la Congregación de Hermanas Terciarias Capuchinas* Tomo II, (1985-2001), Valencia, 2002.
- *Luis Amigó, el apóstol de los extraviados,* Versión Francesa Roma 1992.
- *El Pastor amigoniano*, dans *Pastor Bonus* 32 (1983) p.365-386.
- *Luis Amigó, profeta de misericordia y redención*, dans Pastor Bonus 33 (1984) p.183-219.
- *Comentario a la Carta Testamento del P. Luis Amigó*. Pastor Bonus 35(1986) p. 75-114.
- *El fondo de su ser, la paz*. Pastor Bonus 45(1996) 63-76.
- *Rutas Amigonianas*, Valencia 1992.
- *Trilogía Amigoniana*. Pastor Bonus 46(1997) p. 27-139.
- *Mère de la Douleur, Mère de l'Amour. Edición francesa, 2021.*
- *Identidad Amigoniana*. FUNLAM. Medellín 1999.
- *Identidad Amigoniana II*. FUNLAM. Medellín 2000.
- *Identité Amigonienne en Action*. Ed. Francesa. Valencia 2001.

Prologue*

Signes de prédilection

José Mª Amigó y Ferrer est né à Masamagrell (Valence-Espagne) le 17 octobre 1854 et a reçu les eaux du baptême le même jour[3].

La même année de sa naissance a eu lieu la déclaration dogmatique de l'Immaculée Conception et les terres valenciennes ont subi le fléau d'une épidémie de choléra, qui a eu comme victimes préférées les femmes enceintes.

Les gens de Masamagrell regardaient avec une affectueuse préoccupation Doña Genoveva Ferrer y Doset[4], épouse de Don Gaspar Amigó y Chulvi[5], secrétaire de la mairie, et résident depuis environ un an dans le village[6]. Son état de femme enceinte laissait présager le pire[7].

Mais les inquiétudes se sont finalement dissipées et la maison Amigó y Ferrer a été remplie de joie avec la naissance d'un fils, le quatrième des sept enfants du couple[8].

Au fil des ans, le père Amigó s'est souvenu des circonstances de sa naissance et a remercié le Seigneur de lui avoir permis de naître au cours d'une année mariale et de

---

* Beaucoup des idées et des sentiments contenus dans cet avant-propos ont été écrits à l'occasion du Jubilé d'or de la Province de la Sainte Famille des Sœurs Tertiaires Capucines, (cf. VIVES, Juan Antonio, *50 Años de Historia*..., p. 31-47). Je vais maintenant reprendre et enrichir ce matériel en guise de prologue au présent ouvrage.

[3] Bien que le père Luis Amigó dise dans son Autobiographie (cf. ŒCLA, 4) qu'il a été baptisé le lendemain, le Certificat de Baptême conservé dans les Archives Paroissiales de Masamagrell (cf. Libro de Bautismos vol. 16, fol. 56, n. 40) confirme clairement que le Baptême a eu lieu le jour même de sa naissanceCe qui a pu se passer est le suivant : craignant que le choléra ne tue rapidement le nouveau-né, l'une des personnes présentes à la naissance a dû lui verser immédiatement l'eau du baptême, comme il était d'usage en pareille circonstance ; le lendemain, le premier danger passé, il a dû être conduit à l'église pour y accomplir les autres rites du sacrement.

[4] Baptisée Manuela Genoveva et née à Valence en 1824, elle était la fille de Blas Ferrer y Clavo (né à Perales de Alfambra en 1795 † à Valence le 22 janvier 1855) et de Doña Mª Rosa Doset y Dagüés (née à Valence en 1786 † à Valence le 24 juin 1868), qui s'étaient mariés à Valence en 1819. Pour Doña Mª Rosa, il s'agissait de son deuxième mariage. De ce mariage sont nés Rosa, Juan Manuel, Manuela Genoveva, José et Vicenta. De son premier mariage, Dª Rosa avait eu Mariana Ibáñez Doset.

[5] Don Gaspar -Juan Gaspar dans les documents- est né du mariage formé en 1816 par Don José Amigó y Esteve (né à Puzol en 1785 † à Valence le 5 avril 1845) et Doña Josefa Chulvi y Martínez (née à Masamagrell et décédée à Puzol). Juan Gaspar est le cinquième enfant de ce mariage qui a également eu Teresa (née en 1817), José Tomás (né en 1819), Mariano (né en 1820), Josefa (née en 1821), Romualdo, María Rosa et Mariana (née en 1838). D. Gaspar est né à Puzol le 6 janvier 1822 et a épousé Doña Genoveva à l'église paroissiale de San Bartolomé à Valence le 21 novembre 1846.

[6] Le couple Amigó-Ferrer avait vécu à Valence (Calle Horno Quemado, 2 - plus tard Beneyto y Coll) de 1846 à 1850 et ensuite - de 1850 à 1853 - à Alfara de Algimia, où Julio Amigó-Ferrer est né.

[7] Cf. ŒCLA, 2 et 3.

[8] L'ordre des enfants était le suivant : Emilia Rosario (1847-1923) ; Genoveva (1849-1858), Julio (1852-1921), José María (1854-1934), Josefa (1857-1858) ; Josefa (avec le même nom que la précédente 1860-1889) et Rosa (1862-1929).

l'avoir sauvé, ainsi que sa mère, d'une mort prématurée[9]. Ce furent les premiers signes de la prédilection de Dieu dans sa vie.

Son père, Don Gaspar – avocat de profession[10] et personne joyeuse, gaie et au grand cœur – et sa mère, Doña Genoveva – femme délicate et tendre, prudente et tolérante[11] – ont été ses premiers éducateurs dans la foi et ont veillé à ce qu'il reçoive la Confirmation à l'âge de trois ans[12] et la Première Communion à l'âge de onze ans[13].

L'enfance de José María se passa joyeusement et paisiblement à la maison, au milieu de l'affection de ses parents, qui le distinguaient par leur affection, et parmi les jeux propres aux enfants. Déjà à cette époque, il avait un certain penchant pour la spiritualité et aimait s'amuser à faire des autels[14] et à imiter le prêtre dans la célébration de l'Eucharistie. Ses camarades de jeu ont dû percevoir en lui quelque chose d'extraordinaire, car après avoir interprété le protagoniste d'une pièce comique intitulée « La vocación de San Luis », ils avaient l'habitude de l'appeler affectueusement par le nom du saint[15].

À l'âge de six ans environ, il commence à fréquenter une académie catholique, dirigée par Don Sebastián Piedra et située à Portal de Valldigna dans la capitale, où il apprend ses premières lettres[16]. Un jour, alors qu'il se rendait en classe, accompagné de la personne chargée de récupérer les enfants, il lui arriva un événement qui resta profondément gravé dans sa mémoire et qui lui montra, une fois de plus, la prédilection que le Seigneur éprouvait pour lui. En effet, sur l'une des petites places qui mènent à l'académie[17], la vache d'un laitier, irritée par les gestes tauromachiques de certains enfants, les attaqua et alla déverser sa fureur précisément sur lui, qui était le plus petit et le plus effrayé d'entre eux. L'animal a failli le tuer, mais grâce à la protection du ciel – et, comme il le dit, à celle de ses patrons, la Vierge et saint Joseph [18]–, tout s'est terminé par une frayeur et quelques égratignures[19].

Au début de l'année scolaire 1864, il quitte l'Académie du Portal de Valldigna et poursuit ses études dans les Écoles Pies de Valence[20], mais deux ans plus tard, peu après avoir reçu la Première Communion et eu égard au désir qu'il ressentait d'être prêtre, ses

---

[9] Cf. ŒCLA, 3 et 4.

[10] Juan Gaspar Amigó y Chulvi a étudié au *Seminario de Nobles de Valencia* de 1829 à 1836. À partir de cette dernière année, il étudie le droit à l'université de Valence, qu'il termine en 1846. Deux ans plus tard, en 1848, il passe l'examen de licence et obtient le titre de Licenciatura (Cf. ROCA, TOMAS, *Historia de la Congregación* T. VII vol. I p. 179-187).

[11] Cf. ŒCLA, 6. Il est intéressant de noter que le portrait que le père Amigó fait de sa mère rappelle spontanément la figure de la Vierge des Douleurs, à laquelle il a voué une grande dévotion tout au long de sa vie.

[12] La Confirmation lui fut administrée par l'archevêque Pablo García Avella le 18 novembre 1857 dans la paroisse de San Lorenzo à Valence (cf. ŒCLA, 7). À partir de 1856 -plus ou moins- la famille Amigó-Ferrer vécut dans la rue Muro de Santa Ana, 4 de la Capitale, qui appartenait à ladite paroisse.

[13] Il a fait sa Première Communion avec son frère Julio le 13 mai 1866 dans l'église paroissiale de San Nicolás à Valence.

[14] Cf. ŒCLA, 8. Il possédait un petit autel dédié à la Candelaria (cf. *Positio*, Sommaire, ad 3 p. 56).

[15] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 1 p. 56.

[16] Cf. RAMO, Mariano, *Mensaje de Amor y de Redención*, T. I p. 12).

[17] Selon le père Roca - et je suis d'accord avec lui - la mésaventure a très probablement eu lieu sur la Plaza de la Concordia, bien qu'elle ait pu également se produire sur la Plaza de los Ciegos (Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 268-272.

[18] Si la thèse de Roca est acceptée et que l'événement est situé sur la petite place de la Concordia, il se trouve qu'à l'époque il y avait, tout près de cette petite place et dans la même rue de la Concordia, une niche avec une petite statue de la Vierge à l'enfant - connue sous le nom de *Mare de Deu Grossa* - que le petit Amigó a peut-être vue pendant qu'il se faisait éperonner (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII vol. I p. 271).

[19] Cf. ŒCLA, 5.

[20] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 338.

parents l'ont inscrit, comme élève externe, au Séminaire de Valence, et ce fut à partir de ce moment-là qu'il commença à fréquenter diverses Associations[21] où il apprit qu'il *n'est pas possible d'aimer Dieu sans aimer aussi l'homme, son œuvre préférée, ni d'aimer celui-ci avec sincérité, si l'on fait abstraction de l'amour de Dieu*[22]. Plus il était uni à Dieu, plus il se sentait proche des besoins des autres. Accompagné d'autres adolescents, ses amis, il consacre son temps libre aux marginaux de la société. Il se rendait dans les hôpitaux pour partager sa santé et sa joie avec les malades[23]. Il fréquentait les *barracas* et les fermes de *la huerta* valencienne pour partager ses connaissances et sa foi avec la population locale, en particulier les enfants et les jeunes[24]. Et surtout, il se rend dans les prisons pour consoler et instruire les détenus, *avec un plaisir particulier pour les condamnés à perpétuité*[25]. Ce sont les débuts de celui qui deviendra plus tard l'apôtre des classes les plus démunies et marginalisées.

En 1867, alors qu'il était en deuxième année d'humanités en tant que séminariste externe, José Mª Amigó eut la chance – *indescriptible* selon ses propres dires – de participer aux célébrations du centenaire de la Virgen de los Desamparados, qui suscitèrent un *enthousiasme délirant* au sein de la population[26].

Mais l'année suivante, en 1868, deux événements vinrent assombrir sa vie[27]. L'un – le premier – d'ordre familial est la mort – le 24 juin – de sa grand-mère maternelle, Doña Rosa Doset y Dagüés, qu'il aimait beaucoup et qu'il avait sentie très proche de lui[28]. L'autre, de nature sociopolitique, a été provoquée par la révolution, populairement connue sous le nom de « La Gloriosa », qui a éclaté le 28 septembre, la veille de la Saint-Michel, et a détrôné Isabelle II. L'une des violentes manifestations qui eurent lieu dans la capitale à la suite de cette révolution – et juste devant la maison de son père[29]– l'impressionna tellement qu'il *ne se souvint jamais d'avoir autant pleuré de sa vie que lors de cette triste nuit*.

En raison du climat de déstabilisation politique et sociale qui régnait avant la Première République espagnole, et plus particulièrement des combats de rue entre l'armée et les milices, lorsque le soulèvement républicain-cantonal de Valence a eu lieu en octobre 1869[30], la famille Amigó a été contrainte de se réfugier dans la ville voisine de Godella, où elle est restée jusqu'à la fin du mois de janvier 1870[31].

---

[21] Ces associations étaient : la Congrégation de Saint Philippe Neri - basée dans l'ancienne église des Oratoriens (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 329-331) –, l'École du Christ - basée dans les Écoles Pies - et le Tiers Ordre Franciscain Séculier, basé dans le Couvent de La Puridad (cf. ŒCLA, 9 et 20).
[22] Cf. ŒCLA, 1044.
[23] Cf. ŒCLA, 9.
[24] Cf. RAMO, Mariano, *Cómo cultivaba el Siervo de Dios sus amistades*, dans Surgam 2(1950) p. 210-211.
[25] Cf. RAMO, Mariano, *ibidem*.
[26] Cf. ŒCLA, 11. Il s'agissait du IIe centenaire de la consécration de la basilique de la Patronne de Valence, qui avait eu lieu en 1667.
[27] Cf. ŒCLA, 11.
[28] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 345-348.
[29] Avant 1866 - année de la première communion de José María - la famille Amigó-Ferrer avait quitté son domicile de Muro de Santa Ana, 4 - situé dans la paroisse de San Lorenzo - pour s'installer dans les limites de la paroisse de San Nicolás, et probablement dans la Calle Caballeros, 7, bien que cette localisation ait été récemment remise en question (Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 349).
[30] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 364-369).
[31] À Godella, ils ont vécu, probablement dans la rue Mayor, 68, dans la maison de doña Mª Vicenta Amigó y Val, nièce de don Gaspar Amigó. À leur retour à Valence, ils ont loué une maison dans la rue Baja, nº 54, où Don Gaspar Amigó est décédé (Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 374).

C'est Dieu qui commande

Les jeunes années de José Mª Amigó – telles qu'il les raconte lui-même dans *Apuntes sobre mi vida* – évoquent spontanément l'attitude qui, selon Celano, distinguait l'itinéraire vocationnel de François d'Assise. François était un chercheur infatigable de la volonté de Dieu pour sa vie, *ne négligeant aucune visite de l'Esprit par négligence*[32], et comme l'Esprit s'est manifesté à lui, il s'est senti assez fort pour attendre une autre manifestation[33]. Il en a été ainsi dans toute la vie de José Mª Amigó, comme le montrent particulièrement les années de son discernement vocationnel, marquées par un désir croissant d'une *plus grande perfection*[34]. C'est ce désir qui l'a conduit à s'inscrire d'abord dans la *Congrégation de Saint Philippe Néri*, puis à l'*Ecole du Christ*. C'est aussi ce désir qui l'a conduit progressivement à la vie religieuse. Plus sa réponse au Seigneur était grande, plus il était attiré par Lui et plus il répondait volontiers à son appel. C'est Dieu qui commandait vraiment dans sa vie. Le seul mérite de José María a été de *se laisser séduire*, toujours plus irrésistiblement, par Lui. Il a été, durant cette étape, un *pèlerin constant à la recherche de Dieu*[35].

Les événements mêmes de ces années l'ont aussi aidé de manière décisive à discerner progressivement la volonté de Dieu pour son existence. À l'âge de seize ans, il perd son père et, neuf mois plus tard, sa mère meurt[36].

À la douleur causée par la perte de ceux qu'il aimait le plus, s'est ajouté dans son esprit le découragement provoqué par un sentiment d'effroyable solitude[37]; le chagrin d'être privé du soutien nécessaire de la famille[38], et le désarroi que lui causait la situation politique et sociale du pays[39].

Dans des circonstances aussi critiques, il a augmenté le désir qu'il avait déjà de devenir religieux. Il ne savait cependant pas encore quelle voie suivre. L'idée de devenir chartreux lui hantait depuis longtemps. Il était attiré par la solitude et le silence de ces moines qu'il avait rencontrés à travers un livre, mais surtout par son dévouement total à la contemplation et à la louange divine[40]. Mais ce n'était pas la façon dont Dieu voulait qu'il serve. Il avait d'autres projets pour lui. Il les lui a fait connaître par l'intermédiaire de son directeur spirituel, qui l'a orienté vers un couvent de capucins espagnols dans le sud de la France, à Bayonne[41].

Les paroles du prêtre le rassurent. Il sait où il doit aller, mais il n'a pas encore trouvé la solution à tous les problèmes. Sa mère, dont il s'était occupé personnellement et seul pendant sa dernière maladie de peur que ses jeunes sœurs ne soient contaminées[42],

---

[32] Cf. *2 Celano*, 95.
[33] Cf. IRIARTE, Lázaro, *Vocación Franciscana*. Editorial Asís, Valencia 1989, p. 132.
[34] Cf. ŒCLA, 9 et 10.
[35] Cf. VIVES, Juan Antonio, *Testigos del Amor de Cristo*, p. 6.
[36] Son père -selon le registre officiel- mourut le 7 novembre 1870, peu après avoir assisté avec José Mª -au mois de septembre- aux festivités du centenaire de la Vierge au pied de la Croix, à Puzol. Sa mère mourut le 10 août 1871, rue Serranos, n. 27-2º, où la famille s'était installée après la mort de son père (cf. ŒCLA, 13 et 14)
[37] Cf. ŒCLA, 15.
[38] Cf. ŒCLA, 16.
[39] Cf. ŒCLA, 21. Après la période révolutionnaire qui a débuté en 1868 et sous le règne d'Amadeo I (1871-1873), la troisième guerre carliste a éclaté en 1872. Elle est suivie peu après par la proclamation de la première République (1873-1874) (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 390-397).
[40] Cf. ŒCLA, 17. 219. 2291. 2359. On dit qu'en 1902, il envisageait encore de se retirer dans une chartreuse à l'âge adulte (cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 313-314).
[41] Cf. ŒCLA, 22. 27-28. (Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I, p. 411-417).
[42] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 10 p. 57-58.

lui avait confié sur son lit de mort les plus jeunes membres de la famille, et il ne pouvait pas partir sans confier à quelqu'un le soin de s'occuper d'eux.

La question n'était pas facile. Personne ne semblait prêt à l'aider[43]. Il s'est alors tourné vers l'intercession de saint François et a revêtu l'habit de son Tiers-Ordre séculier dans l'espoir que le saint fasse sa part. L'aide ne se fit pas attendre. En l'espace d'un an, tout était réglé. Un prêtre âgé s'est proposé de s'occuper de ses sœurs de manière désintéressée[44]. Il était temps de quitter la patrie et la maison, comme Abraham, et de s'acheminer vers une terre étrangère et inconnue, *entièrement confiée à Dieu*[45].

L'obtention des autorisations et des visas nécessaires est plus rapide que prévu et, presque sans s'en rendre compte, le 28 mars 1874, samedi de la Passion, il se retrouve à Valence pour embarquer sur le bateau qui, après une brève escale à Cettè, le conduira à Bayonne[46].

Le voyage n'a pas été long. Mais trois jours en mer, c'est beaucoup de choses à penser. Et dans son esprit, les sentiments les plus divers s'éveillent. Il ressent, bien sûr, la joie de voir la réalisation de son rêve se rapprocher de plus en plus. Mais il ne peut s'empêcher de penser à ses sœurs, auxquelles il a dit adieu sous prétexte de partir pour une retraite de quelques jours près de Valence, afin de ne pas les voir souffrir[47].

Ainsi, entre espoir et tristesse, entre la joie et la tristesse de José Mª, le bateau à vapeur traverse les eaux de la Méditerranée. Une fois arrivés dans le port français, un voyageur expert que lui et son ami Tomás[48] avaient rencontré au cours de leur aventure leur promit de les accompagner jusqu'au couvent de Bayonne. *Il était pour eux comme un ange envoyé par Dieu*[49].

À la porte même du couvent, où ils étaient arrivés le 31 mars, il fut tenté d'opérer un demi-tour. Un religieux était sorti pour les accueillir, si humble et si pauvrement vêtu qu'il pensa un instant qu'il s'était trompé d'endroit et que cette vie n'était pas faite pour lui. Malgré tout, il eut le courage d'entrer et fut bientôt convaincu que c'était exactement ce dont il avait si souvent rêvé, rêvé et espéré[50].

Mais le gardien du couvent n'est pas aussi enthousiaste. José María souffrait depuis peu de fièvres intermittentes et son aspect physique n'était pas des plus robustes. Le bon père pensait qu'une telle austérité n'était pas dans l'intérêt de sa santé et craignait de mettre la vie du jeune homme en danger. Quand il fut décidé à le renvoyer chez lui, les paroles du Maître des novices, qu'il intercéda en disant : *Il est prudent que ce soit lui-*

---

[43] Il faut savoir que son frère aîné Julio était absent de la maison, combattant avec les troupes carlistes, qui voulaient réquisitionner son cheval, et qu'il s'exclama : "Là où va mon cheval, je vais".

[44] Il s'agissait de Don Francisco Pérez Montejano qui habitait la même maison de la rue San Bartolomé, nº 5-4º (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 405-406) où les frères Amigó-Ferrer avaient déménagé pour vivre après la mort de leur mère. Les sœurs de José Mª - Emilia, Josefa et Rosa - étaient encore célibataires en 1874, âgées respectivement de 27, 14 et 12 ans (cf. ŒCLA 14-15. 19-21 et 26).

[45] Cf. VIVES, Juan Antonio, *Un hombre que se fió de Dios*, p. 17-19 et *Testigos del Amor de Cristo*, p. 129-131. Cf. aussi : Gn. 15,6 ; Rom. 4, 18-20 ; Gal. 3, 6-9, et Hb. 11, 8-10.

[46] Cf. ŒCLA, 25 ; *La Emulación* du 16 avril 1913, p. 2 et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 410-411. Trois jours avant son départ, le 25 mars, José Mª avait fait un testament à Meliana en faveur de ses frères et sœurs.

[47] Cf. ŒCLA, 25.

[48] Cet ami, Manuel Tomás Lucas, fit profession sous le nom de Fray Francisco de Valencia. Les deux autres amis devenus capucins - Isidro Domínguez Flores et Vicente Vivó Cervera - portaient respectivement les noms religieux de Fray Fernando de Valencia et Fray Juan de Valencia.

[49] Cf. ŒCLA, 25.

[50] Cf. ŒCLA, 29.

même qui se persuade de l'impossibilité d'embrasser cette vie et s'en aille ainsi plus conformer[51].

Frère et pèlerin

Quinze jours à peine après son arrivée au couvent de Bayonne, le 12 avril 1874, il prit l'habit capucin et changea son nom de baptême en celui de Frère Luis de Masamagrell. C'est ainsi qu'il commença son noviciat.

Il passa rapidement et joyeusement pour lui cette année où il mûrit le plus pleinement sa vocation. Au début, il a encore fortement ressenti l'appel à la Chartreuse[52], mais dans la mesure où il a découvert la personnalité spirituelle de François d'Assise, cette pensée s'est diluée.

François, le poète de la création, l'homme qui a trouvé Dieu en embrassant le lépreux, l'a fasciné. Il découvrit en lui la personne compatissante qui pleurait les souffrances de ses frères et jouissait de ses joies ; l'apôtre miséricordieux qui cherchait de préférence les plus pauvres et les plus nécessiteux pour les conduire avec tendresse à Dieu, et au missionnaire infatigable qui sut sortir de sa terre pour apporter l'annonce du Christ à tous les hommes[53].

Après sa profession religieuse – qui eut lieu le 18 avril 1875 – le maître des novices, qui l'avait beaucoup apprécié pour son intégrité de vie et son esprit religieux, voulut le garder à ses côtés comme assistant, mais les supérieurs décidèrent qu'il devait partir avec le reste de ses compagnons au « coristado[54] » et se consacrer pleinement à la poursuite des études théologiques qu'il avait commencées à Valence[55]. Bien que douloureuse, la décision de ses supérieurs est accueillie avec un esprit large et joyeux, car il y voit une fois de plus *la volonté de Dieu*, qui est l'axe central autour duquel tourne toute sa vie spirituelle.

Il était joyeusement plongé dans ses études et dans la vie de cette jeune fraternité, lorsqu'un jour il reçut la visite inattendue du père Ambrosio de Benaguacil, une vieille connaissance de lui et de sa famille, qui vivait comme exclaustré depuis 1835. Ce capucin, à l'esprit combatif et aux idées et sentiments carlistes, avait rassemblé dans le sanctuaire de Nuestra Señora de Montiel – situé dans sa ville natale – un groupe de femmes pieuses qui s'occupaient principalement du culte de ce centre marial et qui, sans être strictement religieuses, menaient une vie conventuelle.

Grâce à l'intervention favorable de Fray Luis, le père Ambrosio fut réadmis dans l'Ordre des Capucins, et telle était l'affection et la gratitude que ce père avait pour lui, qu'un jour il lui dit avec émotion : *Xiquet, tu t'encarregaràs de les meues mongetes* (Jeune homme, tu vas t'occuper de mes petites nonnes). Ces paroles, mi-testament, mi-prophétie, devinrent réalité – comme on le verra plus loin – avec la fondation de la Congrégation des Sœurs Tertiaires Capucines de la Sainte Famille. Ces femmes pieuses qui vivaient dans le Sanctuaire – bien que sans aucune approbation de l'Eglise – se sont alors joyeusement jointes à l'aventure amigonienne naissante[56].

---

[51] Cf. ŒCLA, 30.
[52] Cf. ŒCLA, 31.
[53] Cf. ŒCLA, 1020.
[54] Groupe de religieux assignés au chœur depuis leur profession jusqu'à leur ordination sacerdotale. (N. du T.)
[55] Cf. ŒCLA, 32. Avant d'entrer au couvent de Bayonne, José Mª Amigó avait étudié les humanités, la philosophie et la première année de théologie au séminaire de Valence en tant qu'étudiant externe.
[56] Cf. ŒCLA, 33-35 et 70-76.

Mais la vie à Bayonne ne pouvait pas rester longtemps aussi tranquille qu'elle l'avait été jusqu'alors. François d'Assise a toujours voulu que ses frères vivent en *pèlerins et en étrangers*[57] et a fait de *l'itinérance* l'une des caractéristiques fondamentales de ce nouveau mode de vie, qui rompt ouvertement avec la stabilité monastique. Et le couvent des Capucins de Bayonne – la perle de l'Ordre et le fief de l'observance la plus fidèle de l'esprit franciscain[58]– ne pouvait rester immobile, en retard sur l'idéal missionnaire typique du saint d'Assise.

Alors que le frère Luis de Masamagrell avait déjà reçu la tonsure et les ordres mineurs de Monseigneur Francisco Lacroix le 10 juin 1876, et qu'il était en troisième année de théologie, des rumeurs commencèrent à se répandre dans le couvent selon lesquelles une expédition capucine partirait bientôt pour l'Espagne.

La rumeur, bien que solidement étayée, ne semble pas tout à fait crédible. Cela fait quarante ans que les religieux ont été expulsés par la « loi de Mendizábal » et le gouvernement espagnol ne semble pas disposé à changer sa politique en la matière du jour au lendemain.

Mais dans les plans de Dieu, l'influence d'un humble frère – l'aumônier du couvent – a suffi à faire de ce rêve une joyeuse réalité. Après bien des péripéties, les Capucins furent autorisés à rouvrir leur ancien couvent à Antequera[59].

Sans perdre de temps, les détails ont été réglés et la communauté qui devait partir pour la patrie a été désignée. Parmi eux se trouvait le frère Luis de Masamagrell, qui partit au milieu de l'année 1877. C'est ainsi que commença sa vie de pèlerin[60].

Le voyage jusqu'à Antequera n'a certainement pas été agréable. En plus de devoir traverser toute l'Espagne dans des trains de troisième catégorie, ces pauvres frères durent affronter l'incompréhension et les insultes de gens qui, n'ayant pas vu de religieux depuis de nombreuses années, les confondaient, vêtus comme ils l'étaient, avec des Maures, des Juifs et toute une série de créatures étranges[61].

Enfin, après bien des vicissitudes, ils arrivèrent sains et saufs à Antequera, mais les difficultés qui les attendaient n'étaient pas moins grandes. Les habitants regardent leurs nouveaux voisins d'un œil méfiant, voire craintif. Cependant, avec beaucoup d'habileté, ils réussirent à gagner du terrain petit à petit, au point que l'une des personnes les plus résistantes et hostiles au départ finit par se confesser à eux après un court laps de temps :

> *Lorsque vous m'avez appelé, je suis venu ici avec une certaine prudence en raison des nombreuses choses que nous avions entendues contre les frères, vous décrivant comme des inquisiteurs et des brutes ; mais j'ai vu le contraire en vous, car vous êtes tout en bonté et en charité envers les autres, et c'est pourquoi je vous dis de ne craindre rien ni personne, car mon groupe et moi sommes prêts à vous défendre même avec nos vies*[62].

Ayant peu à peu gagné la sympathie du peuple, les bons religieux purent enfin exercer leur apostolat avec un réel fruit, en annonçant le Christ par la parole et par l'exemple.

---

[57] FRANÇOIS D'ASSISE, *Seconde règle* 6,2. Cf. IRIARTE, Lázaro, *Vocación Franciscana*, Valencia 1989, p. 192-196.
[58] Cf. ŒCLA, 27-28.
[59] Cf. ŒCLA, 37-39, qui raconte de manière assez détaillée comment l'ordonnance royale autorisant la réouverture du couvent a été obtenue.
[60] Cf. ŒCLA, 40-41.
[61] Cf. ŒCLA, 42. Pour une description détaillée de l'itinéraire de Bayonne à Antequera, veuillez consulter ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 446-453.
[62] Cf. ŒCLA, 43. Cf. *Annales Franciscaines* 17(1877) p. 213-217.

Entre-temps, Frère Luis de Masamagrell a trouvé le temps, avec ses compagnons, non seulement de poursuivre ses études théologiques, mais aussi de faire des promenades de loisir et d'étude dans les environs, ce qui l'a amené à visiter le célèbre « Torcal » d'Antequera et peut-être aussi quelques-uns des dolmens de Viera, Romeral et Menga, qui sont conservés dans les environs[63]. L'année suivant son arrivée, le 21 avril 1878, il prononça ses vœux perpétuels et quelques mois plus tard, le 15 juin exactement, il fut ordonné sous-diacre à Malaga. Plus tard, le 2 novembre de la même année 1878, il fit un *Vœu à la Sainte Vierge* par lequel il renonçait à tous ses « mérites » en faveur des âmes les plus nécessiteuses[64]. Ce vœu était une preuve éloquente du zèle apostolique qu'il ressentait déjà pour les plus pauvres et les plus marginalisés de ses semblables.

Mais Antequera n'était que le début d'une longue marche que Fray Luis venait à peine de commencer. Alors qu'il terminait ses études de théologie, le Seigneur lui ordonna de rassembler ses quelques affaires et de repartir. Cette fois-ci, il se rend au nord de l'Espagne, dans un ancien couvent d'Alcantarinos, situé à Montehano[65].

Avant ce voyage à Montehano, certains ont voulu le placer dans la communauté de Sanlúcar de Barrameda, dont le couvent capucin a été ouvert le 30 novembre 1877[66], mais l'histoire indique clairement qu'il n'a jamais appartenu à cette communauté[67].

Interprétant des signaux

Le 19 janvier 1879, après un voyage éprouvant, Fray Luis et ses compagnons d'expédition arrivèrent à Montehano, où Don Vicente Calvo y Valero – évêque de Santander – qui dirigeait personnellement les travaux de restauration, les reçut comme un père[68].

Fray Luis a rapidement gagné la sympathie de ce vénérable et simple évêque, qui lui a proposé de l'ordonner dès qu'il l'aurait décidé.

Le 8 mars de cette même année 1879, il reçut le diaconat à Santoña avec d'autres séminaristes du diocèse[69]. Le 8 mars de cette même année 1879, il reçut le diaconat à Santoña avec d'autres séminaristes du diocèse. Mais l'évêque souhaitait que son ordination sacerdotale ait lieu au cours d'une cérémonie plus intime et plus familière, et il la fixa au 29 de ce même mois de mars, dans l'église du Couvent.

Quelques jours plus tard, le 4 avril, il célébra sa première messe dans l'église du couvent. Il s'agit également d'une célébration simple et intime, où il n'y a même pas de

---

[63] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 456-457.

[64] Ce vote, initiative du frère Gaspar Oliden, clerc de San Cayetano, fut approuvé par le pape Benoît XIII le 23 août 1728. La formule utilisée par frère Luis de Masamagrell lors de sa réalisation était celle qui était établie à cet effet (Cf. El *Mensajero Seráfico* 6 (1888) p. 68).

[65] Cf. ŒCLA, 46.

[66] Cf. ŒCLA, 44-45 et Annales *Franciscaines* 17(1877) p. 597-598.

[67] Le père Roca, se fondant sur un témoignage du père Eugenio de Valencia, place le frère Luis de communauté à Sanlúcar (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI, vol. III p. 464 y T. VII, vol. I p. 459-462). Cependant, des témoignages plus fiables indiquent le contraire. Par exemple, la revue *La Emulación* 9(1913) n. 8, p. 2-10 dit qu'il a passé deux ans à Antequera et ne nomme pas du tout Sanlúcar ; l'Acte des vœux perpétuels est daté d'Antequera ; l'Acte de réception du sous-diaconat dit expressément qu'il appartenait au couvent d'Antequera, et le même père Luis, dans son *Autobiographie*, bien qu'il relate la fondation du Couvent de Sanlúcar, il ne dit à aucun moment qu'il y a marché de communauté. Il est possible qu'il ait été au couvent de Sanlúcar, mais il est peu probable qu'il y fût de famille.

[68] Cf. *Un nuevo convento franciscano*, dans *Revista Franciscana* 7(1879) p. 106 ; ŒCLA, 46 et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 484-489.

[69] En donnant la nouvelle de l'événement, le Journal officiel du diocèse l'a identifié comme frère *Luis Masama Grelli* (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 490-491).

musique. Mais elle fut très solennelle en raison de la dévotion avec laquelle le nouveau prêtre officia les mystères sacrés sous le regard attentif et complaisant de Don Vicente Calvo y Valero, qui avait voulu l'accompagner en cette occasion intime. Frère Luis était vraiment heureux. Le Seigneur lui avait accordé de célébrer sa première Eucharistie en la fête de Notre-Dame des Douleurs, le grand amour marial de sa vie[70]. Il était également comblé par la présence de son frère Julio[71].

Ordonné depuis peu, il mit à la disposition des autres le don ministériel qu'il avait reçu de Dieu et commença à prêcher dans les villages de la Montagne. Le 10 avril 1879, jeudi saint, il prêcha à Isla et le 14 du même mois – lundi de Pâques – il prêcha à Soano, à l'occasion de la fête principale de la ville, dédiée à la Vierge Marie, et à cette dernière occasion, les paroles que le Seigneur mit dans sa bouche furent telles qu'à la fin, une simple femme qui l'écoutait s'exclama avec émotion : « *Béni soit le sein qui t'a conçu* »[72].

Mais dès lors, son domaine de prédilection est le monde de la jeunesse et de la marginalisation. Avec une pédagogie patiente, Dieu lui montrait le chemin qu'il lui avait tracé et l'éclairait de *signes nouveaux qu'il interprétait à son tour*.

Afin de collaborer à l'éducation chrétienne de la jeunesse d'Escalante, il fonde une congrégation de *Luises* et une autre de *Filles de Marie* dans la paroisse de la ville. Un jour, alors qu'il dirigeait une retraite pour ces jeunes, les autorités locales se sont précipitées à l'endroit où il logeait. La nuit précédente, quelqu'un avait laissé un nouveau-né abandonné à la porte du couvent, et le prêtre et le maire voulaient que le baptême de l'enfant soit son premier. Le fait de baptiser cet enfant trouvé et de lui donner les noms de *Jésus, Marie et Joseph* n'avait pas encore beaucoup de sens pour lui, mais avec le temps, il y découvrit une autre annonce de la fondation qu'il ferait plus tard des Sœurs Tertiaires Capucines, à l'origine dédiées principalement à l'éducation des orphelines ou des filles qui avaient perdu leur chemin dans la vie[73].

Un autre ministère auquel il se consacre avec enthousiasme, alors qu'il vient d'être ordonné prêtre, est celui de la visite et de l'assistance aux détenus de la prison voisine de Dueso, à Santoña. L'impact qu'il a reçu la première fois qu'il y est entré a été certainement négatif. Une grande froideur spirituelle y régnait. Le prêtre disait la messe sous la lourde protection des barreaux et les quelques personnes présentes étaient comme absentes[74].

Avec la pédagogie typique de François d'Assise – entrelacée d'un accueil affectueux, d'une manière affable et douce, d'une grande compréhension et d'une grande miséricorde[75]– il a gagné le cœur des pauvres prisonniers et a pu exercer un véritable apostolat auprès d'eux. Au bout d'un certain temps, même l'atmosphère de la prison a complètement changé et c'est avec plaisir qu'il s'y rend. Mais quelque chose le préoccupe toujours et il se demande si ce qui a été fait ne pourrait pas être poursuivi et multiplié d'une manière ou d'une autre. C'est à partir de ce moment-là, et poussé par cette préoccupation, qu'il mûrit l'idée de fonder sa Congrégation masculine qui, selon son premier projet, devait être orientée – comme nous le verrons en détail – vers l'assistance aux détenus, bien que par la suite – sans perdre son objectif initial – elle ait fini par se

---

[70] Cf. ŒCLA, 47-48.
[71] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 16 p. 396.
[72] Cf. ŒCLA, 49-50.
[73] Cf. ŒCLA, 50-51. Le baptême a eu lieu le 16 mai 1881.
[74] Cf. RAMO, Mariano, *Mensaje de Amor y de Redención*, T. I p. 59.
[75] Cf. FRANÇOIS D'ASSISE, *Lettre à un ministre*, 5-12 ; *Première Règle* 6,14 ; *Légende de Pérouse*, 115 ; *Miroir de perfection*, 66 et *Petites Fleurs*, 21.

consacrer, dès ses débuts historiques, à l'éducation des jeunes qui s'étaient égarés[76]. Une fois de plus, le signe que Dieu lui a envoyé a été décisif dans sa vie ultérieure de fondateur.

Le travail apostolique excessif, cependant, affaiblit sa nature et le Commissaire Apostolique des Capucins en Espagne, récemment nommé, le père Joaquín de Llevaneras, lors de la première réunion qu'il eut avec son définitoire en juin 1881, décida de le transférer au Couvent de Fuenterrabia, l'envoyant auparavant – pendant le mois de juillet – passer l'été à Escalada dans la maison de quelques bienfaiteurs du Couvent de Montehano[77].

L'air de Burgos convenait très bien au malade, mais alors qu'il s'était rétabli et qu'il s'apprêtait à accomplir l'obéissance qu'il avait reçue et à partir pour Fuenterrabia, un contre-ordre de ses supérieurs l'obligea à changer de cap. Lors d'un réajustement du personnel, il avait été décidé qu'il serait affecté au couvent de La Magdalena, situé dans sa ville natale[78].

Le 1er août 1881, il se mit en route vers sa destination et le lendemain, le 2 août, il revit les orangeraies de sa terre bien-aimée de Valence. Avant d'arriver dans la capitale, son ami Guzmán Guallar, compagnon inséparable de son apostolat de jeunesse dans les casernes, les prisons et les hôpitaux, monte dans le train pour lui souhaiter la bienvenue. De nombreux membres de sa famille et amis l'attendaient à l'ancienne gare de la ville, dont son frère Julio et le prêtre Don Francisco Pérez Montejano. Mais le moment le plus émouvant s'est produit au 5 de la rue San Bartolomé, lorsque, chez lui, il a pu embrasser à nouveau ses sœurs, à qui il avait dit adieu pendant huit jours, qui se sont avérés être huit ans[79].

Le lendemain de son arrivée, il a célébré la messe, entouré de sa famille, dans la chapelle de la Virgen de los Desamparados. C'était la première messe qu'il célébrait à Valence et en présence de tous ses proches.

Après trois autres jours de repos familial, il rejoint le couvent de Santa María Magdalena, à Masamagrell. C'était le 6 août 1881. C'est ainsi que commença ce qui allait être l'étape la plus complète de sa vie de religieux et de fondateur.

---

[76] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, p. 295 (témoignage du père Segarra) et *Positio*, Sommaire, ad 116 p. 235 ; ad 19-22 p. 241 et ad 23 p. 297. Cf. aussi, ŒCLA, 83. 100. 133 ; RAMO, Mariano, *Mensaje de Amor y de Redención*, T. I p. 59 et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 503-505.
[77] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 516-523.
[78] Cf. ŒCLA, 54-55.
[79] Cf. ŒCLA, 56-57. Pour plus de détails et de curiosités sur ce voyage de retour à Valence et les retrouvailles avec sa famille, voir : ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 524-544.

Partie I

Suivre la volonté de Dieu

Vivre selon la volonté de Dieu – accueillir avec promptitude et affection sa volonté et l'agir sans retard, avec détermination et courage[80]– fut non seulement l'un des traits les plus marquants de l'itinéraire vocationnel de Luis Amigó durant ses jeunes années[81], mais qui constitua ensuite l'axe central sur lequel tourna toute sa vie, et le fondement sur lequel s'appuya sa croissance humaine et spirituelle.

Toute sa personnalité peut être lue et interprétée à partir de cette clé. Sa propre *vie pendue à Dieu et faite de confiance à sa Providence*[82] sont des expressions de cette attitude qui le conduisait à être toujours conforme à ce que le Seigneur lui-même lui a ordonné, qui, dit-il, *n'abandonne jamais les siens*[83], *maintient les oiseaux du ciel*[84] et non seulement *n'oublie pas l'homme*[85], mais *anticipe même ses besoins*[86].

De cette même attitude de conformité à la volonté de Dieu découlent *la sérénité et l'intrépidité* avec lesquelles il affronte l'adversité, sachant que c'est Dieu qui l'a permise[87] et qu'Il ne délaissait jamais ceux qui en souffraient[88].

Son magistère – abondant et riche à cet égard[89] – a acquis, lorsqu'il parle de conformité à la volonté de Dieu, des tonalités mystiques et à la limite d'un lyrisme clairement autobiographique, comme on peut le voir dans ces textes :

> *Que ta volonté soit faite. Voyez ici, chers fils, la prière la plus brève, en même temps que la plus sublime, la plus efficace et la plus agréable à Dieu Notre-Seigneur*[90].
>
> *La conformité à la volonté de Dieu est l'acte le plus grand que l'homme puisse accomplir, et en lui toutes les vertus ont leur exercice* [91].
>
> *En tant que fils de Dieu, c'est donc notre devoir principal, et je dirai même le seul devoir, c'est d'accomplir en tout et pour toute sa très sainte volonté. Et c'est ce qu'il nous a appris à demander notre divin Rédempteur et ce que nous demandons continuellement dans le Notre Père, en disant : « Que ta volonté soit faite sur la*

---

[80] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 50 p. 315 ; ad 113 p. 127, 226 et 245-246 ; ad 121 p. 247 ; ad 38 p. 275. Cf. VIVES, Juan Antonio, *Testigos del Amor de Cristo*, p. 128-134 et 136-137, et *El fondo de su ser, la paz*, dans *Pastor Bonus* 45(1996) p. 71-73.
[81] Cf. ci-dessus : C'est Dieu qui commande, p. 17-21 et VIVES, Juan Antonio, *Testigos del Amor de Cristo*, p. 131-133.
[82] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 115 p. 9, 20, 70, 85, 117, 127, 168, 184, 203, 211, 216-217, 226, 234-235, 246, 253 ; ad 37 p. 348, 448-449. Cf. VIVES, Juan Antonio, *El fondo de su ser, la paz*, dans *Pastor Bonus* 45(1996) p. 70-71.
[83] Cf. ŒCLA, 16.
[84] Cf. ŒCLA, 86.
[85] Cf. ŒCLA, 101 et 126.
[86] Cf. ŒCLA, 179.
[87] Cf. ŒCLA, 79 et 155.
[88] Cf. ŒCLA, 16. 126 y 127, et *Positio*, Sommaire, ad 115 et ad 116 p. 234-235.
[89] Cf. ŒCLA, 365. 553. 585. 827-868. 874. 1195. 1233. 1336-1338. 1390-1393. 1406. 1843. 1856. 1919. 1983. 2267.
[90] Cf. ŒCLA, 827.
[91] Cf. ŒCLA, 829. Cf. aussi ŒCLA, 830.

terre comme au ciel ». Et vraiment, fils bien-aimés, rien de plus parfait, ni de plus saint, ni de plus agréable aux yeux divins, ne peut être fait en ce monde que la conformité totale de notre volonté à la volonté divine...[92].

Et ce magistère, fruit de sa propre expérience, devint pour lui une réalité particulière dans son travail de fondateur, comme nous le verrons plus loin. C'est à travers elle qu'il a vécu, de manière particulièrement intense, les sentiments qu'il exprimait chaque jour dans la prière avec laquelle il faisait l'offrande de ses œuvres :

Seigneur, dispose mon âme, dit-il, de manière à ce qu'elle soit pour toi une demeure agréable, où je puisse te rendre continuellement culte, vénération et amour, afin que je sois parfaitement uni tous les jours de ma vie à ta très sainte volonté, sans rien faire de la mienne, mais la vôtre en tout, par laquelle la conformité et l'union ont une heureuse et sainte mort. Amen[93].

[92] Cf. ŒCLA, 1336.
[93] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 34 p.327.

CHAPITRE I

Sur les routes de verger

Le 6 août 1881, le père Luis de Masamagrell arrive au couvent de La Magdalena, situé dans sa ville natale, et rejoint la communauté. Le même jour, le Commissaire général des Capucins d'Espagne, le père Joaquín de Llevaneras, lui donna l'obédience pour occuper le poste de vice-maître des novices dans l'unique noviciat que l'Ordre avait en Espagne à cette époque, et qui était situé dans le même couvent[94].

Cependant, la nomination qui allait s'avérer décisive pour sa vie au cours des années suivantes est intervenue le 20 octobre de cette même année 1881. À cette date, le gardien du couvent, le père Estanislao de Reus, l'a chargé d'organiser, en tant que commissaire, le Tiers-Ordre franciscain séculier dans la région[95].

La tâche qui lui fut confiée – comme le reconnut lui-même le père Joaquín de Llevaneras – fut titanesque, car à Masamagrell et dans ses environs le Tiers-Ordre n'était pas connu et dans d'autres lieux il menait une vie languissante, à cause des abus introduits pendant l'exclaustration et qui étaient contraires à la Règle elle-même, dont l'existence, en outre, était ignorée de presque tout le monde[96].

Il avait cependant le soutien inestimable du magistère du pape Léon XIII qui, en bon tertiaire, s'était engagé dans l'expansion du Tiers-Ordre franciscain, convaincu qu'il s'agissait d'un moyen extraordinaire pour contrecarrer l'influence d'autres courants idéologiques opposés au christianisme et pour réformer la société.

D'autre part, il s'agissait d'une époque où l'apostolat des laïcs commençait à s'éveiller fortement d'une longue léthargie séculaire. Dans l'Europe du XIXe siècle, une véritable révolution sociale avait eu lieu à la suite, d'une part, des principes introduits dans l'ordre intellectuel, moral et politique par la *Révolution française* et, d'autre part, de l'état atroce dans lequel la *Révolution industrielle* du XVIIe siècle avait plongé la classe ouvrière[97]. Et au milieu de ce bouleversement – connu sous le nom de *question sociale* – qui a pris l'Eglise « officielle » quelque peu au dépourvu[98], ce sont précisément les laïcs – représentés notamment par Frédéric Ozanam, Maurice Maignen et les allemands Kolping et Ketteler – qui s'avancent pour offrir une réponse efficace du camp catholique[99]. En Espagne, où le rôle des laïcs prenait une importance particulière en raison de la suppression de tous les ordres religieux depuis 1835, l'une des figures les plus marquantes

---

[94] Cf. ŒCLA, 58-59.
[95] Cf. ŒCLA, 60.
[96] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 3.
[97] Cf. BERNA, A. *Antagonismo social y factores de solución*, dans AA.VV. *Curso de Doctrina Social Católica*, Madrid 1967, p. 890.
[98] Cf. ROPS, D. *Historia de la Iglesia de Cristo*, T. XI, Madrid 1971, p. 80.
[99] Cf. ROPS, D. *Historia de la Iglesia de Cristo*, T. XI p. 56-57 ; MARTI, C. *El Catolicismo social* dans *Diccionario de Historia Eclesiástica de España*, T. I, Madrid 1972, p. 387, et RUIZ, Cándido, *Catolicismo Social y Educación*, Valencia 1982, p. 77-80.

au niveau national était le père Antonio Vicent, promoteur des *Cercles Catholiques*[100]. Au sein même de la région de Valence, la figure de M. Gregorio Gea ne peut pas non plus être oubliée[101]. Il faut également rappeler que la formation du jeune José María Amigó s'est déroulée dans un environnement typique de l'apostolat des laïcs et que cette formation initiale l'a orienté de façon décisive vers un apostolat parmi les laïcs, dont il soulignera dans son magistère le rôle prépondérant dans l'action évangélisatrice de l'Église :

> *En ces temps, les bons catholiques ne peuvent et ne doivent pas rester inactifs, et qu'il est nécessaire que tous soient des propagandistes, car aujourd'hui, ... ils sont mieux suivis que le prêtre*[102].
>
> *Ne vous croyez pas moins obligés de travailler, chacun dans sa sphère d'activité, à la propagation de la foi et à faire connaître aux hommes Jésus-Christ et sa sainte doctrine. Étant entendu qu'aujourd'hui l'apostolat des laïcs est de la plus haute importance, surtout dans les pays catholiques, car, la foi des fidèles étant amortie, ils regardent plus attentivement l'exemple des laïcs et écoutent leurs exhortations que celles des prêtres*[103].

Encouragé d'une part par le magistère du pape Léon XIII, dont il a fait siens les arguments[104], et d'autre part par le bagage culturel que lui avait donné sa propre formation de laïc engagé, le père Luis s'est attelé à la tâche qui lui avait été confiée.

Main à la pâte

Se laissant emporter par cette impulsion qui caractérise la personnalité de l'homme de Valence, qui aime la réalisation immédiate de ce qu'il a projeté, et poussé aussi par son obéissance abandonnée à ce qu'il considérait comme la volonté de Dieu, le père Luis commença sans tarder[105] – comme c'était son style – les préparatifs nécessaires pour exécuter le mandat qu'il avait reçu de ses supérieurs.

Le 30 octobre 1881, dix jours seulement après sa nomination, il préside l'inauguration du Tiers-Ordre à Masamagrell, conférant l'habit aux premiers prétendants.

---

[100] Les Cercles Catholiques ont été fondés en France (cf. RUIZ, Cándido, *Catolicismo Social y Educación*, p. 150-151). Leur promoteur en Espagne, le père jésuite Antonio Vicent, avait des liens directs avec certains des premiers religieux tertiaires capucins (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. III, p. 110).

[101] D. Gregorio Gea - qui, dès 1864, avait réuni la jeunesse ouvrière catholique dans une maison louée à Valence - fut plus tard l'initiateur de l'École du Christ dans la capitale, il y favorisa l'entrée du jeune José Mª Amigó et finit par fonder, en 1884, le Patronat de la Jeunesse Ouvrière auquel le père Luis était lié, comme l'atteste la naissance de l'Asociación de Nuestra Señora de los Buenos Libros, liée à la fois au Tiers-Ordre et au même Patronat (cf. ŒCLA, 9, note 12, et EL MONAGUILLO (pseudonyme), *Los Misioneros de la ciudad*, Valencia 1982, p. 26-27

[102] Cf. ŒCLA, 373

[103] Cf. ŒCLA, 1147.

[104] Dans ses prêches aux tertiaires, il avait l'habitude de souligner "les grands avantages qu'une telle institution moralisatrice apporte au peuple et à la société" (cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 148). Cf. aussi ŒCLA, 311-327 ; 1008-1040 et 1264-1296.

[105] Cf. ŒCLA, 60. Le père Luis lui-même note dans son autobiographie : "J'ai commencé bien sûr…. Et cette expression - "bien sûr" - a pour lui des connotations d'immédiateté (cf., aussi, ŒCLA, 83).

Très vite – comme l'écrit le père Luis lui-même – la florissante Congrégation de Masamagrell[106] « *comme un arbre feuillu, étendit ses branches dans les villages environnants du couvent, d'où venaient tant de Tertiaires, les quatrièmes dimanches, pour assister à l'exercice du Tiers Ordre, que c'était comme un véritable pèlerinage* »[107].

Un tel nombre d'adhérents – et surtout la ferveur et l'enthousiasme de ces personnes, que certaines chroniques ont même comparés à ceux des premiers temps de l'Église[108] – ont fait naître l'espoir que cette congrégation de tertiaires établie à côté du couvent de La Magdalena deviendrait bientôt l'une des plus importantes d'Espagne[109].

Voyant les bons résultats obtenus à Masamagrell, et répondant aux souhaits du Père Joaquín de Llevaneras qui voulait qu'une Mission spéciale soit réalisée dans la région afin de promouvoir le Tiers Ordre dans d'autres villages, le père Luis – à la tête d'un groupe de religieux de son propre Couvent de La Magdalena[110] – a entrepris une activité frénétique qui l'a conduit à Ador[111], à Godella[112], à Rafelbuñol[113], à Alcira[114], à Castellón[115], à Manises[116], à Vinalesa[117], à Albalat dels Sorells[118], à Masarrochos et à Museros[119], où il implanta le Tiers-Ordre au cours de l'année 1883. A Masamagrell, la Mission de 1883 s'est déroulée du 19 au 27 octobre et l'on sait qu'elle a eu pour résultat immédiat l'adhésion de soixante nouveaux membres[120]. On sait aussi qu'en cette même année 1883, il a prêché une Mission à Torrent, bien qu'il ne soit pas celui qui y a rétabli le Tiers-Ordre[121].

Au cours des années suivantes, il a également rétabli les anciennes congrégations tertiaires d'Alboraya, de Valencia-Santa Monica, de Benaguacil et d'Olleria[122] et a fondé celles de Meliana, de Valencia-La Punta de Ruzafa[123], de Foyos et d'Alfara del Patriarca.

---

[106] L'essor de cette congrégation était tel que le père Hermenegildo de Alcoy affirme qu'"à l'époque du père Luis, presque tous les hommes de Masamagrell étaient des tertiaires" (cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 301).
[107] Cf. ŒCLA, 61.
[108] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 285.
[109] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 24.
[110] Parmi ces religieux, il convient de mentionner le père Buenaventura de Lumbier, qui fut le collaborateur le plus constant du père Luis dans cet apostolat.
[111] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 27 et ŒCLA, 61.
[112] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 125 et 4(1886) p. 381.
[113] Elle a été fondée le 29 juin 1883. Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 146-148 et ŒCLA, 61.
[114] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 189-190 et ŒCLA, 61.
[115] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 256 et ŒCLA, 61.
[116] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 284 et ŒCLA, 61.
[117] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 317-319 ; 4(1886) p. 381 et ŒCLA, 61. Plus de 230 personnes ont été admises à une prise d'habit.
[118] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 380-381 ; 4(1886) p. 381 et ŒCLA, 61.
[119] Bien que Masarrochos et Museros ne soient pas mentionnés par le père Luis dans son Autobiographie - tout comme il ne mentionne pas Godella - on suppose qu'ils ont été fondés par lui au cours de cette année, car en mai 1884, ils participaient déjà au premier pèlerinage à Puig (cf. *Mensajero Seráfico* 2(1884) p. 344).
[120] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) dans ALFARA, Ricardo de, *El padre Luis, fundador y organizador de las Terceras Órdenes* (manuscrit dans Archives Vives).
[121] Cf. RAG (Rafael Albentosa García), *Una Florecilla Franciscana. El padre Ambrosio Mª de Torrente, Terciario Capuchino*, Valencia 1940, p. 25 et *Positio*, Sommaire, ad 28 p. 60. En 1885, le père Luis aurait prêché une deuxième Mission populaire dans cette ville (Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. II, p. 109).
[122] A Ollería, le nombre de Tertiaires était tel qu'il fallait réserver deux dimanches par mois pour les réunions et les exercices. L'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. (Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 301, cf. aussi *ibidem*, p. 309 et 310).
[123] Cf. ŒCLA, 66.

Son apostolat fut si intense et efficace qu'en neuf ans seulement, la région est passée d'une quasi-absence de Tiers-Ordre franciscain séculier à 16 congrégations dépendant des Capucins et à plus de 6.140 tertiaires, hommes et femmes[124].

Sans mesurer les efforts

L'enthousiasme et le zèle apostolique du père Luis ont beaucoup contribué à la diffusion rapide du Tiers-Ordre. Une chronique de l'époque le montre le jeudi saint en train de procéder au lavement des pieds, l'un des actes les plus tendres et les plus édifiants que l'on puisse observer dans la vie[125]. Et d'autres témoignages affirment : qu'il avait une force ou un don particulier[126] ; qu'il avait aussi une grande habileté et un regard clinique pour connaître ceux qui voulaient entrer dans le Tiers-Ordre[127] ; qu'il possédait une influence et une capacité inégalées[128], et que sa personne était comme un aimant et communiquait aux groupes une ferveur extraordinaire dont ils faisaient l'expérience[129].

Cependant, poussé par l'activité débordante que lui impose sa propre volonté d'accroître le Tiers-Ordre, sa santé se dégrade sérieusement en 1886, au point d'inquiéter sa famille et ses amis qui l'obligent à consulter un médecin[130]. Le docteur José Llistar, qui l'a alors visité à Alboraya, a constaté que son cœur était faible, que sa respiration était rauque et sifflante, que son visage était hagard et son teint pâle, et qu'il avait perdu l'appétit. Bref, un état de faiblesse qui, comme l'a rapporté le patient lui-même, durait depuis près d'un an et n'augurait rien de bon pour l'avenir[131].

Avec quelques médicaments et un reconstituant maison - à base de pilules de viande crue hachée - et un peu moins de jeûne et de pénitence, sa santé, après quelques jours de repos en Alboraya, s'est suffisamment rétablie pour qu'il puisse reprendre le rythme intense qu'il s'était imposé.

---

[124] Ces 16 congrégations ne comprennent pas les congrégations Ollería, Masarrochos et Museros mentionnées ci-dessus. La répartition par nombre de membres au début de l'année 1890 était la suivante : Masamagrell : 299 hommes, 476 femmes ; Alcira : 88 hommes et 154 femmes ; Castellón : 178 hommes et 272 femmes ; Alboraya : 204 hommes et 460 femmes ; Godella : 75 hommes et 141 femmes ; Benaguacil : 181 hommes et 207 femmes ; Ador : 106 hommes et 278 femmes ; Rafelbuñol : 141 hommes et 260 femmes ; Vinalesa : 84 hommes et 175 femmes ; Manises : 125 hommes et 330 femmes ; Albalat : 99 hommes et 138 femmes ; Meliana : 200 hommes et 249 femmes ; Foyos : 66 hommes et 141 femmes ; Alfara : 66 hommes et 140 femmes ; Valencia-Sta. Mónica : 231 hommes et 374 femmes, et Valencia-La Punta : 56 hommes et 146 femmes (Cf. ALFARA, Ricardo de, *El padre Luis, fundador y organizador de las Terceras Órdenes,* dans Archives Vives).

[125] Cf. *Mensajero Seráfico* 1(1883) p. 284-285.

[126] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 301.

[127] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 209.

[128] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 28 p. 4.

[129] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 28 p.4 et RAMO, Mariano, *Mensaje de Amor y de Redención*, T. I p. 74.

[130] Il s'agissait principalement de parents et d'amis qu'il avait à Alboraya - Don Vicente de Llanera et Don Salvador Castillo - dans la maison desquels il avait l'habitude de séjourner (cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 278). Lorsque ces parents ont cessé de résider à Alboraya, il a séjourné, comme il l'avait fait dans d'autres lieux, dans la maison du frère aîné du Tiers Ordre, qui était alors Don José Pastor Galán à Alboraya.

[131] Le récit de ce tableau clinique est donné par le Dr José Llistar lui-même, qui l'a soigné (Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 278-279). Cf. aussi ŒCLA, 64, où le Père Luis lui-même, en racontant le pèlerinage à Puig en 1884, dit expressément : *malgré mon état très délicat, j'ai pu….*

Messager de paix

Dans le cadre de son travail d'organisateur et de promoteur du Tiers-Ordre, le père Luis a été le protagoniste d'un événement qui rappelle spontanément une image attachante de la vie de François d'Assise.

Les anciennes biographies du Saint[132], racontent que, alors qu'il était déjà gravement malade, François voulut servir de médiateur dans le conflit qui divisait la ville d'Assise, en raison de l'inimitié croissante entre l'évêque et le podestat[133], parce que c'était pour lui « une profonde honte que ces personnalités se détestent et que personne n'ait essayé de créer la paix entre elles ».

A cette fin, il lui vint à l'esprit d'ajouter au *Cantique de Frère Soleil* ou aux *Louanges des Créatures* un nouveau verset dédié à ceux qui pardonnent par amour du Seigneur, et il chargea les frères de le chanter devant l'évêque et le podestat, qui avaient été préalablement convoqués et rassemblés. On raconte que, lorsque les frères eurent terminé leur chant, les deux autorités, repentantes et compatissantes, se pardonnèrent du fond du cœur et finirent par s'embrasser avec beaucoup de tendresse et d'affection.

Et quelque chose de très similaire est arrivé au père Luis au cours de ces années où il a parcouru inlassablement les routes de *la huerta* valencienne pour aller en mission dans les villes et les villages et répandre l'esprit franciscain parmi les laïcs.

À Alboraya – comme il le raconte lui-même et comme le rappellent d'autres écrits[134] – une inimitié de longue date et de plus en plus amère éloignait le prêtre et le maire. Et lors d'une de ses fréquentes visites au village[135] il ressentit, en priant devant le Saint Sacrement, une forte impulsion pour parler le lendemain dans le sermon sur le pardon des ennemis. Et poussé une fois de plus par ce qu'il considérait comme la volonté du Seigneur, il mit au point un plan et pria les deux autorités de se rendre à l'église le lendemain, ce qu'elles firent. Par la suite, il raconte lui-même en ces termes ce qui s'est passé à l'église :

> *Le Seigneur mit sans doute de telles paroles dans ma bouche, et infusa tant de grâce dans mon auditoire que, compatissants, les prêtres et le maire, comme mus par une impulsion intérieure, se levèrent de leurs chaises et, allant à la rencontre les uns des autres, s'embrassèrent étroitement en présence de Jésus dans le Saint Sacrement. La scène qui s'est alors déroulée dans l'église ne peut être décrite. Beaucoup suivirent l'exemple de leurs autorités, et la clameur qui s'éleva, les sanglots furent si forts, que l'exercice dut être suspendu pendant longtemps.*
> *Cette nuit-là, beaucoup sont allés chercher leurs ennemis pour se réconcilier avec eux, et l'on peut vraiment dire que ce fut un jour de pardon général. Loué soit Dieu, de qui vient tout bien !*

Se faire sentir

Comme activité – étroitement liée à son apostolat auprès des Tertiaires – le Père Luis, profitant de la ferveur et de l'enthousiasme de ces hommes et femmes qui ont suivi

---

[132] Cf. *Légende de Pérouse*, 84 et *Miroir de perfection,* 101.
[133] Sorte de gouverneur dans les villes médiévales d'Italie.
[134] Cf. ŒCLA, 65 ; *Positio*, Sommaire, ad 28 p. 79 et *Rapport pour l'élévation à l'épiscopat* du Père Luis, dans *Archives Vaticanes*, Section de la *Secrétairerie d'Etat*. Année 1907. Rubrique 249 fascicule 8.
[135] Selon Doña María Pastor - fille du frère aîné du Tiers Ordre, Don José Pastor Galán - le Père Luis se rendait à Alboraya au moins une fois par mois (Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 280).

les traces de François d'Assise, a pensé à organiser un pèlerinage au Sanctuaire de Notre-Dame du Puig, dans le but d'accroître la dévotion à la Sainte Vierge qui, bien que patronne du Royaume, est tellement oubliée par les Valenciens[136]. C'était aussi une façon de témoigner publiquement de la foi et de faire sentir sa propre voix de croyant au milieu de la société de l'époque, encline aux manifestations[137].

Il était initialement prévu d'effectuer ce pèlerinage le 22 mai 1884 – jour de l'Ascension – mais des pluies torrentielles accompagnées de vents violents ont fait renoncer à cette première intention et le pèlerinage a été fixé au dimanche 25 mai 1884, date à laquelle le pèlerinage a eu lieu[138].

Le 25, à l'aube, selon une chronique de l'événement, *les Tertiaires de Manises, Godella, Vinalesa, Rafelbuñol, Masarrochos et Museros et de nombreux groupes du Tiers Ordre de la rue de Sagunto se sont rassemblés dans la vaste église de Masamagrell. Les religieux et les prêtres des villages environnants ont été dûment prévenus et ont écouté les confessions des fidèles jusqu'à la messe solennelle de communion générale, au cours de laquelle le pain eucharistique a été distribué à environ 1 800 personnes. Auparavant, un fervent capucin est monté en chaire pour préparer le peuple à l'acte de communion et dire aux pèlerins que seul l'esprit de foi les conduira au Puig pour rendre hommage à la Reine des Anges*.

Après une courte pause, poursuit la chronique, *la procession au Puig fut réorganisée, éloignée de Masamagrell pendant environ une heure. Il était de voir cette très longue file de pèlerins pieux avec les étendards des localités respectives, en présidant chaque groupe son Curé ou Vicaire revêtu de Roquet et d'étole et en fermant la pieuse armée une commission de religieux portant le magnifique drapeau bleu et blanc des pèlerinages. Tandis que les pèlerins avançaient en chantant des chants de foi et d'amour, certains des spectateurs de la procession étaient émus et d'autres - des enfants et des adolescents - grimpaient avec enthousiasme aux arbres le long de la route pour en arracher les feuilles et en tapisser la chaussée*[139].

Pendant le pèlerinage, le père Luis a porté le drapeau qui a été remis à la Vierge en souvenir de l'événement[140].

Lorsque la procession entra dans le quartier du Puig, poursuit le chroniqueur, *les cloches du Sanctuaire semblèrent envoyer aux Tertiaires de Saint-François, avec leurs joyeux échos, le salut affectueux de la part de cette Vierge brune aux pieds de laquelle tant de prières allaient être déposées. Le clergé du Puig, quant à lui, vêtu de ses habits*

---

[136] Cf. ŒCLA, 63.

[137] Nous vivons, écrivait la chronique du pèlerinage, à l'époque des manifestations. Certains, sous couvert de progrès, recherchent un idéal de protestation contre tout ce qui est ancien. D'autres fondent sur la tradition l'idée d'un progrès lent, prudent et rationnel. Les uns et les autres s'efforcent de gagner la sympathie des masses. Le peuple, fatigué de tant de théories visant à un prétendu bien-être, tourne ses yeux vers le sanctuaire de la foi chrétienne. C'est pourquoi, à l'époque actuelle, il est nécessaire de réveiller le peuple de la léthargie dans laquelle il vit ; c'est pourquoi, en ces temps, les pèlerinages sont impérativement nécessaires (cf. *Mensajero Seráfico* 2(1884) p. 343.

[138] Les Tertiaires de Castellón, n'ayant pas reçu la nouvelle du retard, arrivèrent au Sanctuaire de Puig le 21 mai à 20 heures, les pieds pleins de boue et les vêtements trempés par la pluie. En recevant cette nouvelle à La Magdalena, le Père Luis, malgré le mauvais temps, a couru, a volé sur les ailes de l'affection, et a réussi à arriver bien avant l'aube du 22 pour être au milieu de ses fils, qu'il a immédiatement rassemblés, encouragés, consolés et a célébré une messe solennelle avec eux, accompagnée d'un sermon (cf. ALFARA, Ricardo de, *El padre Luis fundador y organizador de las Terceras Órdenes* (manuscrit dans Archives Vives).

[139] Cf. *Mensajero Seráfico* 2(1884) p. 343-349. Comme on peut le constater, la chronique de l'époque présente quelques divergences avec le récit écrit par le Père Luis dans son Autobiographie des années plus tard (cf. ŒCLA, 63). L'une des divergences les plus notables concerne le jour du pèlerinage, et l'autre le nombre de Tertiaires présents.

[140] Cf. ŒCLA, 64.

sacrés et la croix levée, est sorti pour accueillir le pèlerinage, tandis que les villageois et une grande foule de Valence, Puzol, Sagunto et d'autres villes arrivées par le train, attendaient les fougueux pèlerins dans la liesse, avec des bénédictions et des larmes de tendresse[141].

Arrivés au Sanctuaire, le Père Luis a présidé la Messe solennelle[142] – harmonisée avec la composition du maestro Mercadante – au cours de laquelle Don Germán Mata y Sanchis, bénéficiaire de la paroisse de Santa Catalina à Valence, a prêché. L'après-midi, au cours d'un office marial solennel, le père Luis a pris lui-même la parole et, après avoir remercié les personnes présentes d'avoir si bien soutenu les efforts des organisateurs, il a exigé de toutes les personnes présentes une promesse formelle d'observer la Règle du Tiers-Ordre. C'est alors qu'un « oui » énergique, provenant de la poitrine des personnes présentes, a étouffé la voix du prédicateur et l'a obligé à terminer son sermon « *car il aurait été impossible de le poursuivre face à cette foule électrisée* »[143].

Deux ans plus tard, le 13 octobre 1886, le père Luis organisa et accompagna un deuxième pèlerinage du Tiers-Ordre franciscain au Sanctuaire du Puig[144].

Préalablement invitées, les Congrégations du Tiers-Ordre, fondées ou réformées par le vertueux père Luis, sont venues avec leurs bannières respectives, au nombre de treize, soit un total de cinq mille Tertiaires et de nombreux prêtres. Cinq d'entre eux ont distribué le Pain des Forts à la famille franciscaine pendant près d'une heure. De Valence sont venus gracieusement une soixantaine d'enseignants choisis, et conduits par le pieux et inspiré professeur Don Salvador Giner, ils ont chanté un rosaire solennel à travers les rues de la ville.

Que le Seigneur bénisse le père Luis qui nous a conduits à ce nouveau triomphe ; qu'il bénisse les Tertiaires qui ont formé inlassablement et avec enthousiasme les rangs de la milice franciscaine ; qu'il bénisse tous ceux qui ont participé à ce pèlerinage, digne de figurer dans les annales des grands pèlerinages espagnols, et que le Très-Haut nous accorde de voir se réaliser très bientôt les souhaits des Tertiaires qui nous ont dit au revoir en disant avec émotion : À la prochaine fois ![145].

Un troisième pèlerinage des Tertiaires au Puig - organisé et accompagné par le père Luis - eut lieu le 29 septembre 1889, jour de la fête de Saint Michel Archange.

A ce pèlerinage, initié par le Père Luis de Masamagrell, gardien du couvent de La Magdalena et Visiteur de tous les tertiaires franciscains capucins du royaume de Valence - raconte un chroniqueur de l'événement - *seuls les frères tertiaires de notre Père Saint François ont été admis. Malgré cela, plus de sept mille tertiaires, dont beaucoup portaient l'habit complet de l'Ordre, et les autres portaient leur scapulaire franciscain et leur cordon.*

Le matin de la Saint-Michel, après avoir communié dans l'église paroissiale de Masamagrell, la procession s'est mise en route. Les congrégations invitées y étaient réunies, avec une mention spéciale pour certaines, comme celle d'Alcira, qui étaient venues de quatorze ou quinze heures de route pour joindre leurs prières à celles de leurs frères. A neuf heures du matin, la procession s'organise et les congrégations commencent à défiler[146].

---

[141] Cf. *Mensajero Seráfico* 2(1884) p. 345.
[142] Cf. ŒCLA, 64.
[143] Cf. *Mensajero Seráfico* 2(1884) p. 348-349.
[144] Cf. ŒCLA, 39.
[145] Cf. *Mensajero Seráfico* 4(1886) p. 79-82.
[146] Il s'agit de Alfara del Patriarca, Foyos, Meliana, Partida de la Punta, Albalat, Manises, Vinalesa, Rafelbuñol, Benaguacil, Godella, Alboraya, Alcira, Valencia-Santa Mónica et Masamagrell.

La procession est donc entrée en plein air, le chant des hymnes a été remplacé par le Saint Rosaire. C'était un spectacle émouvant que de voir ces deux longues files de fils de saint François descendre la longue et sinueuse route .... En arrivant au Puig, des hymnes ont été chantés et, une fois à l'intérieur du sanctuaire, la messe a commencé, célébrée par le père Luis de Masamagrell, directeur du pèlerinage. Le père Ambrosio de Valencina a ensuite pris la parole.

Après la messe, vers trois heures de l'après-midi, les pèlerins ont pris un repas frugal et avant quatre heures, la procession de retour était déjà en marche, chantant le rosaire et des hymnes, comme à l'aller. À huit heures du soir, les pèlerins sont arrivés à l'église de Masamagrell.

Le lendemain, au petit matin, le Rosaire de l'Aurore a été prié dans les rues de Masamagrell et une messe de Requiem a été chantée pour les Tertiaires décédés. Plus tard, une autre messe solennelle a été chantée et prêchée par Don Carlos Ferris. Après cette messe, les pèlerins ont fait leurs derniers adieux, en souhaitant que le père Luis leur dise à nouveau : Tertiaires, au Puig ! [147].

Il est à noter que ce troisième pèlerinage au Puig incluait, avec les Capucins de La Magdalena, les membres de la Congrégation des Tertiaires Capucins, fondée le 12 avril de cette même année 1889, qui résidaient encore dans la Chartreuse du Puig elle-même.

Bien des années plus tard, en octobre 1915, alors qu'il était déjà évêque de Segorbe, le père Luis dirigea un quatrième pèlerinage de Tertiaires aux pieds de la Vierge du Puig, mais à cette occasion, l'organisation fut dirigée par d'autres et ce fut une sorte de reconnaissance du promoteur de ces pèlerinages au Sanctuaire de la Sainte Patronne du Royaume de Valence[148].

La vie continue

Tout en exerçant son intense apostolat parmi les laïcs du Tiers-Ordre – d'où, comme nous le verrons plus loin, sont nées ses fondations religieuses – le père Luis a vécu une autre longue série d'événements qui ont également marqué et mûri sa personnalité humaine et religieuse.

En 1885, peu avant de fonder la Congrégation des Sœurs Tertiaires Capucines de la Sainte Famille, il eut l'immense joie de voir se réaliser un rêve auquel de nombreux capucins espagnols aspiraient : la suppression du Commissariat Apostolique d'Espagne et la pleine union de la démarcation avec le reste de l'Ordre. Le décret d'union – daté du 4 février[149] – a été publié solennellement au couvent de La Magdalena le 6 mars de cette même année 1885 et le père Luis, avec sa communauté, a exprimé ses expériences à cette occasion comme suit :

> *Il est vrai que les premiers moments de cette agréable surprise sont passés, que les jours où nous avons célébré cet heureux événement sont passés, mais ce qui ne passera pas facilement, ce sont les douces émotions qui ont inondé nos cœurs.... Nous voyons dans ce décret la Grande Charte de nos libertés, car dans notre Religion sacrée, obéir, c'est régner....*

---

[147] Cf. *Mensajero Seráfico* 7(1889) p. 90-94.

[148] Cf. *Florecillas de San Francisco* 16(1915) p. 338-342.

[149] Le Décret de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers signé à cette date est l'aboutissement des démarches officiellement entamées par le Père Joaquín de Llevaneras dans une lettre datée du 29 mars 1884 (cf. *Analecta Capuccinorum* 1(1885) p. 111-117).

Pour solenniser une si heureuse nouvelle, environ quatre-vingts religieux se sont réunis comme par enchantement dans ce couvent, et, comme si la même joie et le même sentiment battaient dans tous les cœurs, c'était à voir comment nous nous réjouissions et bénissions notre Père Général, en louant le Seigneur qui déverse si abondamment ses bénédictions célestes sur l'Ordre capucin renaissant d'Espagne....
Que le Sacré-Cœur de Jésus, à qui revient la gloire de ce triomphe, récompense les efforts de Notre Très Révérend Père Général ! Que le Sacré-Cœur de Jésus bénisse notre Révérend Père Provincial ! Et que la douce Bergère des âmes prenne davantage soin des petits moutons capucins ! ....
Cinq mille Tertiaires, unis à la Communauté, ont accompagné l'Image et acclamé notre Patriarche ; et avec la Consécration solennelle au Cœur Déifique de leur nouveau Patriarche, la partie religieuse de la fête s'est terminée. Dans le réfectoire, l'union n'était pas moins célébrée. Pendant trois jours, il y a eu une dispense de lecture et une assiette extraordinaire...[150].

À la suite de cette union, lorsque le Commissariat des Capucins d'Espagne fut converti en Province du Sacré-Cœur, le Père Luis fut nommé, le 4 février même – date du Décret d'Union –, quatrième Définiteur provincial et quelques jours plus tard – le 10 mars – le Définitoire le nomma Supérieur du Couvent de La Magdalena, qui comptait plus de quatre-vingts religieux. Cette dernière nomination fut une cause de souffrance et de confusion pour son esprit, se voyant si jeune à la tête d'une communauté aussi nombreuse et respectable[151].

Quelques mois après sa nomination comme Supérieur, une terrible épidémie de choléra éclata à Valence, au cours de laquelle le Seigneur lui fit goûter le calice de l'amertume[152] avec la mort de quatre religieux de sa Communauté[153] et de quatre sœurs de la Congrégation des Tertiaires Capucines récemment fondée, qui offrirent leur vie en assistant les malades de Masamagrell et de Benaguacil[154]. Cependant, la même épidémie qui l'a attaqué personnellement et l'a cloué au lit[155], l'a aidé à découvrir que Dieu voulait qu'il soit le fondateur d'une nouvelle Congrégation religieuse[156] et qu'il accomplisse l'un des actes les plus tendres et les plus expressifs de sa profonde sensibilité humaine et spirituelle[157].

Le 30 octobre 1886, envoyé par le Supérieur Provincial, le père Joaquín de Llevaneras, il se rendit à Ollería avec pour mission d'effectuer les démarches et les travaux nécessaires à la réouverture du Couvent des Capucins dans cette ville, ne revenant à Masamagrell qu'au début de l'année suivante, en 1887[158]. Ce transfert provisoire était en

---

[150] Cf. ŒCLA, 1527-1531. Cf. *ibidem*, 1532-1536.
[151] Cf. ŒCLA, 81.
[152] Cf. ŒCLA, 86. Pendant cette épidémie, le 27 juillet 1885, le père Luis a écrit une lettre au docteur Jaime Ferrán - considéré comme le découvreur du vaccin anticholérique - pour lui demander des doses de vaccin pour sa communauté, car « L'épidémie a fait des ravages dans ce couvent, et notre contact indispensable avec les villages infectés nous met en danger permanent » (cf. ŒCLA 1541-1542).
[153] Cf. ŒCLA, 79-80. Ces quatre religieux étaient Serafín de Coria, 31 ans ; Modesto de Cela de Núñez, 29 ans ; Serafín de Villafranca, 26 ans ; et Segismundo de Herrera, prêtre novice âgé de 40 ans. Ce prêtre, auquel le Père Luis se réfère particulièrement dans son Autobiographie (n. 80), fut le dernier à mourir (cf. *Analecta Capuccinorum* 1(1885) p. 377).
[154] Cf. plus tard, **Ému de compassion**.
[155] Cf. ŒCLA, 80, où il dit expressément : Je n'ai pas eu la consolation d'être présent... parce que j'étais aussi malade (cf. aussi *Positio*, Sommaire, ad 36 p. 60).
[156] Cf. ŒCLA, 83 et plus tard, **Offrande et victime**.
[157] Cf. plus tard, **Ému de compassion**.
[158] Cf. ŒCLA, 93 et 94.

partie, comme on le verra[159], une première tentative de le séparer de sa fondation féminine. De nouveau à Masamagrell, il reprit son intense activité apostolique parmi le Tiers-Ordre séculier de la région[160], et fut confirmé Gardien de ce couvent en avril 1888[161].

Au cours du dernier trimestre de l'année 1889, le Supérieur général des Capucins, le père Bernard de Andermatt, accompagné du père José Calasanz de Llevaneras, a effectué la Visite Canonique des Communautés de l'Ordre en Espagne et, en arrivant à La Magdalena, il a eu la gentillesse de visiter les Sœurs Tertiaires Capucines dans leur maison à Masamagrell même et les Religieux Tertiaires Capucins à la Cartuja del Puig, où ils étaient encore[162]. Cette visite du père Bernard aux communautés capucines était principalement motivée par les problèmes que l'Ordre rencontrait en Espagne. Au cours de sa visite, il a entendu – de la part de certains religieux faisant partie d'un groupe opposé à l'autorité et dirigé par les pères Bernabé de Astorga, Lorenzo de Mollina et Gaetano de Igualada[163] – de vives critiques à l'encontre de plusieurs autres religieux, généralement investis de fonctions de responsabilité. Certaines de ces critiques étaient dirigées directement – comme on le verra[164] – contre le père Luis lui-même, mais la plupart d'entre elles se concentraient sur le Supérieur provincial, le père Joaquín de Llevaneras, à qui ils reprochaient principalement de considérer la Province comme son « propre fief », de « faire et défaire ce qu'il voulait » et de « ne presque pas consulter ses définiteurs, dont il ne tolérait dans les réunions aucune opinion contraire à ce qu'il proposait »[165]. À la fin de la Visite, le Supérieur général, en communion avec son Définitoire, estima que, pour atténuer ce conflit – qui avait d'ailleurs une autre de ses racines dans le fait que l'Ordre en Espagne avait beaucoup grandi en peu de temps et que les structures de gouvernement étaient devenues trop petites[166] –, une bonne mesure consisterait à subdiviser la Province du Sacré-Cœur en celles d'Aragon, de Castille et de Tolède. Le 18 décembre 1889, le Définitoire général de l'Ordre décréta officiellement la nouvelle distribution, nommant le père Luis premier définiteur de la Province de Tolède dans laquelle il avait été incardiné[167]. Le Définitoire général décida également qu'il irait au couvent d'Orihuela, résidence du père Provincial, frère Fermín de Velilla, et qu'il y exercerait les fonctions de Vice-gardien et de Lecteur de Théologie morale. Ce transfert – qui eut lieu huit mois seulement après qu'il eut fondé la Congrégation des Religieux Tertiaires Capucins de

---

[159] Cf. plus tard, **Les portes se ferment pour lui**.

[160] En dehors de cet apostolat auprès des laïcs tertiaires, le Père Luis continua à se déplacer, comme il l'avait fait auparavant, dans d'autres milieux et à s'occuper de quelques engagements familiaux. A titre anecdotique, on peut noter, par exemple, que le 27 février 1888, il a assisté, avec son frère Julio et ses sœurs, à la première messe de D. Juan Benlloch, qui a eu lieu dans l'église de San Martín à Valence (Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I, p. 633), et que le 28 août de la même année 1888, il participa au transfert de la dépouille de la bienheureuse Inés de Beniganim, étant l'un des porteurs du cercueil (cf. ŒCLA, 95).

[161] Non seulement le Père Luis a été confirmé Gardien, mais d'autres Gardiens de la Province ont été confirmés dans leurs couvents respectifs pour un nouveau mandat consécutif. Ce fait, peut-être dû aux indications du Définitoire général, qui étudiait déjà la possibilité de subdiviser la Province d'Espagne, fut par la suite vivement critiqué lors de la Visite canonique du Supérieur général par certains religieux qui soutenaient qu'il avait agi en contradiction avec les Constitutions elles-mêmes.

[162] Cf. ŒCLA, 116.

[163] Le Père Bernabé de Astorga et le Père Lorenzo de Mollina étaient tous deux de proches connaissances du Père Luis. Le premier avait été son formateur à Bayonne (cf. ŒCLA, 41. 1518. 1520 et 1521) et le second, compagnon et réunificateur -en 1881- des femmes pieuses qui vivaient dans le Sanctuaire de Montiel (cf. ŒCLA, 70. 1538).

[164] Cf. plus tard, **Trop moderne**.

[165] Cf. *Cose di Spagna* 1889 dans *Archives historiques des Capucins* (Rome)G. 62. IV.

[166] Cf. ŒCLA, 121.

[167] Cf. *Analecta Capuccinorum* 6(1889) p. 135 et ŒCLA, 121 et 122.

Notre-Dame des Douleurs et alors qu'il venait d'être nommé, par les évêques respectifs, Consulteur du Concile de Valence et Examinateur Synodal de Segorbe[168] –, outre la douleur et le choc que cela lui causa en raison de ce que cela signifiait de le séparer de ses fondations, et particulièrement de la congrégation masculine parce qu'elle venait de naître[169], il fut déconcerté par la nomination au poste de Lecteur, pour lequel il ne se sentait pas préparé, comme il l'exprima, presque par retour du courrier, dans une lettre adressée au Supérieur Général le 9 janvier 1890 :

> *Le 5 de ce mois* – écrit-il – *nous sommes arrivés à ce couvent d'Orihuela, trouvant la majorité des religieux et surtout les étudiants attaqués par la maladie ambiante, dont, grâce à Dieu, ils sont maintenant en grande partie libérés.*
> *La seule considération de la gravité de la charge de Lecteur que Votre Révérendissime m'a confiée, et de mon ineptie et de mon incapacité à l'exercer, n'ayant jamais été qu'un étudiant moyen, m'a rendu si faible et si confus que, ne craignant pas de déplaire à Votre Révérendissime, j'en aurais démissionné immédiatement.*
> *Néanmoins, au cas où Votre Révérendissime se serait fait une idée différente de moi, je crois de mon devoir de vous dire que je suis la personne la plus inutile et la plus insuffisante qui aurait pu être choisie pour cette fonction, puisque je ne sais guère ce qui est suffisant pour l'exercice de mon Ministère sacerdotal. Cela étant dit, je déclare être en accord total avec ce que Votre Révérendissime a ordonné*[170].

Dispensé de la charge de Lecteur le 22 août 1890[171], il resta à Orihuela en charge du Tiers-Ordre Franciscain Séculier de la ville[172] et, à partir du 12 août de l'année suivante 1891, également en charge de la direction spirituelle des théologiens de ce Couvent[173]. À Orihuela, outre de nombreuses autres réalisations[174], il a écrit deux Neuvaines à la Vierge de la Fe, patronne de la ville[175], composant pour l'une d'entre elles des prières très en phase avec la spiritualité mariale et co-rédemptrice qui le caractérisait, telles que les suivantes[176] :

---

[168] La première nomination a eu lieu le 18 septembre 1889 et la deuxième, le 29 octobre de la même année (cf. ŒCLA, 117).
[169] Cf. ŒCLA, 123-126 et plus tard, **Un transfert rédempteur**.
[170] Cf. ŒCLA, 1545.
[171] La dispense officielle de cet office eut lieu lors de la réunion du Définitoire de la Province de Tolède, le 22 août 1890.
[172] Bien que la nomination officielle ait eu lieu le 22 août 1890, à la date à laquelle il a été relevé de ses fonctions de Lecteur, il aurait dirigé le Tiers Ordre d'Orihuela dès son arrivée dans la ville (cf. ALFARA, Ricardo de, *El padre Luis, fundador y organizador de las Terceras Órdenes* (manuscrit dans Archives Vives).
[173] C'est ce qui ressort des Actes du Définitoire de Tolède du 10 au 12 août 1891.
[174] Parmi ces activités, il faut souligner le quinaire prêché en 1892, avec le père Fidel de Alcira, en préparation à la fête de l'Impression des plaies de saint François. Ce quinaire se déroulait pendant les cinq dimanches précédant le 19 septembre (cf. RAMO, Mariano, *Mensaje de Amor y de Redención*, T. I p. 181-183).
[175] La dévotion à Notre-Dame de la Foi renaît parmi les Capucins d'Orihuela à la suite de la visite canonique effectuée en 1889 par le Ministre général de l'Ordre. En effet, le Procureur général, le Père Bruno de Vinay, salue le fait que "le culte d'invocation ait été restauré comme il convenait" (cf. *Lettre du 1er septembre 1891, adressée au Provincial de Tolède*, aux Archives provinciales de la Bétique).
[176] Des deux Neuvaines écrites par le père Luis, l'une a été publiée dans Orihuela. Tipografía de La Lectura Popular, 1894, l'autre est restée inédite, le manuscrit étant conservé dans les Archives provinciales des Capucins à Valence. Les prières insérées ici appartiennent à celle qui a été éditée et se trouvent aux pages 16 et 19-20.

Très Sainte Vierge Marie, qui, étant au pied de la Croix, vous avez été constituée par votre Fils Bergère de nos âmes; dans le ministère duquel vous êtes assistée par les prêtres chargés de paître par sa doctrine et son exemple; Efforcez-vous d'éclairer et de remplir d'un saint zèle ces ministres du Seigneur, afin que, dans l'accomplissement de leur très haut ministère, ne se cherchant pas, ils possèdent la vertu d'attirer et de conquérir les cœurs pour Jésus-Christ qui est notre Chemin, Vérité et Vie[177].

Sainte Vierge Marie, vous êtes la voie qui dirige les pas de ceux qui s'égarent, et qui, comme une Bergère attentive, laissant au bercail les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, court après ceux qui, s'étant éloignés de l'agréable pâturage de l'Église, vont de précipice en précipice, broutant les herbes vénéneuses des doctrines diaboliques ; Faites que les esprits qui forment le chœur des anges et qui vous servent dans ce ministère ne cessent de les éclairer et de les exhorter, jusqu'à ce que, connaissant leur erreur, elles confessent leur faute et que, par vous, qui êtes le refuge des pécheurs, elles soient ramenées au bercail du Bon Pasteur[178].

Le 18 décembre 1892, le Gouvernement général le nomma Définiteur provincial de Tolède[179], et, quelques jours plus tard, le 29 décembre, le Gouvernement de la Province, présidé par le Visiteur général, le père José Calasanz de Llevaneras, le nomma Gardien du couvent d'Ollería. Ces nominations interviennent à un moment particulièrement difficile pour les Capucins de la Province de Tolède. Le malaise détecté par le Ministre général lui-même en 1889, loin d'être atténué par la restructuration de la démarcation effectuée cette année-là, s'était accentué au cours du triennat. Certains religieux – toujours regroupés avec les meneurs de trois ans plus tôt – affichent leur manque d'obéissance, se montrant despotiques envers leurs inférieurs et anarchiques envers leurs supérieurs[180]. A tout cela s'ajoutait un manque alarmant de disponibilité, qui se faisait particulièrement sentir dans la fourniture de religieux pour les Missions d'outre-mer confiées à la Province. Un tel panorama – dans lequel les longues années d'exclaustration et les années encore plus longues de séparation des Capucins espagnols du reste de l'Ordre[181] – obligea le Définitoire général à nommer – le 7 novembre 1892 – un Visiteur général pour les Provinces d'Espagne[182], en la personne – comme nous le

---

[177] Voir les sentiments parallèles dans : ŒCLA, 284-316. 1133-1148 (en particulier 1137) et 1831.

[178] Voir les sentiments parallèles dans ŒCLA, 1133-1148 (en particulier 1136) 1813 et 1831.

[179] Le Père Luis, en annonçant ce fait, dit qu'il a été élu au Chapitre provincial (cf. ŒCLA, 138) et le même bulletin officiel de l'Ordre donne la nouvelle sous le titre de *Capitula Provincialia* (cf. *Analecta Capuccinorum* 9(1892) p. 43). On sait cependant avec certitude qu'il n'y a pas eu de Chapitre dans la Province de Tolède en 1892, mais que le Visiteur général a demandé l'avis des religieux et les a envoyés à Rome, où c'est le Définitoire général qui a procédé aux nominations (cf. Note ajoutée après la Circulaire du 6 décembre 1892 dans *l'Archivo provincial de la Betica* et Rapport présenté par le Père José Calasanz de Llevaneras au Père général le 9 septembre 1894, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 62. IV.

[180] Cf. LLEVANERAS, José Calasanz de, *Lettre du 25 novembre 1891 au Provincial de Tolède* dans l'Archivo provincial de la Betica.

[181] Ces causes ont été personnellement relevées par le Visiteur Général dans la Circulaire que le Père José Calasanz de Llevaneras a adressée à tous les Capucins d'Espagne le 6 décembre 1892, (cf. dans l'Archivo provincial de la Betica).

[182] Bien que le Visiteur ait été nommé pour les trois Provinces d'Espagne, celle qui posait vraiment de sérieux problèmes était celle de Tolède. Si le Visiteur a été nommé pour les trois, c'est pour que la Province

savons – du père José Calasanz de Llevaneras. Cependant, lorsque la mission de ce dernier prend fin le 23 janvier 1893, la situation s'aggrave car la validité des nominations effectuées en dehors du règlement de l'Ordre est remise en cause[183]. Au milieu de cette controverse, le ministre provincial nommé pour la province de Tolède, le père Francisco de Benamejí, qui était solidaire des dissidents, démissionna de son poste, laissant le vicaire provincial, le père José de Monóvar, déjà âgé et malade, se charger de la démarcation à partir du 9 mai 1893.

Pendant son séjour à Ollería – qui dura jusqu'en 1898, lorsqu'il fut élu quatrième Définiteur par le Chapitre provincial de Tolède en 1895 et nommé à nouveau Gardien du Couvent de la localité[184] – en plus de s'occuper du Tiers-Ordre franciscain séculier de toute la démarcation en tant que Visiteur provincial depuis le 24 décembre 1895[185], il a fondé à Valence en 1894 – lors d'un de ses voyages à la capitale[186] et comme une nouvelle manifestation de son esprit de co-rédemption et par conséquent de réforme des coutumes – l'*Asociación de Nuestra Señora de los Buenos Libros*[187].

Le 16 décembre 1898, il est nommé Ministre provincial de la nouvelle Province capucine du Très Précieux Sang du Christ de Valence[188], à la création de laquelle il a si activement contribué[189]. Avant cette nomination, il avait travaillé pendant un mois au sein d'une commission chargée de prendre les mesures nécessaires pour diviser la province de Tolède en provinces d'Andalousie et de Valence[190].

En guise de présentation à tous les religieux de la délimitation qui venait de lui être confiée, il rédigea, le 3 janvier 1899, une Circulaire dans laquelle, entre autres, il leur exprimait ces sentiments :

---

de Tolède ne se sente pas offensée ou se croie implicitement offensée en considérant qu'elle seule a besoin d'une telle mesure (cf. LLEVANERAS, José Calasanz de, *Rapport présenté au Père général le 9 septembre 1894*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 62. IV). Le père Luis se fait l'écho dans un de ses écrits (cf. ŒCLA 1555-1560) du malaise en cours.

[183] Cf. LLEVANERAS, José Calasanz de, *Rapport présenté au Père général le 9 septembre 1894*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 62. IV et Notes ajoutées après la Circulaire du 6 décembre 1892 dans *l'Archivo provincial de la Betica*.

[184] Le Chapitre a eu lieu le 18 décembre 1895 au couvent de La Magdalena (cf. ŒCLA, 141 et *Analecta Capuccinorum* 12 (1895) p.10.

[185] Cf. ŒCLA, 142.

[186] Au cours de ces années, outre les quelques voyages qu'il effectuait dans la ville de Valence pour visiter ses Congrégations, on sait, par exemple, que du 22 au 23 octobre 1893, il a présidé la fête de saint François à Alboraya (cf. *Mensajero Seráfico* 11(1893) p. 120-121).

[187] La plus ancienne information conservée à ce sujet est celle publiée par le journal Las Provincias de Valencia dans la notice nécrologique du père Luis, qui a vu le jour le 2 octobre 1934. Comme année de fondation, cependant, 1897. Plus tard, toute une série d'écrits ont continué à mettre comme année fondatrice cette même. Cependant, quelques autres écrits. - peut-être avec la prétention de faire coïncider le fait, avec les années de séjour du père Luis près de la capitale- ils ont avancé la fondation à 1887. Je considère que ces deux dates sont erronées et que l'année de fondation, d'après la nouvelle que j'ai rapportée ci-dessous, devait être 1894. Le fait que pour cette année-là le père Luis ne résidât pas dans les environs de la ville n'est pas un obstacle, car il voyageait avec une certaine assiduité et entretenait des contacts avec les gens qu'il avait dirigés entre 1881 et 1889 (cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 280). Plusieurs jeunes, lit-on en 1894 dans le Mensajero Seráfico, ont décidé d'entreprendre une courageuse campagne contre la presse impie, en formant une Association qu'ils ont placée sous la tutelle de Notre-Dame des Bons Livres (cf. *Mensajero Seráfico* 12(1894) p. 28). En 1896, La Semana Católica signale que l'image de la Sainte Patronne - commandée par le Père Luis lui-même, selon certaines sources - est vénérée sur un autel de l'église paroissiale de Santa Catalina (cf. *La Semana Católica* 6(1896) p. 59).

[188] Cf. *Analecta Capuccinorum* 14(1898) p. 360-3673 et 15(1899) p. 8.

[189] Cf. ŒCLA, 1571-1575. 1576-1581. 1582-1584. 1585-1586. 1587-1590. 1591-1595.

[190] Du côté andalou, la commission était composée des pères Ambrosio de Valencina, Salvador de Paradas et Pedro de Castro del Río, et du côté valencien, de Fermín de Velilla, Melchor de Benisa et Luis de Masamagrell.

En nous adressant pour la première fois à Vos Charités, nous voulons avant tout, dans l'accomplissement d'un devoir sacré, émouvoir de plus en plus votre gratitude envers Dieu, donateur de tout bien, dont nous avons reçu le bénéfice inestimable, pour tous tant désiré, de la restauration de notre Province....
La différence de tempérament, de caractère, de coutumes, etc., observée chez les individus de différentes provinces et l'amour inné de l'homme pour le pays et la terre qui l'a vu naître, ne peut que produire certaines différences entre les frères, et surtout, une prédilection marquée pour les choses et les personnes de leur pays natal, qui, même sans essayer ni le vouloir, viennent porter un préjudice non négligeable à la bonne gouvernance des communautés.
Notre insuffisance est connue de vous tous ; mais nous croyons aussi qu'il ne vous sera pas caché que nous sommes animés de très bons désirs et d'une volonté ardente de promouvoir autant que possible la plus grande gloire de Dieu et l'agrandissement de notre chère Province de Valence.
N'oublions jamais que, de même que la fermeté et la solidité d'un bâtiment dépendent en grande partie de ses fondations, ainsi de notre vertu et de notre bon exemple dépendent la force et la stabilité de cet édifice moral de la Province du Précieux Sang du Christ qui est construit sur nous comme fondation[191].

L'un des problèmes auxquels il a accordé une attention particulière au cours de son mandat a été celui des Missions. Dans ce sens, tout en encourageant le retour des missionnaires de la Province qui étaient malheureux à Manille et dans les îles Carolines[192] ou au Chili[193], il donna une impulsion décisive aux Missions de la Guajira colombienne, en dissipant le fossé existant entre les missionnaires et les Supérieurs de la Province et en renforçant le lien mutuel de la charité et de l'amour fraternel[194].

Il travaille également à l'extension de la province en fondant les couvents de Monforte[195] et de Totana[196]; en tentant une autre fondation à Alcoy[197], qui n'aboutit pas, et en obtenant, en échange du territoire des îles Baléares, l'agrégation de la province civile de Castellón, qui appartenait jusqu'alors à la Province de Catalogne[198].

Il doit faire face à des problèmes d'une certaine gravité, tels que le service militaire obligatoire pour les religieux[199] et le danger d'expulsion encouru par les Réguliers du fait de la Loi des Associations[200].

Il veilla au bon esprit des religieux, faisant la Visite Canonique de toute la démarcation en trois occasions[201] et agissant avec une bonté paternelle envers tous les religieux et, quand les circonstances l'exigeaient, avec la fermeté nécessaire, comme il le montre dans ce texte :

---

[191] Cf. ŒCLA, 1612-1618.
[192] Cf. ŒCLA, 1640.
[193] Cf. ŒCLA, 1662. 1640.
[194] Cf. ŒCLA, 1725. Cf. aussi ŒCLA, 149-151. 1623. 1627. 1630. 1631-1632. 1639. 1641. 1642. 1647. 1652. 1659. 1663. 1664. 1665-1666. 1667. 1671. 1672. 1679. 1680. 1686-1688. 1692-1697. 1701-1702. 1710 et 1711.
[195] Cf. ŒCLA, 1568. 1569. 1576-1582. 1585. 1605 et 1727.
[196] Cf. ŒCLA, 1620. 1628-1629. 1668. 1727.
[197] Cf. ŒCLA, 1585. 1618-1620. 1622. 1643. 1661. 1706.
[198] Cf. ŒCLA, 1684. 1689. 1691.
[199] Cf. ŒCLA, 1638. 1644. 1660. 1716.
[200] Cf. ŒCLA, 1713. 1714.
[201] La première a commencé le 24 juin 1899, la deuxième le 6 juillet 1900 et la troisième le 29 mai 1901 (cf. respectivement ŒCLA, 1634-1635. 1676-1677 et 1707).

Pour enrayer ces maux – écrit-il en 1901– *nous avons usé de tous les moyens que la prudence nous a suggérés, tendant plutôt à la miséricorde, selon les conseils du Patriarche Séraphique et comme plus conforme à notre caractère. Mais comme cela est contre-productif pour certains, et qu'on nous accuse d'accroître le mal par notre bénignité, nous vous faisons savoir que dorénavant, conformément aux souhaits de notre Définitoire, nous donnerons à la justice sa place, sans oublier que nous sommes des pères*[202].

Il faut aussi noter que, durant son provincialat, il a fondé la revue mensuelle *Florecillas de San Francisco*, dans le but de promouvoir et d'accroître l'esprit franciscain parmi les membres du Tiers-Ordre[203] ; il a publié le livre *Regla y Testamento de San Francisco* dans un format très réduit, pour que les religieux puissent toujours l'emporter avec eux[204] ; il publia les *Statistiques Générales de la Province Séraphique des Mineurs Capucins de Valence, appelée Province du Très Précieux Sang*[205], et, à l'occasion du Congrès International des Tertiaires[206] organisé à Rome pendant l'Année Sainte 1900[207], il visita la Ville Eternelle pour la première fois, étant reçu par le Pape Léon XIII, avec une commission de cent pèlerins, le 25 septembre 1900[208].

Comme dernier acte de son mandat, il convoqua le Chapitre CXXXIII de la Province de Valence pour le 10 janvier 1902 au Couvent de Santa María Magdalena à Masamagrell[209] et présenta au Supérieur Général un Rapport sur l'état de la Province et ses activités pendant la période triennale[210].

Élu second Custode général[211] au cours du Chapitre qu'il avait lui-même convoqué, il resta en Communauté au Couvent de Masamagrell, libre de toute charge, comme le prévoyaient les Constitutions de l'Ordre. L'année suivante, lors de la réunion du Définitoire provincial du 14 janvier 1903, il fut nommé Vicaire du Couvent de la Magdalena, poste qu'il occupa jusqu'à la fin de son mandat de trois ans[212]. Le 5 janvier 1904, alors qu'il se trouvait encore à Masamagrell, Doña Josefa Giménez Sien mourut à Valence, qu'il dirigeait spirituellement depuis qu'il était Gardien à Ollería[213].

---

[202] Cf. ŒCLA, 1700. Cf. aussi, ŒCLA, 1712 et 1719, entre autres.

[203] Cf. ŒCLA, 1726. Cf. aussi, ŒCLA, 1648.

[204] Les dimensions de ce livre étaient de 5,5 x 7 cm. Il comprenait 174 pages et, outre la *Règle et le Testament de notre séraphique Père saint François* - c'était son titre -, il incluait le *Miroir du parfait religieux*, composé de 16 quatrains.

[205] La Statistique recueille les données depuis la fondation de la Province en 1596, au temps de San Juan de Ribera, jusqu'en octobre 1901 et a été publié par la Typographie M. Jimeno (Cf. ŒCLA, 152).

[206] Le Congrès, initialement prévu du 25 au 28 mai (cf. *Analecta Capuccinorum* 16(1900) p. 65 et suivantes), se tint finalement du 22 au 25 septembre (cf. *Florecillas de San Francisco* 1(1900)) p. 332 et 2(1901) p. 58-59 ; *Eco di S. Francesco* 28 (1900) p. 507-523. Sur ce voyage à Rome, voir ŒCLA, 1666. 1681 et 1683.

[207] Bien que dans son Autobiographie (cf. ŒCLA, 157) - écrite alors qu'il avait plus de soixante-dix ans - le Père Luis confond la raison du voyage, en indiquant que c'est à l'occasion des vingt-cinq ans du Pontificat de Léon XIII, qu'il écrivit une Lettre circulaire invitant ses religieux à gagner le Jubilé de l'Année Sainte (Cf. ŒCLA, 1655-1658).

[208] Cf. *I Capi dei Terziarrii ai piedi del S. Padre*, dans *L'eco del Serafino D'Assisi* 3(1900) p. 227. D'autres sources affirment que l'audience a eu lieu le 27. C'est lors de cette audience que le père Luis entendit de la bouche du Pape l'éloge du cardinal Vives qu'il rapporte dans son Autobiographie (cf. ŒCLA, 158-159).

[209] Cf. ŒCLA, 1708. 1709 et 1717-1720.

[210] Cf. ŒCLA, 1721. 1722-1727.

[211] Cf. *Analecta Capuccinorum* 18(1902) p. 43 et ŒCLA, 153. Le Custode général était le représentant de la Province au Chapitre général, s'il se tenait pendant le triennat. Le second Custode était le suppléant.

[212] Cf. ŒCLA, 160.

[213] Cf. ŒCLA, 162. Cette dame, prévoyant que le père Luis deviendrait évêque, lui laissa un petit héritage qui servit plus tard à couvrir les frais de sa promotion à l'épiscopat (cf. ŒCLA, 178-179). Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 280 n. 8.

Lors du Chapitre provincial du 15 décembre 1904, il fut élu troisième définiteur – c'était déjà la cinquième fois qu'il exerçait cette fonction au sein d'un gouvernement provincial – et, deux jours plus tard, le Définitoire le nomma Gardien du Couvent d'Orihuela[214].

D'Orihuela, en 1906, il alla effectuer les Exercices Spirituels dans la Cueva Santa, mais comme il n'était pas satisfait, il les répéta plus tard à Montiel, où le Père José de Sedaví monta pour le consoler et l'accompagner[215]. Toujours à Orihuela, il est proposé comme Vicaire Apostolique de la Mission de la Guajira[216], étant le candidat préféré du père Atanasio de Manises – finalement nommé – qui écrit :

> *Comme les religieuses (les Tertiaires Capucines arrivées à La Guajira en 1905) ont dit qui sont les pères qui ont des probabilités, je n'ai pas pu garder le secret autant que d'habitude....*
> *Nous, tous les missionnaires, serions très heureux si le père Luis était notre Vicaire.*
> *Lorsqu'il m'a demandé mon avis, j'ai spécifié le père Antonio (de Valence) parce que je pensais qu'il ne s'agissait que des pères résidents ici dans la Mission. Sinon, j'aurais recommandé le père Luis parce que nous reconnaissons en lui des dons admirables pour nous gouverner et j'aurais aussi une entente divine avec le père Luis que j'aime tant et que j'ai toujours aimé*[217].

Le père Luis était encore à Orihuela lorsque, le 21 mars 1907, il reçut la nouvelle de sa nomination épiscopale. Ce dernier fait cependant partie de l'épilogue de cet ouvrage.

---

[214] Cf. ŒCLA, 163.
[215] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 70 et 307. Il est très probable que ces exercices - bien que les sources ne le précisent pas - étaient liés à son éventuelle nomination comme Vicaire apostolique de La Guajira.
[216] Cf. ŒCLA, 166-167. Cf. *Positio*, Sommaire, ad 27, p. 398.
[217] Cf. MANISES, Atanasio de, *Lettre du 12 avril 1905 au Supérieur provincial*, dans *Archives provinciales des Capucins de Valence*, 803, 5.

CHAPITRE II

Les laïcs poussent

Les progrès toujours croissants du Tiers Ordre séculier et le désir d'une plus grande perfection de certaines âmes qui voulaient se consacrer à Dieu, – le père Luis lui-même écrit, en se souvenant des événements qui se sont déroulés vers 1884 – *m'ont incité depuis longtemps à tenter la fondation d'une Congrégation de Sœurs Tertiaires Capucines, et, croyant que c'était la volonté de Dieu, j'ai commencé à écrire des Constitutions à cet effet, implorant l'aide divine pour ce but*[218].

Dans une situation aussi pénible, et considérant combien les progrès toujours croissants du Tiers-Ordre, récemment augmentés par la fondation de la Congrégation des Religieuses Tertiaires – il ajoute lui-même, en se référant à l'année 1885 – *devaient plaire au Seigneur, j'ai offert au Seigneur, pour apaiser sa justice et que l'épidémie de choléra cesse, de redoubler mes efforts et mes travaux pour étendre de plus en plus le vénérable Tiers-Ordre de la Pénitence ; et aussitôt l'idée me traversa l'esprit et se fixa dans mon esprit (je ne sais pas si c'est par inspiration divine) de compléter l'œuvre par la fondation d'une Congrégation de Religieux Tertiaires qui se consacreraient dans les prisons au soin et à la moralisation des prisonniers. J'ai considéré que c'était la volonté de Dieu, et j'ai immédiatement commencé à travailler à la rédaction de Constitutions qui répondraient au but indiqué*[219].

Ces deux textes du père Luis, qui contiennent son expérience la plus authentique de Fondateur, sont sans doute la meilleure introduction à ce chapitre. Sa vocation de Fondateur y est clairement enracinée dans l'accomplissement de la volonté de Dieu qui a marqué toute sa vie. Ces textes montrent aussi que ses deux fondations religieuses sont nées directement et spontanément de l'apostolat qu'il exerçait au sein du Tiers-Ordre Franciscain Séculier. Ce sont les séculiers qui, d'une part, l'ont aidé à discerner la volonté de Dieu en cette occasion et ce sont eux qui, par conséquent, l'ont poussé - stimulé, comme il disait - à entreprendre son aventure fondatrice.

Un costume sur mesure

[218] Cf. ŒCLA, 68.
[219] Cf. ŒCLA, 83.

On a suggéré que le père Luis a rédigé les Constitutions de ses Congrégations en dehors d'un groupe fondateur particulier, comme s'il attendait que quelqu'un les professe[220].

Une telle insinuation ne correspond cependant pas au fait historique auquel le protagoniste lui-même se réfère :

> *J'ai commencé à écrire à cet effet* – il écrit à propos des Tertiaires Capucines et en référence claire aux femmes du Tiers Ordre Séculier qui, « désireuses d'une plus grande perfection, ont voulu se consacrer à Dieu » – *des Constitutions*...[221].
>
> *L'idée me traversa l'esprit et se fixa dans mon esprit de la fondation d'une Congrégation de Religieux Tertiaires qui se consacreraient dans les prisons au soin et à la moralisation des prisonniers* – il écrit à propos des Tertiaires Capucins – *et j'ai immédiatement commencé à travailler à la rédaction de Constitutions qui répondraient au but indiqué*[222].

De ce point de vue, il est clair que le premier projet de vie de ses Congrégations, loin d'être un projet « aveugle », était plutôt une sorte de costume sur mesure, parfaitement adapté au groupe particulier de personnes pour lequel il était fait.

Il est également évident – comme on l'a déjà souligné – que le groupe spécifique pour lequel les Constitutions avaient été « taillées sur mesure » était le groupe des tertiaires franciscains séculiers parmi lesquels le père Luis exerçait son apostolat.

Et certainement, ces premiers projets de vie, fruits de la réflexion et de la prière du père Luis,[223] s'adaptaient aux différents groupes de laïcs comme « anneau au doigt ».

Les aspects les plus authentiques de l'esprit tertiaire franciscain y étaient rassemblés, comme la *pénitence* – comprise fondamentalement comme un vide du « moi » et une croissance de l'homme intérieur par l'amour[224] –, *l'exercice des œuvres de miséricorde* – comme expression de la croissance personnelle dans l'amour et de la prise de conscience progressive du monde marginalisé[225] – et le *caractère serviable*, pauvre et humble, simple et décompilé, généreux et sacrifié du *frère mineur*[226].

Comme c'est le cas dans toutes les spiritualités tertiaires, la *contemplation* et *l'apostolat* y sont également harmonisés[227].

Ils ont souligné l'importance capitale, dans tout projet de vie franciscain, de la *fraternité* née d'un amour tendre et fort[228], augmentée chaque jour dans la prière et dans l'acceptation et le service mutuels[229] et exprimée dans une vie de famille joyeuse, sans distinctions ni classes[230].

Et en eux, enfin, se signalaient, comme champs apostoliques propres, ceux-là mêmes auxquels, sous l'influence sans doute du père Luis lui-même, les femmes et les

---

[220] Cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de Hermanas Terciarias Capuchinas*, p. 26.
[221] Cf. ŒCLA, 68.
[222] Cf. ŒCLA, 83. Cf. aussi ŒCLA, 1543.
[223] Cf. ŒCLA, 68. 83 et 98.
[224] Cf. ŒCLA, 2329. 2347-2354. 2403/90. 2431-2438. Cf. aussi ŒCLA, 1390.
[225] Cf. ŒCLA, 2293. 2359-2360. Cf. aussi ŒCLA, 1831.
[226] Cf. ŒCLA, 2293. 2299/21. 2301/26. 2347. 2352/153. 2366/11. 2376/30. 2378/36. 2397/75. 2402/88. 2403/90. 2431/156. 2433/159. 2436/163. Cf. aussi ŒCLA, 1832. 1858. 1920.
[227] Cf. ŒCLA, 2292-2293. 2360-2361. Cf. aussi ŒCLA, 1044.
[228] Cf. ŒCLA, 2297/13 et 14. 2430/155. Cf. aussi ŒCLA, 1806. 1819. 1833. 1935.
[229] Cf. ŒCLA, 2297/13 et 14. 2338/123. 2361. 2430/155. Cf. aussi ŒCLA, 1808. 1833. 1860. 2084.
[230] Cf. ŒCLA, 2294/4. 2297/13 et 14. 2362/5. 2430/155. Cf. aussi ŒCLA, 1833. 1921. 2294/4.

hommes du Tiers Ordre séculier qu'il dirigeait et orientait spirituellement et apostoliquement se sentaient particulièrement sensibilisés[231].

En quête d'une plus grande perfection

L'aspiration à une plus grande perfection qui a marqué l'itinéraire vocationnel de Luis Amigó dans ses jeunes années[232], a également distingué la vocation des femmes du Tiers-Ordre qui ont conduit le père Luis lui-même à fonder la Congrégation des Sœurs Tertiaires Capucines.

À aucun moment, dans l'enseignement de Luis Amigó, la *perfection* n'a de connotation avec le perfectionnisme, qui est, par nature, une forme de tourner en rond autour de soi-même[233], mais elle s'insère – en harmonie avec la spiritualité chrétienne la plus authentique – dans la sphère même de l'amour. Et la perfection de l'amour est essentiellement un idéal – et en tant que tel inatteignable – qui pousse en permanence la personne à vivre dans une attitude de croissance continue, consciente qu'elle peut toujours aimer plus et mieux.

La page dans laquelle Luis Amigó exprime, peut-être le plus clairement, son intime conviction sur l'idéal de l'amour dans l'amélioration constante de soi, se trouve précisément au début des Constitutions de ses fils, les Tertiaires Capucins, qu'il a voulu – sans doute avec beaucoup d'intention – faire commencer par le mot charité :

> *La charité* – il y écrit, reprenant l'hymne de saint Paul[234] – *est le complément de la Loi et représente en même temps l'âme des autres vertus, sans laquelle il n'y a pas de perfection possible comme le dit le même Apôtre quand il affirme : « Et quand j`aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j`aurais même toute la foi jusqu`à transporter des montagnes, si je n`ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n`ai pas la charité, cela ne me sert de rien ». En effet, c'est pour cette raison que les différents Instituts Religieux qui embellissent l'Église de Dieu, en tant que des écoles de perfection, se consacrent sérieusement à la pratique de cette vertu, même si eux tous ne le font pas de la même manière : car le Seigneur, dans ses insondables plans et sa très haute providence, a voulu apporter, par eux, des solutions aux maux dont souffre la société.... Par conséquent, les Religieux de cette Congrégation travailleront avec sollicitude pour pouvoir former leur esprit et enflammer leur volonté dans l'amour de Dieu à travers la prière afin de pouvoir témoigner à leurs semblables les plans de l'amour divin et se tenir prêts pour les*

---

[231] Les chroniques de l'époque sur l'activité des congrégations tertiaires séculières dirigées par le père Luis mentionnent que les femmes membres de ces congrégations se consacrent principalement aux malades, à l'alphabétisation et à la catéchèse. Les hommes, quant à eux, visitaient également les personnes incarcérées (cf. *Eco di San Francesco* 16(1889) p. 398). Et ce sont précisément ces œuvres de miséricorde qui sont énoncées dans les premières Constitutions des deux Congrégations (cf. ŒCLA, 2293. 2360. Cf. aussi VIVES, Juan Antonio, *Testigos del Amor de Cristo*, p. 47-48 et p. 245, esp. note 111).

[232] Cf. ŒCLA, 9. 10.

[233] Sous le prétexte d'une amélioration constante de soi, le perfectionnisme est une façon d'écraser la personne, de l'empêcher de grandir par l'amour et dans l'amour. En termes chrétiens, la valeur suprême est l'amour - comme nous le verrons plus loin dans l'hymne de saint Paul - et c'est à partir d'elle qu'il faut savoir relativiser tout le reste. Les perfectionnistes, en absolutisant les autres valeurs, finissent par perdre de vue la seule véritable perfection humaine.

[234] Cf. 1Co. 13, 2-3.

servir dans les ministères auxquels se consacre spécialement la Congrégation[235]*.... Certes, ils doivent s'occuper de leurs frères ; mais, qu'ils n'oublient pas que le véritable amour du prochain se trouve dans celui qu'on manifeste d'abord envers Dieu*[236]*, et que le meilleur moyen de faire du bien aux autres est celui d'être remplis de l'esprit de Dieu qu'est la charité*[237].

Tout a commencé dans la rue

La Congrégation des Sœurs Tertiaires Capucines – comme le sera aussi celle des Religieux Tertiaires Capucins – est née dans la rue. Elle est née, comme l'a exprimé à plusieurs reprises le père Luis lui-même, du « désir d'une plus grande perfection » qu'éprouvaient certaines des femmes qu'il dirigeait spirituellement dans le Tiers-Ordre Séculier. C'est ce désir qui l'a poussé à fonder, et ce sont ces femmes qui ont été la première et principale base du nouvel Institut. Vouloir situer l'origine de la Congrégation – sa première genèse – à Montiel ; confondre la fondation de la Congrégation avec celle du Sanctuaire, et le fondateur de la première avec celui du second, c'est vouloir obscurcir la clarté même des faits[238].

Le Sanctuaire de Montiel s'ajoute à la fête

Le père Luis lui-même raconte en ces termes sa rencontre avec les femmes pieuses qui vivaient dans le sanctuaire de Nuestra Señora de Montiel, à Benaguacil :

Je terminais ce travail[239]*, lorsque, me trouvant un jour à Valence chez mes sœurs, les Mères Sœur María de Montiel de Benaguacil, Sœur Carmen de Alboraya et Sœur Angela de Pego, accompagnées de Don Ignacio Guillén, Bénéficiaire de la paroisse de Santos Juanes, sont venues me voir et, s'agenouillant à mes pieds, elles m'ont dit : « Nous savons que Votre Révérence est en train de rédiger des*

---

[235] Dans les Constitutions des Sœurs, bien qu'il ne développe pas tellement son propre credo sur l'amour, le père Luis utilise des expressions, très proches de celui-ci, lorsqu'il écrit : « *Et comme les personnes qui professent une vie mixte ont pour but non seulement Dieu, mais aussi le prochain, et que, par la prière, par laquelle elles s'élèvent jusqu'à l'union la plus étroite avec Dieu, et par le travail et le labeur, elles se rendent utiles au prochain en lui transmettant les feux de l'amour divin... . Les Sœurs de la Congrégation des Tertiaires Capucines de la Sainte Famille, suivant l'esprit et les traces de Notre Seigneur Jésus-Christ et de son fidèle imitateur Notre Père Saint François, serviront le Seigneur dans une vie mixte, se consacrant tantôt à la douceur de la contemplation, tantôt avec toute la sollicitude et le dévouement nécessaires pour soulager les besoins corporels et spirituels de leurs prochains...* ». (Cf. ŒCLA, 2292-2293).

[236] Cf. la même idée dans ŒCLA, 1044, où il dit : « *Il n'est pas possible, fils bien-aimés, d'aimer Dieu sans aimer aussi l'homme, son œuvre préférée, à travers Lui, ni d'aimer l'homme d'un véritable amour de charité sans l'amour de Dieu. Les deux amours sont comme des rayons émanant d'une même lumière et comme des fleurs issues d'une même tige* ».

[237] Cf. ŒCLA, 2359-2361.

[238] Outre le fait que la paternité des premières Constitutions de la Congrégation par le Père Luis est incontestable, on ne peut oublier que le même Décret d'Approbation Pontificale de la Congrégation - donné à Rome le 25 mars 1902 - dit textuellement : « En 1885, alors que l'Espagne était frappée par une terrible épidémie de choléra asiatique, le révérend père Luis de Masamagrell, Capucin Mineur, fonda une congrégation appelée Sœurs Tertiaires Capucines de la Sainte Famille » (cf. dans *Florecillas de San Francisco* 2(1902) p. 184 et dans AMIGO, Luis, *Constituciones escritas, acomodadas y enmendadas por el Siervo de Dios*, Madrid 1978, p. 111).

[239] Il se réfère à ceux qu'il écrivait pour les femmes du Tiers-Ordre franciscain séculier, qu'il dirigeait spirituellement (cf. ŒCLA, 68).

Constitutions pour la fondation d'une Congrégation de Sœurs Tertiaires Capucines, et comme nous sommes une de celles fondées par le Révérend Père Ambrosio de Benaguacil dans le couvent de Montiel, et que nous n'avons ni vie juridique, ni Règle, ni Constitutions pour nous gouverner, nous venons supplier Votre Révérence de nous prendre sous votre protection...[240].
Ainsi, bien que je sois en charge du Tiers Ordre, je n'avais pratiquement aucune nouvelle d'elles, jusqu'à ce que, comme je l'ai dit, ils viennent me voir pour me supplier de les prendre sous ma protection[241].

Sœur Isabel de Benisa, également témoin direct des événements, situe la rencontre de ces femmes pieuses avec le père Luis dans un contexte différent :

Sœur Ángela de Pego et Sœur Francisca de las Llagas, dit-elle, *allant faire l'aumône, arrivèrent au couvent de la Magdalena et entrèrent dans l'église. Un religieux se trouvait dans le chœur et, les voyant, sortit pour les saluer. C'était le père Luis qui avait eu l'idée de fonder une Congrégation*[242].

Il est possible que les deux versions soient chronologiquement liées. Il est possible qu'il y ait d'abord eu une rencontre fortuite à Masamagrell et qu'une autre rencontre, planifiée auparavant par la communauté de Montiel, ait eu lieu à Valence[243]. Ce qui ressort clairement des deux récits, c'est que l'initiative fondatrice du père Luis est antérieure à sa première rencontre avec les femmes pieuses vivant à Benaguacil.

Le Sanctuaire de Montiel, loin d'être la base et le fondement de la Congrégation des Tertiaires Capucines, l'a rejointe alors que les préparatifs de sa fête de fondation étaient déjà bien avancés.

Il est vrai que, une fois les Constitutions terminées, le père Luis, qui s'était engagé à les garder présentes et à les compter quand le moment serait venu[244] – eut la déférence non seulement de les conduire personnellement à Montiel pour les étudier[245], mais même de les présenter à l'approbation de l'archevêque de Valence au nom de la Supérieure du Sanctuaire[246]. Il est également vrai que – après les consultations appropriées[247] – il a eu la bonté de professer perpétuellement trois d'entre elles[248], avant la fondation canonique de la nouvelle Congrégation, et de donner la première profession à huit autres[249], lors de la même fête de fondation. Mais tout cela ne peut empêcher, sur la base des faits, d'affirmer une fois de plus, que le fondement premier et principal de la Congrégation des Tertiaires Capucines fut ce groupe composé de tertiaires franciscains séculiers qui avaient mûri leur foi auprès du père Luis.

---

[240] Cf. ŒCLA, 69. Cf. aussi, ŒCLA, 35.
[241] Cf. ŒCLA, 72. Cf. aussi, ŒCLA, 35.
[242] Cf. BENISA, Isabel de, *Datos de los principios de la Congregación de Religiosas Terciarias Capuchinas de la Sagrada Familia*, p. 5, dans *Archivo General de las Terciarias Capuchinas* (Roma) 2. 11. 1. 1.
[243] Cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de Hermanas Terciarias Capuchinas*, p. 26-27.
[244] Cf. ŒCLA, 69 et 73.
[245] Cf. BENISA, Isabel de, *Datos de los principios de la Congregación de Religiosas Terciarias Capuchinas de la Sagrada Familia*, p. 5, dans *Archivo General de las Terciarias Capuchinas*, 2. 11. 1.1., au lieu d'elle dit : Le Père Luis, accompagné de son frère don Julio Amigó, se présenta au Sanctuaire de Montiel, portant les Constitutions qu'il avait écrites, lesquelles, lues en communauté, furent unanimement acceptées avec grand enthousiasme et ferveur.
[246] Cf. ŒCLA, 73.
[247] Cf. ŒCLA, 1537-1539.
[248] Cf. ŒCLA, 74.
[249] Cf. ŒCLA, 75.

Ému de compassion

Le 11 mai 1885, au cours d'une cérémonie simple et émouvante au Sanctuaire de Montiel[250], le père Luis fonda la Congrégation des Sœurs Tertiaires Capucines de la Sainte Famille.

Il ne pouvait pas alors soupçonner que ses filles allaient bientôt avoir l'occasion d'accepter dans toute sa radicalité le défi et le défi d'amour qu'il leur avait posés dans les Constitutions en les invitant à transmettre aux autres les feux de l'amour divin, se consacrant avec toute sollicitude et sollicitude au secours de leurs besoins[251].

Quelques jours à peine après cette joyeuse célébration, la tristesse s'abat sur la société espagnole et en particulier sur les habitants de la région de Valence. Le choléra asiatique, nom donné à l'épidémie de 1985, a commencé à faire des ravages parmi la population, en particulier les plus pauvres et les moins protégés.

Le mal se répandit rapidement et la panique s'empara de beaucoup qui, encore en bonne santé, fuyaient désespérément les villages, abandonnant parfois à leur sort les êtres les plus aimés, déjà infectés par la maladie.

Les sœurs Tertiaires Capucines entendirent du mont les cris de douleur et les appels angoissés à l'aide qui venaient de la vallée et, abandonnant leur paisible retraite, elles descendirent à Benaguacil pour soigner les malades que personne ne voulait secourir. L'une des protagonistes de l'héroïque acte de charité que réalisaient alors à Benaguacil les premières sœurs, racontait des années plus tard ainsi son expérience :

> *Lorsque, en juin 1885, apparut la terrible épidémie de choléra morbus... nos religieuses, brûlant de l'amour du sacrifice, s'offrirent spontanément pour aider les pestiférés de Benaguacil. Avant d'entreprendre une tâche aussi ardue, elles firent une retraite de trois jours, demandant au Seigneur de les accepter comme victimes, si telle était sa volonté, après avoir assisté les malades.*
> *A la fin de la retraite, un jeune homme est venu demander de l'aide pour ses parents âgés, victimes de la peste et seuls car leur famille était partie à la campagne, fuyant le danger....*
> *Sœur Isabel de Benisa et Sœur Mª Luisa de Valencia – cette dernière encore novice – partirent immédiatement pour s'occuper de ce premier cas, dont les malades ne durèrent pas plus de quelques heures. À midi, après avoir délivré les cadavres et arrangé la maison, elles sont sorties à l'Hôpital pour rejoindre les religieuses qui s'y trouvaient pour la semaine*[252].
> *La peste se propageant rapidement, il est nécessaire de débarrasser l'hôpital des patients non infectés afin de recueillir les victimes du choléra. L'augmentation du nombre de malades entraîne celle du nombre de religieuses infirmières, dont quatre novices : Sœur Patrocinio de Benisa, Sœur Desamparados de Sueras, Sœur*

---

[250] Cf. ŒCLA, 74-76.
[251] Cf. ŒCLA, 2292-2293.
[252] A partir du 18 janvier 1880, date à laquelle elles reprirent possession du Sanctuaire, les pieuses femmes qui y résidaient entreprirent de servir à l'hôpital de la ville. Et ce service, qui, comme l'indiquent d'autres sources, était assuré par deux religieuses qui se déplaçaient chaque semaine, continua à être assuré plus tard, à partir du 11 mai 1885, par les sœurs Tertiaires Capucines qui vivaient dans le Sanctuaire. C'est précisément ce service - qui comprenait l'obligation de s'occuper des enfants en bas âge - qui allait donner naissance au Colegio de la Sagrada Familia dans la même ville (cf. VIVES, Juan Antonio, *50 Años de historia de la Provincia de la Sagrada Familia*, p. 369 et 519).

Mª Luisa de Valencia et Sœur Juana de Cullera[253]*. Le 29 juin, Sœur Desamparados a été attaquée par la peste et, après une lutte acharnée contre la maladie, elle est morte dans le Seigneur le 16 juillet, devenant ainsi la première martyre de la charité* [254].

Le 4 juin 1885, le journal *Las Provincias* rendait compte du travail des sœurs dans la ville même où la Congrégation avait été fondée :

Il y a lieu de se féliciter, écrivait-il*, de la conduite que les Sœurs tertiaires observent en ces heures sombres, avec l'assistance qu'elles apportent aux malades colériques partout où elles sont envoyées. Il est à souhaiter que ces femmes héroïques, qui dans l'intérêt de la charité courent vers les lieux les plus dangereux pour prendre soin des colériques, soient prévenues autant que possible contre l'épidémie*.

Peu après avoir commencé son travail à Benaguacil, c'est la ville de Masamagrell qui a demandé de l'aide. Les efforts déployés par le Tiers Ordre Séculier – avec le père Luis à sa tête – pour s'occuper des victimes de la maladie étaient insuffisants et le Conseil Municipal demanda au fondateur la collaboration de la Congrégation naissante. Il raconte lui-même l'événement comme suit :

Le conseil municipal de Masamagrell m'a également demandé, avec beaucoup de détermination, de leur envoyer des sœurs pour soigner les malades de la peste, car même les membres de leur propre famille les abandonnaient par peur de la contagion. Comme il s'agissait d'un acte héroïque, je me bornai à expliquer aux religieuses la demande du Conseil municipal et à leur dire que si l'une d'elles se sentait capable de faire cet acte de charité, elle devait me le faire savoir par lettre ; et comme elles étaient toutes d'un si bon esprit, il n'y en eut pas une qui ne s'offrit au Sacrifice. Quatre religieuses ont été désignées pour venir à Masamagrell dans ce but[255].

Peu après leur arrivée, elles ont gagné, par leur témoignage d'amour sacrificiel, le cœur des gens et la presse s'est à nouveau fait l'écho de leur action :

Une simple invitation faite par les voisins de Masamagrell aux Sœurs Tertiaires Capucines du Sanctuaire de Montiel – écrivait *Las Provincias* le 21 juin – *a suffi pour que toute la Communauté se propose d'assister les malades colériques, et la Supérieure a dû contenir sa ferveur, ne laissant que quelques sœurs partir*.

Elles ont tellement bravé les dangers, elles ont tellement « méprisé » leur propre vie que quatre sœurs – trois à Masamagrell et une autre à Benaguacil – sont mortes de la maladie[256].

---

[253] Toutes ces novices venaient du Tiers Ordre Séculier sous la direction du père Luis. Les trois premières ont porté l'habit lors de la fête de fondation de la Congrégation, le 11 mai.
[254] Cf. BENISA, Isabel de, *Datos de los principios de la Congregación de Religiosas Terciarias Capuchinas de la Sagrada Familia*, p. 6 dans *Archivo general de las Terciarias Capuchinas* (Roma) 2. 11. 1. 1.
[255] Cf. ŒCLA, 84.
[256] Cf. ŒCLA, 85.

Cependant, *comme la providence ordinaire de Dieu est* – comme le dit le père Luis lui-même – *de mêler les faveurs et les grâces qu'il nous accorde avec des peines et des tribulations, afin que ni les premières ne nous ennoblissent ni les secondes ne nous abaissent et nous vivifient*[257], tant d'adversité et de malheur ne pouvaient qu'être suivis d'une période de prospérité. Il en fut ainsi, car le Seigneur voulut que ces quatre premières martyres de la charité soient les pierres précieuses et solides sur lesquelles devait être bâtie une œuvre décisive pour le développement futur de la Congrégation[258], et il voulait aussi que le père Luis lui-même vive, au milieu de cette tragédie – dans laquelle il a aussi inspiré une nouvelle fondation religieuse[259] –, l'une des preuves les plus convaincantes de sa totale providence pour tous ceux qui se confient en Lui, et qu'il vive ainsi l'une des plus belles expériences de sa vie, pleine de mysticisme et de sentiments humains profonds à l'unisson.

Le père Luis lui-même raconte ce qu'il a vécu une fois l'épidémie passée et lorsqu'il a vu que de nombreux enfants étaient laissés sans abri parce que leurs parents étaient décédés[260]:

> *Poussé par la compassion* – dit-il en faisant sien le même sentiment que le Bon Samaritain devant l'homme blessé qu'il a rencontré au bord de la route[261] – *j'ai pensé que nous pourrions les accueillir ; et dans ce but, j'ai demandé à Mère Angela*[262], *qui était encore très faible, si elle se sentait capable de s'occuper de ces enfants si nous les accueillions dans une maison ; et, pleine de zèle et poussée par la charité, elle s'est proposée de le faire très volontiers*[263].

Cette bonne intention comportait cependant un grand défi. Le Bon Samaritain de la parabole évangélique avait de l'argent et a trouvé une auberge à proximité où il a pu soigner le malade. Dans le cas du père Luis, comme nous le verrons dans l'histoire qui suit, il n'y avait ni argent ni lieu. D'une manière ou d'une autre, il fallait « repartir de zéro » et commencer par ouvrir la nouvelle auberge du Bon Samaritain :

> *J'ai consulté* – le père Luis poursuit le récit de son expérience – *les Conseils du Tiers Ordre, qui l'ont approuvé très volontiers ; et sans perdre de temps, nous avons loué la maison appelée « el Castillo », à Masamagrell pour la transformer en un asile où nous pourrions accueillir les enfants orphelins. Nous sommes alors allés en ville*[264] *chercher quelques meubles qu'on nous offrait, et avec quelques aumônes qu'on me donnait nous avons acheté quelques matelas, draps, couvertures et autres ustensiles, et, sans avoir plus de ressources, mais confiants*

---

[257] Cf. ŒCLA, 79.
[258] Cf. ŒCLA, 86.
[259] Il s'agit de la Congrégation des Religieux Tertiaires Capucins (cf. ŒCLA, 83).
[260] Cf. ŒCLA, 86.
[261] Cf. Lc. 10, 33, où la même expression est utilisée. Cf. aussi, VIVES, Juan Antonio, *De Jerusalén a Jericó*, esp. p. 7-9.
[262] Ángela de Pego est la seule survivante des quatre sœurs parties à Masamagrell, où les trois plus jeunes sont mortes (cf. ŒCLA, 85).
[263] Cf. ŒCLA, 86.
[264] Une des religieuses qui a témoigné dans le procès de béatification du père Luis nous assure : Je sais, pour l'avoir entendu dire bien quelquefois par nos vieilles Mères, que notre père Luis allait de porte en porte demander l'aumône pour soigner les malades et les orphelins. Les membres du Tiers-Ordre, augmentés et dirigés par lui dans les villages, étaient alors un instrument très efficace entre ses mains (cf. *Positio*, Sommaire, ad 36 p. 125).

en la Divine Providence, qui garde même les oiseaux du ciel, nous avons ouvert l'Asile le 9 août 1885[265].

À cette occasion également, la presse a rapporté l'événement en ces termes :

À l'initiative du Gardien du Couvent des Capucins de La Magdalena, frère Luis de Masamagrell – écrit le journal *Las Provincias* du 7 octobre 1885 – *un asile et une école maternelle ont été fondés à Masamagrell dans le but d'accueillir et d'éduquer les enfants des deux sexes devenus orphelins à la suite de l'épidémie qui a sévi dans ces régions, et placée sous le soin et la direction des Sœurs Tertiaires du Monastère de Montiel, dont la fondation est également due au père Gardien susmentionné.*

Continuer à soutenir

Peu après la fin des célébrations de la fondation, la figure du père Luis – comme nous le verrons en détail plus tard[266] – commença à être remise en question et même contestée parmi les sœurs Tertiaires Capucines, et cette situation inconfortable se prolongea plus ou moins jusqu'à ce qu'il soit nommé Provincial des Capucins de Valence à la fin de l'année 1898.

Cependant, en tant que père qui était et se sentait père de la Congrégation, il n'a jamais pensé à abandonner sa créature à son propre sort. De plus, précisément dans les moments où l'attitude des Supérieures de la Congrégation à son égard devenait plus tendue, il se montrait extrêmement affectueux, s'exprimant ainsi :

Cela n'a en rien diminué mon intérêt pour la Congrégation que le Seigneur voulait fonder par mon ministère, et j'ai continué à donner aux Sœurs tout mon soutien et à les conseiller dans tout ce qu'elles me demandaient[267].

Ce soutien s'est concrétisé, par exemple, en 1889, lorsque le 15 juillet il a accompagné les sœurs à la fondation d'Ollería, bien que celle-ci ait été le fruit des efforts personnels du père Joaquín de Llevaneras et qu'il savait très bien qu'il serait un « invité de marque » à cette célébration[268]. Il fut aussi efficace dans la fondation de Paterna – qui eut lieu en 1896[269] – et dans celle de Segorbe, qui eut lieu en 1898[270]. Mais il fut particulièrement efficace dans son action – forte et délicate à la fois – lors du premier Chapitre général de la Congrégation en 1890[271].

En plus de tout cela, le père Luis était également présent auprès de ses filles dans d'autres occasions plus quotidiennes en ces temps difficiles, essayant toujours de laisser

---

[265] Cf. ŒCLA, 86. Si l'on tient compte du fait que l'épidémie a commencé à s'estomper vers la fin du mois de juillet, il est clair que l'asile a été ouvert en un temps record.
[266] Cf. plus tard, **Conflits d'autorité**.
[267] Cf. ŒCLA, 97.
[268] Cf. *El Mensajero Seráfico* 7(1889) p. 381-382. Cette fondation, compte tenu des circonstances dans lesquelles elle a été réalisée, a été pour les sœurs « une naissance vraiment difficile » (cf. VIVES, Juan Antonio, *50 Años de historia de la Provincia de la Sagrada Familia*, p. 335-337).
[269] La fondation de Paterna est l'initiative de Don Enrique Trenor, Comte de Montornés, dont la famille était liée par l'amitié au père Luis.
[270] La fondation de Segorbe a été encouragée par Rafael Valenciano, l'oncle du jeune José Valenciano, qui était très proche du père Luis lorsqu'il était fondateur des Tertiaires Capucins.
[271] Cf. plus tard, **Prendre des mesures**.

parmi elles le témoignage de l'affection et de l'attachement qu'il avait pour elles. L'anecdote suivante peut servir à illustrer cette affection et cet amour, revêtus de bonté, de compréhension et de miséricorde :

> *Une année, le père Luis nous a donné les Exercices Spirituels à Montiel,* dit une religieuse*, et nous avons été très surprises par la douceur avec laquelle il nous parlait dans tous les entretiens et les méditations. Nous étions habituées à d'autres Pères et prêtres, et au père José de Sedaví, qui nous parlait très sérieusement et très fort. Une fois, un prêtre nous a mis en enfer et nous y a laissés ; le père Luis, lui, nous a fait monter au ciel*[272].

Offrande et victime

Si ce qui a poussé Luis Amigó à fonder la Congrégation des Sœurs Tertiaires Capucines était son désir de canaliser les désirs de plus grande perfection de certaines des femmes qu'il avait lui-même dirigées dans le Tiers-Ordre, ce qui l'a immédiatement motivé à fonder les Religieux Tertiaires Capucins de Notre-Dame des Douleurs était son désir de s'offrir comme victime au Seigneur, au milieu des ravages causés par l'épidémie de choléra de 1885 :

> *Dans une situation aussi pénible* – raconte lui-même –, *et considérant combien les progrès toujours croissants du Tiers-Ordre, récemment augmentés par la fondation de la Congrégation des Religieuses Tertiaires, devaient plaire au Seigneur, j'ai offert au Seigneur, pour apaiser sa justice et que l'épidémie de choléra cesse, de redoubler mes efforts et mes travaux pour étendre de plus en plus le vénérable Tiers-Ordre de la Pénitence ; et aussitôt l'idée me traversa l'esprit et se fixa dans mon esprit (je ne sais pas si c'est par inspiration divine) de compléter l'œuvre par la fondation d'une Congrégation de Religieux Tertiaires qui se consacreraient dans les prisons au soin et à la moralisation des prisonniers. J'ai considéré que c'était la volonté de Dieu, et j'ai immédiatement commencé à travailler à la rédaction de Constitutions qui répondraient au but indiqué*[273].

Dans cette offrande de sa propre personne à Dieu, le père Luis apparaît déjà clairement comme un réparateur Mystique dans l'action miséricordieuse[274]. Dès son plus jeune âge, il avait ressenti le désir d'embrasser la vie contemplative[275] pour se consacrer exclusivement au culte et au service de Dieu, afin d'implorer sa miséricorde en faveur des frères et d'apaiser sa justice divine[276]. Des années plus tard, peu après son accession au sous-diaconat, il donna une nouvelle preuve de son désir de s'offrir à Dieu comme victime en renonçant à tous ses « mérites » par le Vœu fait à la Sainte Vierge en faveur des âmes les plus démunies[277]. Cependant, l'offre qu'il fait maintenant – en 1885 – a une

---

[272] Cf. *Testimonio de la hermana Gertrudis de Valencia*, dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 288.
[273] Cf. ŒCLA, 83. Cf. aussi ŒCLA, 98.
[274] Cf. VIVES, Juan Antonio, *Testigos del Amor de Cristo*, p. 52-55.
[275] Cf. ŒCLA, 17. 219.
[276] Cf. ŒCLA, 2359.
[277] Cf. Ce vote, initiative du frère Gaspar Oliden, clerc de San Cayetano, fut approuvé par le pape Benoît XIII le 23 août 1728. La formule utilisée par frère Luis de Masamagrell lors de sa réalisation était celle qui était établie à cet effet (Cf. *El Mensajero Seráfico* 6 (1888) p. 68).

signification particulière. A cette date, le père Luis était apparemment déjà parvenu à la synthèse spirituelle et humaine qui marquera toute sa vie et son œuvre ultérieures et, en particulier, ses fondations. À ce moment-là, j'avais compris – avec la profonde compréhension qui découle de l'expérience mystique elle-même – que la véritable gloire de Dieu – qui veut que tous soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité[278] – est l'homme vivant[279], et que, par conséquent, la meilleure façon de réparer la justice divine - le projet original du Créateur sur l'homme et la création tout entière – est de collaborer à la récupération intégrale – humaine et spirituelle – des personnes qui ont le plus besoin d'être cherchées et trouvées[280]. Il avait alors découvert l'harmonie qui se cachait derrière le triptyque de la gloire de Dieu, de sa propre sanctification et du salut des autres[281]; il avait clairement perçu qu'il ne s'agissait pas de trois choses différentes, mais d'une seule et même réalité vue sous des angles complémentaires[282].

Enthousiasme initial

A partir de 1887, le père Luis, un peu plus libre de son attention, put se consacrer plus assidûment à la finalisation de la rédaction des Constitutions et entreprendre diverses actions visant à la bonne réalisation de la promesse, faite deux ans plus tôt, de fonder une nouvelle Congrégation religieuse. Certaines de ces actions, centrées sur des consultations de nature religieuse, ont trouvé un bon interlocuteur en la personne du père José Calasanz de Llevaneras[283]. D'autres actions, également de nature consultative, mais portant sur des questions plus sociales ou pénitentiaires, ont été adressées à la fois à des personnes d'autorité et de prestige[284] – qui étaient très favorables à l'idée[285] –, et à des personnes directement liées au Conseil de la Prison de Valence, qui ont fortement applaudi l'idée[286].

Les bons résultats de toutes ces actions antérieures ont été interprétés par le père Luis comme une indication claire que la fondation prévue était la volonté de Dieu, et cela a été pour lui un motif d'encouragement supplémentaire[287].

Les premiers candidats à la nouvelle Congrégation – presque tous jeunes et appartenant généralement au Tiers-Ordre franciscain séculier dirigé par le père Luis lui-même – se sont présentés dès que la nouvelle de la fondation à venir s'est répandue et alors que le projet n'avait pas encore été rendu public[288], *attirés sans doute par le but de participer à l'instruction et à la moralisation des condamnés, idée très attrayante pour tous et chaque fois que j'allais à Valence depuis notre couvent, de jeunes prétendants venaient me chercher à la Résidence, avides de nouvelles de la fondation et désireux de*

---

[278] Cf. 1Tim. 2,4 et Tit. 1,1.
[279] Cf. SAINT IRENEE, *Adversus haereses*, 4, 20, 7. Le père Luis, dans un sentiment parallèle à celui de Saint Irénée, dit : la gloire de Dieu consiste principalement dans le salut des hommes (cf. ŒCLA, 454).
[280] Il peut être intéressant de réfléchir à l'expression « cherchées et trouvées » à la lumière du mandat missionnaire exprimé ainsi dans le Testament spirituel du Père Luis : *c'est vous, les zagales du Bon Pasteur, qui devez aller chercher la brebis égarée jusqu'à la ramener dans son bercail* (cf. ŒCLA, 1831).
[281] Cf. ŒCLA, 1736. 1820. 1835. 1883. 1892. 1895. 1916. Cette devise a marqué la vie de Luis Amigó et il a voulu qu'elle marque aussi la vie de ses disciples.
[282] En réalité, cette harmonie intérieure n'est que l'expression de l'harmonie entre l'amour envers Dieu et l'amour envers les frères (cf. ŒCLA, 331-352. 1041-1066).
[283] Cf. ŒCLA, 98-99. Il est dommage que les efforts pour retrouver la correspondance entre le père Luis et le père José Calasanz à ce sujet n'aient pas abouti jusqu'à présent.
[284] Cf. ŒCLA, 100. 102.
[285] Cf. ŒCLA, 100. 1546.
[286] Cf. ŒCLA, 1543. L'une de ces personnes était Don Pedro Fuster.
[287] Cf. ŒCLA, 100.
[288] Cf. ŒCLA, 100.

travailler sur les questions qui pourraient activer sa réalisation[289]. Le père Luis lui-même, dans une lettre adressée le 11 janvier 1889 au Supérieur général de l'Ordre des Capucins pour demander la bénédiction de la fondation, déjà toute proche, les présente comme suit :

> *Que plusieurs jeunes de cette Province, animés d'un grand zèle et d'une grande charité pour leurs semblables, désirent s'unir et former une Congrégation religieuse de vœux simples, dans laquelle, avec la profession de la Règle du Tiers Ordre, écrite par Léon X, et des Constitutions adaptées aux buts de l'Institut, ils pourront se consacrer à l'enseignement des Sciences, des Arts et des Métiers ; au gouvernement et à la direction des Prisons et des Etablissements pénitentiaires, et au soin des Malades, surtout à domicile*[290].

Après avoir obtenu les approbations nécessaires, en particulier celle du texte des Constitutions[291], et après dix jours d'Exercices spirituels au Couvent des Capucins de Masamagrell, la cérémonie de la fondation canonique de la Congrégation s'est déroulée au Couvent de la Magdalena, ce qui a été particulièrement émouvant :

> *Enfin* – le père Luis raconte lui-même – *le jour tant désiré de la fête de Notre Sainte Mère des Douleurs arriva, jour où la Congrégation devait être canoniquement inaugurée, et le matin nous eûmes une messe solennelle avec sermon, à laquelle assistèrent tous les postulants. Dans l'après-midi, lorsque Sa Divine Majesté a été exposée, un trisagion et un sermon solennel ont été chantés, puis le Seigneur a été réservé, et j'ai procédé à la prise du Saint Habit des nouveaux Religieux, qui étaient au nombre de quatorze*[292].

Plusieurs médias ont relayé la nouvelle[293], en particulier les journaux valenciens *Las Provincias* et *El Mercantil*, ainsi que le journal italien *Il Cittadino di Brescia*, qui a rapporté l'événement seulement quinze jours après qu'il se soit produit sous le titre suggestif de *Les frères dans les prisons* :

> *Notre cher ami M. Pedro Fuster,* rapporte « Las Provincias » parmi d'autres détails*, avait fait des études et entrepris plusieurs démarches en vue de la rédemption du prisonnier. Par une heureuse coïncidence, le vertueux gardien du couvent de La Magdalena, Fray Luis de Masamagrell, avait la même idée et M. Fuster a eu l'occasion de lui communiquer les informations dont il disposait, facilitant ainsi son travail dans la mesure du possible. Avec une persévérance*

---

[289] Cf. ŒCLA, 100.
[290] Cf. ŒCLA, 1543.
[291] Parmi ces autorisations, il y a celle du Supérieur général des Capucins, datée du 31 janvier 1889, et celle de l'évêque de Segorbe, Don Francisco de Aguilar, datée du 5 février de la même année. Les Constitutions furent approuvées par l'archevêque de Valence le 8 avril 1889 (cf. ŒCLA, 104-107).
[292] Cf. ŒCLA, 111.
[293] Cf. *Las Provincias* du 13 avril ; *El Mercantil Valenciano* du 13 avril ; *Il Giorno* de Florence, 23-24 avril ; *L'Unitá Cattolica* de Turin, 24 avril ; *L'Osservatore Cattolico* de Milan, 25-26 avril ; *Il Cittadino*, de Gênes, 26 avril ; *Il Cittadino* di Brescia du 27 avril 1889 ; la revue *Eco di S. Francesco d'Assisi* 16(1889) p. 398-399 et la revue *Annali Francescani* 20(1889) p. 274,dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación* T. VI, vol. I, p. 476-481 y T. VII, vol. II, p. 77-92, et dans RAMO, Mariano, *Mensaje de Amor y de Redención*, T. I p. 148-150. Par la suite, *l'Almanaque Las Provincias*, Valencia 1890, p. 354-356 contient une autre chronique détaillée de l'événement. En 1910, un récit de ce qui s'est passé ce jour-là a également été publié dans *La Emulación* et a été signé par l'un des premiers protagonistes, Fray Rafael de Onteniente (cf. *La Emulación* 6(1910) n. 49 p. 10-12).

monastique, avec le secret propre au cloître, le Gardien susmentionné a cherché le soutien et l'approbation des hautes hiérarchies, et a rassemblé autour de lui des jeunes gens pleins d'entrain, prêts à sacrifier leur vie entière pour le bien des condamnés par la justice humaine, afin de faciliter leur rédemption par le biais de la charité la plus sublime[294].

Les autorités, écrit avec acrimonie le journal « El Mercantil »*, ont joué hier le rôle d'acolytes dans une cérémonie monastique, à l'occasion de la prise d'habit de quelques jeunes gens, dont, selon certaines informations, un appartenant à la classe noble et aristocratique*[295].

Le père Luis, Gardien des Capucins du Couvent de Santa Maria La Magdalena à Valence, écrit « Il Cittadino di Brescia »*, fréquentant les prisons de la ville pour son pieux ministère, a acquis la conviction que les prisonniers sont, dans une large mesure, victimes de préjugés et qu'ils sont souvent entraînés sur la voie de la criminalité à cause de ces derniers.*
Le bon frère, qui a l'âme d'un apôtre, obtient du gouvernement le pouvoir d'emmener avec lui dans la prison quelques jeunes pour réconforter les condamnés, orienter leur esprit vers le bien et - une fois qu'ils sont libérés - leur fournir de l'aide et du travail.
Cette sainte œuvre du Capucin fut très appréciée par les autorités et porta rapidement ses fruits, si bien que le père Luis pensa à étendre les bénéfices de l'œuvre à d'autres prisons en fondant un Ordre religieux, régi par des Règles spéciales et ayant pour objectif la rédemption morale des détenus[296].

Deux jours après la fondation – le 14 avril 1889, Dimanche des Rameaux – un autre acte chargé d'émotion a eu lieu, avec l'accompagnement processionnel des membres de la nouvelle Congrégation, qui se trouvaient encore au couvent de La Magdalena, vers leur résidence à la chartreuse d'Ara Christi, à Puig[297]. Les Tertiaires séculiers des villages environnants étaient chargés de la procession qui brandissait des branches et des palmes et portait l'image de Notre Dame des Douleurs du Couvent des Capucins, la même image dans les mains de laquelle le père Luis avait placé les Constitutions de la nouvelle Congrégation, récemment achevées, le 2 février précédent[298]. Arrivés à la Chartreuse, ils ont été accueillis en chaire par M. Fogués, qui a prononcé une allocution très opportune, vantant le but moral réservé aux nouveaux religieux et les encourageant dans leur difficile et très utile mission[299]. Mais c'est un peu plus tard que les nouveaux religieux reçurent un accueil tout particulier lorsque, seuls, parcourant les vastes cloîtres et les salles silencieuses, ils découvrirent, accrochée à l'un des murs et les regardant maternellement,

---

[294] Cf. *Las Provincias* du 13 avril 1889.
[295] Cf. *El Mercantil Valenciano*, du 13 avril 1889. Le jeune homme appartenant à la famille noble devait être très probablement le « Marquesito » auquel certaines sources font référence et dont le Père Roca a suivi la trace, et qui devait s'appeler en religion Frère Luis de Valencia (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación* T. VII, vol. II, p. 72-74).
[296] Cf. *Il Cittadino di Brescia* du 27 avril 1889. Deux jours plus tôt, le 25, le journal avait déjà parlé de la fondation dans un article intitulé « Pour les prisonniers ». Les douze jours qui se sont écoulés entre l'événement et sa publication dans ce journal et dans d'autres journaux italiens peuvent être considérés comme un véritable record pour l'époque.
[297] Cf. ŒCLA, 112.
[298] Cf. ŒCLA, 105.
[299] Cf. *Las Provincias* du 16 avril 1889. C'est ce journal qui atteste que le prédicateur de la cérémonie était M. Fogués et non le chanoine Don Luis Badal comme le dit le père Luis (cf. ŒCLA, 112). Don Luis a pourtant prêché le 12 avril, lors de la cérémonie de fondation.

une image lithographique de la Mère des Douleurs, le cœur transpercé par sept glaives et portant dans ses mains la couronne d'épines et les trois clous de son Fils[300]. Remplis de joie, ils ont interprété cette découverte comme un signe providentiel et, depuis lors, ils ont adopté cette image comme celle officielle de l'invocation de Notre-Dame des Douleurs au sein de la Congrégation[301]. Lorsque, quelques mois plus tard, les premiers religieux amigoniens quittèrent l'ancienne Chartreuse pour se rendre à Torrent, l'une des rares choses qu'ils emportèrent avec eux fut ce tableau. Et quand, en 1890, ils se lancèrent dans l'aventure de leur mission apostolique, la seule chose « extraordinaire » qu'ils se permirent dans le pauvre bagage franciscain avec lequel ils s'installèrent à l'École Santa Rita de Madrid fut précisément cette même image de « leur » Mère.

Premiers contretemps

Cependant, avant le grand jour de la fondation de la Congrégation des Tertiaires Capucins – et peut-être comme un avant-goût de la douleur que cela lui apporterait dans un futur proche – le père Luis a dû faire face à deux revers majeurs qui pourraient bien « gâcher » ce qui était en train de se forger et de se finaliser.

L'une d'elles, la première, avait pour protagoniste l'un des deux prêtres qui avaient demandé à entrer dans la Congrégation. Don Faustino Roda, neveu du père Ambroise de Benaguacil, l'aborda à l'improviste, en le questionnant sur les moyens matériels dont il disposait pour soutenir les nouveaux religieux, Et quand le père Luis lui dit qu'il ne comptait que sur la divine Providence, comme saint François au début de l'Ordre, il commença à le traiter de téméraire en ne prévoyant pas les risques et en s'exposant avec ses disciples à l'échec et au ridicule[302].

Cette première contrariété, qui a failli lui coûter un évanouissement par le grand désarroi qui l'a créé, l'a surmontée, le père Luis, rappelant les paroles avec lesquelles le Seigneur a réconforté saint François lui-même quand dans la même situation il lui a dit :

> *Petit homme, penses-tu que tu es un tel père pour tes fils que je devrais les oublier ? Regardez, si à un moment donné il n'y avait que deux pains dans le monde, l'un serait pour vos fils, et s'il n'y en avait qu'un, la moitié serait pour eux*[303].

L'autre grand contretemps fut provoqué par José Valenciano, un jeune homme influent de la société valencienne, sur lequel il avait lui-même mis de grands espoirs et dont la collaboration avait été cruciale dans les préparatifs fondateurs, en attirant suffisamment de dons pour faire face aux paiements indispensables, comme par exemple l'achat nécessaire de tissu pour les habits[304].

Ce jeune homme, le 5 avril, le troisième jour après que les quinze candidats à l'entrée dans la Congrégation se soient réunis au couvent de La Magdalena pour les Exercices Spirituels, s'est effondré et même les réflexions du père Luis ne l'ont pas empêché de quitter les lieux au milieu de la nuit[305].

---

[300] Témoignage recueilli par RAMO, Mariano, *Mensaje de Amor y de Redención*, T. I p. 151.
[301] Des années plus tard, en 1906, une lithographie jumelle est devenue mondialement célèbre lorsqu'elle a été exposée au Collège des Jésuites de la ville équatorienne de Quito, un événement prodigieux qui a été rapidement diffusé.
[302] Cf. ŒCLA, 101.
[303] Cf. ŒCLA, 101.
[304] Cf. ŒCLA, 102.
[305] Cf. ŒCLA, 108-109.

Au début, le père Luis pensait que la nouvelle de l'événement pourrait décourager les quatorze autres candidats, mais lorsqu'il s'est rendu compte que cela ne les avait pas vraiment impressionnés, il a été convaincu une fois de plus que la fondation était l'œuvre de Dieu et que le Seigneur lui-même avait fait en sorte que le soutien humain, dont beaucoup pensaient que le succès de la fondation dépendait, fasse défaut, afin que tous puissent voir plus clairement qu'il s'agissait de son œuvre[306].

Changement de cap

Quelques jours après la fondation de la Congrégation – fin avril 1889 – le père Luis, accompagné du seul prêtre de la Congrégation à l'époque – le père Francisco Mª de Sueras – et d'un jeune étudiant en théologie, le frère Luis Mª de Valencia, se rendit à Madrid[307].

Le but de ce voyage était – comme l'a rapporté le journal *Las Provincias* – de rencontrer une association qui avait été organisée sur place et qui, selon le journal, voulait accueillir « des sortants de prison qui n'avaient pas les moyens de subsister, pour les parrainer, les guider et les renforcer sur le chemin de la vertu et de l'honnêteté »[308].

Tel n'était pas, en effet, le but de l'Association, composée d'éminents hommes politiques et d'autres personnalités sociales de l'époque[309]. Ce qu'elle poursuivait en réalité, depuis 1875, date de sa création, c'était de pouvoir accueillir des jeunes turbulents et indisciplinés afin de les éduquer de manière appropriée et d'éviter ainsi leur éventuelle incarcération ultérieure. À cette fin, l'Association avait encouragé la construction d'un centre spécial, officiellement appelé École de Réforme Santa Rita, qui, bien qu'inauguré en 1886, n'avait pas encore pris son essor pédagogique ; il avait déjà vu le départ désabusé de deux directeurs qui avaient baissé les bras devant les difficultés présentées par les internés, et à cette époque – avril 1889 – il était encore fermé.

L'idée de diriger ce Centre ne déplaisait ni au père Luis ni à ses compagnons, en raison des liens que l'institution avait avec l'objectif de se consacrer à la moralisation des condamnés, mais pour le moment ils ne pouvaient pas s'engager complètement – étant donné que les membres de la Congrégation n'avaient commencé l'année canonique du noviciat que quelques jours auparavant – et ils renvoyaient à l'année suivante un éventuel engagement formel avec cette Association madrilène qui avait été si prompte à solliciter leurs services[310].

---

[306] Cf. ŒCLA, 102. 110.

[307] Cf. ALBORAYA, Domingo de, *Nuestra Casa de Torrente*, dans *Adolescens Surge* 3(1933) p. 97. C'est peut-être à ce voyage que le père Luis fait référence lorsqu'il écrit dans son Autobiographie : *La Congrégation venait d'être fondée... Je suis donc allé, accompagné d'un de nos Religieux, traiter avec ledit prélat...* (cf. ŒCLA, 133). Le père Ignacio de Torrente fait également référence au même voyage lorsqu'il ajoute dans son Étude Canonique : "Environ trois semaines s'étaient écoulées depuis le jour de la première investiture de l'habit, lorsque l'évêque de Madrid nous a convoqués d'urgence… (cf. dans *Pastor Bonus* 42(1993) p. 59).

[308] *Las Provincias* du 13 avril 1889.

[309] Parmi autres personnalités, citons les frères Silvela - Don Francisco et Don Manuel -, Don Francisco Lastres et Don Antonio Maura.

[310] Certains ont voulu voir derrière cette demande une indication directe du Pape Léon XIII (cf. AYARROBLA, *La Escuela de Reforma de Santa Rita*, p. 20). La vérité est que les contacts ont été établis avant même la fondation canonique et très probablement par l'intermédiaire de la Junta de Cárceles de Valencia elle-même et plus particulièrement par Don Pedro Fuster, avec qui le Père Luis Amigó avait été en contact.

En mai 1890, alors que les premiers tertiaires capucins étaient sur le point de faire leur profession religieuse[311], le père Luis se rendit à nouveau à Madrid, accompagné à cette occasion du père José de Sedaví, et ils signèrent un premier contrat ou Concorde entre la Congrégation et l'Association ou Conseil des Patrons de l'École de Réforme de Santa Rita[312].

Il ne restait plus qu'à attendre la date définitive de la prise en charge du Centre, qui eut lieu le 29 octobre 1890, cinq jours après le départ de la première Communauté de la Maison de Torrent[313].

Le travail effectué dans cette École, tout en donnant naissance à la pédagogie amigonienne[314], conduisit progressivement à un changement d'orientation apostolique au sein de l'Institut naissant. C'est pour cette raison – et non sans raison – que le père Luis Amigó lui-même en vint à considérer la Maison de Santa Rita comme la fondation la plus importante de la Congrégation[315].

Suite à ce changement progressif d'objectif, l'Ordonnance Royale autorisant l'établissement de la Congrégation en Espagne en 1893 précise déjà qu'elle se consacre principalement à l'enseignement et à l'instruction morale des condamnés et des détenus dans les Écoles ou Maisons de Réforme[316].

Cependant, le père Luis continuait à entretenir l'illusion que ses religieux devaient se consacrer aux prisonniers, comme le montre cette Ordination laissée lors de sa Visite Canonique à la Communauté de Torrent en 1892 :

> *Afin que les Religieux* – y a noté – *soient instruits pratiquement de la manière de travailler les pauvres prisonniers, les êtres les plus malheureux, et qu'ils apprennent par expérience la science du cœur humain, dont la connaissance sera non seulement utile, mais même nécessaire, lorsque la Providence les placera à la tête des Prisons ; nous voulons et désirons que, profitant de l'occasion d'avoir une prison dans cette localité, deux ou plusieurs religieux s'y rendent tous les jours, et à tour de rôle toutes les semaines, pour les instruire, les consoler et même subvenir à leurs besoins dans la mesure du possible, en demandant l'aumône, s'il le faut, afin de captiver leur volonté et de les gagner plus facilement à Dieu*[317].

Cependant, avec le temps, cette illusion apostolique initiale disparaissait, car le fondateur et avec lui les premiers religieux se rendaient compte – grâce à l'apostolat développé à Santa Rita –, qui était, *l'éducation chrétienne, des jeunes gens imprégnés de fausses doctrines et de mauvais exemples et éloignés du chemin de la vérité et de la vertu*[318], la voie par laquelle Dieu exigeait son service. C'est ce que transmet l'un des protagonistes de la première histoire de la congrégation, dans ce texte :

> *Étant très difficile,* dit-il*, sinon impossible, de prendre en charge le gouvernement et la direction des prisons et des bagnes, qui fut le premier objectif proposé par le Père Fondateur, et ayant ouvert un champ très vaste avec beaucoup de moissons à récolter pour notre Institut quand il s'est chargé de l'École de Santa Rita, qui a*

---

[311] Elle eut lieu le 24 juin 1890 à Torrent et les dix-neuf premiers membres de la Congrégation y prononcèrent leurs vœux religieux.
[312] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI, vol. I, p. 518-520.
[313] Cf. ŒCLA, 133.
[314] Cf. plus tard, **Une nouvelle pédagogie émerge**.
[315] Cf. ŒCLA, 133. 1777.
[316] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I, p. 266.
[317] Cf. ŒCLA, 2047.
[318] Cf. ŒCLA, 1780.

pour objet principal l'éducation correctionnelle, moralisation et enseignement des sciences et des arts aux accueillis, nous nous sommes convaincus que, dans ce ministère, nous servirions mieux le Seigneur et sa sainte Église, et sans aucun doute plus utilement qu'avec les multiples buts recherchés à l'origine[319].

C'est avec cette conviction qu'en 1900, lorsqu'on a proposé à la Congrégation de gérer la prison modèle de Valence, les Supérieurs ont répondu :

Compte tenu des besoins actuels et du personnel dont nous disposons, nous avons le sentiment de déclarer qu'il n'est pas possible pour notre Congrégation de prendre en charge le régime ou le soin de cette Prison, ou de toute autre prison qui pourrait être proposée[320].

Enfin, lorsqu'en 1902 le dossier correspondant à l'approbation pontificale de la Congrégation est présenté au Saint-Siège, les Supérieurs indiquent comme unique but apostolique : l'enseignement et la moralisation des pupilles des Écoles de Réforme et de Correction[321].

Prenant soin de sa créature

Lorsqu'il a fondé la Congrégation des Tertiaires Capucins, le père Luis avait déjà fait l'expérience d'une partie de l'amertume qui lui venait de sa fondation féminine[322] et il savait, également par expérience, que l'une des choses les plus importantes pour le bon développement d'un enfant est la proximité affective et effective de ses parents. C'est pourquoi il a été déterminé dès le début à ne manquer aucune occasion d'être proche de ses fils.

Il les laissa à la chartreuse du Puig, sous la garde de quelques frères capucins[323], mais il fit tout son possible pour eux. Il souffrit dans sa chair les difficultés et les épreuves vécues par les premiers religieux[324], et ne manqua aucun des événements significatifs de la Congrégation naissante. Ainsi, parmi de nombreuses autres occasions qui, parce qu'elles font partie de la vie quotidienne, n'ont pas été consignées dans les chroniques, on sait qu'il était à la Chartreuse, présidant aux trois prises d'habit qui s'y sont déroulées en un peu plus de cinq mois[325].

On sait aussi qu'il fit personnellement les démarches nécessaires pour le transfert de la première communauté de la Chartreuse du Puig à Torrent et que, le 31 octobre de cette même année 1889, il accompagna ses fils à l'inauguration du couvent de Notre-

---

[319] Cf. TORRENTE, Ignacio de, *Estudio Canónico de la Congregación*, dans *Pastor Bonus* 42(1993) p. 60.
[320] Cf. *Neuvième résolution du Conseil provincial des 7-9 novembre 1900*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI, vol. I, p. 603.
[321] Cf. TERTIAIRES CAPUCINS, *Constituciones de 1902*, n. 2. Dans le Rapport historique ci-joint, il est également expliqué comment l'objectif initial de moralisation des prisonniers a évolué vers l'éducation des jeunes à problèmes (Cf. TERTIAIRES CAPUCINS, *Relatio historica*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI, vol. I, p. 636).
[322] Cf. plus tard, **Les portes se ferment pour lui**.
[323] Cf. ŒCLA, 113. Ces religieux étaient d'abord le père Serafín de Benisa, puis le père Luis de León.
[324] Outre les pénuries de nourriture - ce qui signifie que certains jours, la nourriture devait être retardée jusqu'au retour des mendiants - il y avait aussi de graves maladies causées par le terrain insalubre (cf. ŒCLA, 118 ; ALBORAYA, Domingo de, *Nuestra Casa de Torrente*, dans *Adolescens Surge* 3(1933) p. 95 s, et TORRENTE, Ignacio de, *Estudio Canónico de la Congregación*, dans *Pastor Bonus* 42(1993) p. 59).
[325] Elles ont eu lieu respectivement le 19 mai 1889, le 21 juin 1889 et le 22 septembre 1889 (cf. ŒCLA, 114).

Dame du Monte-Sión, conduisant la suite et promettant du haut de la chaire à l'assemblée la gratitude éternelle de la Congrégation envers la population[326], tout en ajoutant :

> *Nous ne venons pas ici pour votre or et votre argent. Nous sommes pauvres et nous le serons toujours. Nous venons pour quelque chose qui vaut plus que tout cela : nous venons pour vos âmes*[327].

Puis, avec son transfert imprévu à Orihuela[328], vinrent les années sombres au cours desquelles soit il n'avait pas la liberté nécessaire dans son propre Ordre, soit les Supérieurs qui gouvernaient la Congrégation l'évitaient[329]. Mais même alors – et tant que la tempête dura[330] – il ne manqua pas d'être présent parmi ses religieux chaque fois que possible, leur rendant visite canoniquement à au moins quatre reprises à Monte-Sión[331], et à deux autres reprises à l'École de Santa Rita à Madrid[332]. Il a présidé la profession des premiers religieux de la Congrégation le 24 juin 1890 [333], et, plus tard, la profession des vœux perpétuels[334]. Il a également présidé le Chapitre provincial qui s'est tenu dans l'Institut au cours de cette période[335]. Il accompagna ses fils à l'ouverture de l'École Santa Rita à Madrid[336]. Le 5 avril 1892, il assista à la première messe solennelle des premiers prêtres tertiaires capucins. Et il s'efforça d'être présent, dans la mesure du possible, aux cérémonies de vêture et de profession qui étaient célébrées[337].

---

[326] Cf. ŒCLA, 118-120 et ALBORAYA, Domingo de, *Nuestra Casa de Torrente* dans *Adolescens Surge* 3(1933) p. 99-100 et 4(1934) p. 91-92 principalement.
[327] Cf. Témoignage de don Andrés Baviera, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. I, p. 63.
[328] Cf. ŒCLA, 123-126 et plus tard, **Un transfert rédempteur**.
[329] Cf. ŒCLA, 147. 1777. 2075.
[330] Cette situation dura heureusement jusqu'à ce que le Père Luis soit nommé Provincial des Capucins en décembre 1898 (cf. ŒCLA, 147).
[331] Cf. ŒCLA, 1968-1988. 1989-2016. 2038-2059. En décembre 1896, il effectue une nouvelle visite canonique à la Casa de Torrente, laissant notamment une *Ordonnance sur l'usage du tabac* (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI, vol. II, p. 279).
[332] Cf. ŒCLA, 2017-2037. 2060-2074. Plus tard, en tant que Provincial, il a effectué une autre Visite Canonique de la Maison (cf. ŒCLA, 2075-2104).
[333] Cf. ŒCLA, 132.
[334] Il a eu lieu à Torrent le 15 août 1896.
[335] Ils se sont tenus à Torrent les 21 et 22 septembre 1896. Le 22 septembre, à la fin du Chapitre, il préside la réunion du Conseil provincial. Il présida le IIe Chapitre provincial - tenu le 24 octobre 1899 - alors qu'il était déjà Supérieur provincial des Capucins.
[336] Cf. ALBORAYA, Domingo Mª de, *Nuestra Casa de Torrente*, dans *Adolescens Surge* 3(1933) p. 163. Quelqu'un l'a également placé le 3 novembre 1899 lors de l'inauguration de la fondation de Dos Hermanas à Séville, mais aucune des sources fiables ne va dans ce sens.
[337] On sait avec certitude qu'il a assisté à celles qui se sont tenues au Couvent de Monte Sión à Torrent : le 29 décembre 1889 - à la veille de son départ pour Orihuela -, le 7 mai 1891, le 17 mai 1892 et le 17 janvier 1897.

Partie II

Avec le sceau de la douleur

Outre sa volonté et son empressement à accepter et à accomplir la volonté de Dieu – qui, comme nous le savons, a été l'axe principal autour duquel toute sa vie a tourné – la personnalité de Luis Amigó s'est également distinguée par le « sceau de la douleur », qui l'a profondément marqué.

Dès son enfance, il a connu la souffrance à la maison et a appris à s'en accommoder sans problème grâce à sa mère, qui ne laissait pas transparaître les troubles et les chagrins qui la tourmentaient, parce qu'elle était consciente que les autres n'étaient pas responsables de ses propres tribulations[338].

Il a alors ressenti directement la tragédie de l'orphelinat, puis l'impuissance des membres de sa famille[339].

La vie religieuse elle-même a également contribué à le faire mûrir peu à peu dans une douleur compatissante qui l'a conduit à souffrir avec les autres[340] et dans une douleur oblative, qui l'a poussé avec un empressement croissant à s'offrir comme victime pour les autres[341]. Mais la grande épreuve de la « croix » était liée dans son existence au désir de suivre la volonté de Dieu et, comme ce désir, elle a trouvé sa plus haute expression dans sa tâche de fondateur. C'est alors qu'il a expérimenté, de manière radicale et dramatique, que l'obéissance à la volonté de Dieu – l'expression la plus authentique de l'amour pour Lui – s'accompagne parfois du sacrifice le plus sublime de sa propre souffrance, de sa douleur, de son adversité, de ses contradictions et, s'il le faut, de sa propre vie[342]. Et ce fut alors aussi qu'il fit l'expérience dans sa propre chair que le Seigneur veut des martyrs aux religieux avec un martyre lent[343] et que pour être saint il faut avaler beaucoup de salive[344].

Ses fondations, tout en constituant la plus grande preuve de son adhésion à la volonté de Dieu, ont aussi été la source de ses plus grandes souffrances, comme nous le verrons dans les chapitres suivants et comme le révèlent déjà ces confidences de sa part :

> *Préparez-vous à souffrir,* disait-il à une religieuse qui lui faisait part de son intention de fonder une sorte de Congrégation[345].
>
> *On dit que ce n'est pas aux hommes de pleurer, mais moi je vous dis que c'est aux pères*, a-t-il confié à une autre occasion à un collaborateur[346].

Il reste à dire que, dans cette dimension douloureuse – également caractéristique de sa personnalité humaine et spirituelle – Luis Amigó a eu comme grand maître – toujours proche de la figure du Crucifié – Marie, qu'il aimait particulièrement contempler en tant que Vierge et Mère des Douleurs[347].

---

338 Cf. ŒCLA, 6.
339 Cf. ŒCLA, 13. 14 et 16.
340 Cf. ŒCLA, 86 et VIVES, Juan Antonio, *Testigos del Amor de Cristo*, p.141-142.
341 Cf. ŒCLA, 83 et VIVES, Juan Antonio, *Testigos del Amor de Cristo*, p.142-145.
342 Cf. ŒCLA, 828.
343 Cf. ŒCLA, 1935.
344 Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 283.
345 Cf. *Positio*, Sommaire, ad 45 p. 301.
346 Cf. *Positio*, Sommaire, ad 33 p. 360.
347 Cf. VIVES, Juan Antonio, *Testigos del Amor de Cristo*, p. 105-149.

CHAPITRE I

Un transfert rédempteur

Pour mes Religieux et mes Sœurs Tertiaires – le père Luis lui-même raconte, en se souvenant de son départ pour Orihuela en décembre 1889 – *comme il est naturel, mon transfert a été une épreuve terrible à laquelle la Divine Providence les a soumises et qui leur a coûté beaucoup de larmes*[348]. *Comme les religieux encore novices se retrouvaient sans personne pour les diriger immédiatement, j'ai dû confier et mettre à la tête de la communauté le père José de Sedaví, qui avait les meilleures conditions pour cela. Et les Sœurs, bien que dirigées par le Père Provincial, comme en tout et pour tout elles me demandaient conseil comme leur Père, étaient inconsolables à cause de la difficulté qu'elles voyaient qu'elles auraient à me consulter à l'avenir dans leurs doutes et besoins*[349].

Pour ma part – il continue à raconter –, *bien que j'aie eu le cœur brisé en quittant ces institutions qui, à mon avis, auraient dû rendre beaucoup de gloire à Dieu, mais en considérant que, étant Son œuvre, Lui les protégerait et que tout leur serait encore plus profitable*[350], *j'étais non seulement résigné, mais même heureux pour mes Supérieurs, à tel point que certains des Pères âgés de la Magdalena ont été surpris de me voir sourire en leur disant au revoir, tandis qu'ils pleuraient parce qu'ils étaient tellement désolés de ma séparation*[351].

Au moment où le père Luis revint et traduisit par écrit ces sentiments, il avait compris, en toute clarté, que ce transfert – comme il l'avoua lui-même dans la maturité de ses années à l'un de ses collaborateurs[352] – l'avait racheté. En son temps, cependant, ce "coup" l'affecta profondément et lui fit envisager même l'opportunité de passer résider, avec l'assentiment de ses Supérieurs, avec ses fils, les Tertiaires Capucins.

En ce qui concerne la proposition que j'ai faite à Votre Révérendissime de me placer à la tête des Religieux Tertiaires, jusqu'à ce qu'il y ait des Profès à vœux perpétuels[353] – il écrit au Général de l'Ordre des Capucins le 9 janvier 1890 – *je*

---

[348] Le départ à tant de kilomètres de Torrente, le second berceau de notre Congrégation, où nous, les premiers religieux, nous balançons encore - l'un des pionniers de la nouvelle fondation rappelé dans le temps - revenait à nous laisser orphelins avant de savoir marcher (cf. dans *La Emulación* 9(1913) n. 8 p. 3).
[349] Cf. ŒCLA, 123.
[350] Ce sentiment était tellement ancré dans son cœur qu'il le répète, presque en ces termes, comme suit : Par conséquent, j'étais calme et heureux d'accepter la dure épreuve à laquelle le Seigneur me soumettait avec la séparation de mes fils et filles, les Religieuses et Religieux Tertiaires, et de leur gouvernement et direction, confiant qu'ils ne manqueraient pas de sa protection comme de son œuvre, ce que sont ces institutions (cf. ŒCLA, 126).
[351] Cf. ŒCLA, 124.
[352] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 45 p. 366.
[353] La proposition à laquelle se réfère ici le père Luis a dû être faite oralement au Supérieur général lors de la Visite canonique qu'il effectua en Espagne au cours du dernier trimestre de 1889 et, d'après ce que l'on peut déduire de cette lettre du 6 janvier 1890, il semble que le Supérieur général, en principe, n'ait pas été entièrement mécontent du projet. Plus tard, cependant, il dut y réfléchir avec son Définitoire, et c'est alors que fut prise, de Rome, la décision de le transférer à Orihuela.

suis d'avis qu'il est non seulement convenable, mais même presque nécessaire, d'imprimer à cet Institut l'esprit qui doit l'animer, pour remplir les buts de son institution, ainsi que pour l'empêcher de perdre le caractère purement capucin de sa fondation, en introduisant d'autres personnes dans son régime et son gouvernement[354], *ou que les Autorités, auxquelles cet Institut est devenu si sympathique, et qui s'y intéressent tant, soient mécontentes ; ou que, par le découragement des Religieux qui se voient impuissants, une institution qui peut faire tant de bien aux âmes, disparaisse*[355].

La réponse négative du Supérieur général à cette demande ne s'est pas fait attendre et était rédigée dans ces termes :

En réserve, nous devons vous dire – le Supérieur Général a écrit au Provincial de Tolède – *que le père Luis insiste pour aller vivre avec les Tertiaires qu'il a fondés. C'est une affaire très grave, car ce serait un exemple inouï d'un fondateur quittant son cloître pour être constamment parmi d'autres religieux. De nombreux Capucins ont fondé des congrégations florissantes aujourd'hui et aucun d'entre eux n'a prétendu vivre en dehors de son cloître pour cette raison. D'ailleurs, nous ne pouvons pas permettre une telle chose, sans faculté apostolique. Dites donc au père Luis que nous ne sommes pas indifférents à ses Tertiaires, mais que la mesure radicale qu'il se propose de prendre est trop grave pour être faite brusquement ; Qu'il s'efforce donc d'être un bon lecteur, au moins jusqu'à la définition de l'été, et qu'il sache aussi que nous ne refuserons pas d'aller voir ses Tertiaires quand cela nous conviendra, et que dans cet intervalle nous verrons avec la maturité nécessaire ce qui convient pour le bien du père Luis et des Tertiaires, que nous aimons vraiment et pour lesquels nous ne pensons pas que la présence continue de leur fondateur soit aussi indispensable qu'ils le croient. Parlez paternellement au père Luis...*[356].

Ce refus suggère, sinon une volonté directe d'éloigner le père Luis de ses fondations, du moins une volonté de l'éloigner d'une certaine manière de l'environnement dans lequel il vivait depuis huit ans. A ce moment-là, les eaux étaient déjà quelque peu troublées pour lui depuis un certain temps. Son activité débordante auprès des laïcs du Tiers-Ordre n'avait pas été bien comprise par une partie de ses frères capucins. Sa position même aux côtés du Provincial, lorsque les conflits internes avaient éclaté[357], l'avait aussi quelque peu marqué. Et, pour couronner le tout, la « cerise sur le gâteau » de ses fondations religieuses faites, contre toute attente, alors qu'il n'avait que trente-trois ans respectivement.

---

[354] La suite des événements confirmera la justesse de sa prédiction (cf. plus tard, **En habit ou en soutane ?**

[355] Cf. ŒCLA, 1546. Cf. aussi al respect ŒCLA, 1732.

[356] Cf. *Lettre du Ministre général au Provincial de Tolède le 28 janvier 1890* - dix-neuf jours seulement après l'envoi de la lettre du père Luis - dans *Archivo provincial de la Bética*.

[357] Cf. au-dessus, **La vie continue**. Le père José Calasanz de Llevaneras témoigne dans deux de ses écrits que le père Luis a reconnu la bonté avec laquelle le père Provincial l'avait toujours précédé et qu'il avait protesté en son temps contre les calomniateurs du même père Provincial (Cf. LLEVANERAS, José Calasanz de, *Cose di Spagna 1889* et *Lettre du 9 septembre 1894 au Supérieur Général*, dans Archives historiques des Capucins (Rome) G. 62. IV.

Trop moderne

Les premières critiques qui tombèrent sur le père Luis vinrent de certains de ses frères – peu nombreux en fait[358]– qui faisaient partie de la communauté du couvent de La Magdalena, et qui, ne comprenant pas bien le travail apostolique réalisé parmi les laïcs par le Gardien, profitèrent de la visite canonique du Supérieur général - en 1889 - pour s'exprimer à leur guise.

On l'accusait de sortir trop souvent du couvent et d'avoir trop de relations avec les laïcs[359]; de se lier à sa famille au point d'avoir baptisé un neveu et même d'avoir épousé une de ses sœurs ; de se distraire en parlant aux Tertiaires laïques lors de leurs réunions, sans tenir compte, comme le veut la tradition, du fait que les conversations avec les femmes doivent être brèves ; de transformer tout en fête, en permettant, par exemple, que des personnes viennent de Valence pour chanter à la réunion des quatrièmes dimanches des Tertiaires séculiers à Masamagrell, et d'avoir perdu son esprit séraphique – à cause de tant d'agitation avec les séculiers –, de se trouver quelque peu dissipé et, par conséquent, de manquer parfois ou d'arriver en retard au chœur[360]. On lui reproche aussi d'avoir laissé trop de liberté aux laïcs, favorisant en quelque sorte qu'ils se sentent égaux aux prêtres[361]; d'avoir permis quelques conforts, comme de mettre dans la Résidence de Valence des fauteuils qu'une de ses sœurs lui avait offerts ; d'avoir fait des dépenses superflues, comme d'installer un téléphone dans le Couvent ou d'apporter une conduite d'eau à la croix de la « Montañeta », et d'avoir essayé de mettre du verre dans le Cloître[362]. En somme, ces accusations montrent bien que leurs auteurs avaient une conception très traditionnelle de la vie religieuse et étaient donc opposés à toute innovation et à tout esprit de modernité. Elles témoignent elles-mêmes de cette vision lorsque, nostalgiques de ces temps passés qui ne reviendront jamais, elles se lamentent : les Gardiens du passé ne quittent jamais le couvent ni même leur cellule[363].

En revanche, à l'encontre de ces accusations, il existe d'autres témoignages qui, par exemple, affirment :

> *Lorsque j'étais novice au couvent de La Magdalena en 1883,* dit le père Eugenio de Carcagente*, j'y ai observé une parfaite régularité.... Tout son comportement, depuis sa jeunesse, avait été un modèle de modestie. Lorsqu'en 1882 il donna, avec d'autres pères, une Mission à Alzira, cinq étudiants des Piaristes se présentèrent à lui, car nous étions frappés par la sainteté que révélait sa physionomie*[364].

---

[358] Le fait qu'en 1889 la Communauté était composée d'une quarantaine de religieux et que seuls trois d'entre eux ont élevé des protestations suggère que celles-ci émanaient d'un groupe clairement minoritaire.

[359] Cf. VALENCIA, Juan de, *Escrito al padre General en 1889* et PAMPLONA, Luis de, *Escrito al padre General en 1889*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 62. IV..

[360] Cf. PAMPLONA, Luis de, *Escrito al padre General en 1889*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 62. IV..

[361] Cf. ORIHUELA, Antonio de, *Escrito al padre General en 1889*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 62. IV.

[362] Cf. PAMPLONA, Luis de, *Escrito al padre General en 1889*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 62. IV.

[363] Cf. PAMPLONA, Luis de, *Escrito al padre General en 1889*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 62. IV.

[364] Cf. *Testimonio del padre Eugenio de Carcagente* dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 207-208.

Il a toujours été très exemplaire, ajoute le père Mateo de Valencia*, surtout en ce qui concerne l'observance, l'assistance aux matines et les autres actes de la communauté… Ses relations avec les laïcs étaient extrêmement raffinées, religieuses et aimables*[365].

Je l'ai bien connu, a également témoigné le père Luis de Orihuela, *et je suis absolument certain que ses absences du couvent, compte tenu de son observance, devaient être strictement nécessaires. Je sais aussi qu'il s'est toujours, et surtout lors des visites qu'il faisait dans les villages en tant que commissaire du Tiers-Ordre, montré comme un religieux à la conduite exemplaire*[366].

Le cœur brisé

Alors qu'il faisait l'aumône à Alboraya – à l'époque où le Père Luis venait de fonder la Congrégation des Tertiaires Capucins – un frère du Couvent de la Magdalena exprima à quelques personnes sa crainte que les aumônes pour le Couvent soient insuffisantes parce que la personne qui le gouvernait avait d'autres chats à fouetter[367].

Cette remarque, simple et sans conséquence, traduit pourtant, d'une certaine manière, le cœur de la critique qui s'est abattue sur le père Luis parmi ses frères d'habit à cause de ses fondations.

Il a été accusé de détourner une partie des aumônes et même de certaines vocations possibles vers sa fondation tertiaire[368]. Certains ont considéré que la nouvelle Congrégation des religieux était une scission de l'Ordre des Capucins[369]. Et plus d'un s'est senti contrarié par le fait qu'il se soucie, en bon père de famille, de ses fondations, interprétant cela comme un mépris de son Ordre :

Soyez prudent, recommandait le Supérieur Général des Capucins au Provincial de Tolède, comme s'il reprenait les sentiments d'un certain secteur*, que le père Luis se préoccupe plus de l'Ordre que des fondations extérieures à l'Ordre. Nous n'aimons jamais que nos sujets s'occupent autant des choses extérieures à l'Ordre et des religieuses, parce que c'est ce qui fait que le zèle pour l'Ordre, ses besoins, ses vocations, sa prédication, sa prédication se refroidit... Soyons apostoliques et très séraphiques, et que notre Ordre soit préféré à toutes les fondations de Tertiaires et de Tiers-Ordres. Que l'on travaille donc avec prudence et une*

---

[365] *Testimonio del padre Mateo de Valencia*, dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 209. Cf. aussi témoignage parallèle du père Melchor de Benisa, dans *Positio*, Sommaire, ad 25 p. 4.
[366] *Testimonio del padre Luis de Orihuela*, dans *Positio*, Sommaire, ad 24-25 p. 81-82.
[367] Cf. *Testimonio de don José Llistar*, dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 301.
[368] Cf. VALENCINA, Ambrosio de, *Lettre du 2 novembre 1896 adressée au Procureur général*, et MONOVAR, José Mª de*, Lettre du 25 mai 1895 au Père Joaquín de Llevaneras*, dans les *Archives de la Procure générale des Capucins (Rome). Signatura Spania*. Cf. aussi *Testimonio del padre Fermín de la Cot* dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes* T. I p. 295. Il est possible que cette accusation et d'autres du même genre aient été la raison pour laquelle, lorsqu'à une certaine occasion les Tertiaires Capucins, Fray Jacobo de Alcalalí et Fray Ismael de Ayelo, se sont approchés du Couvent d'Ollería alors qu'ils faisaient l'aumône dans la région, le Père Luis ne les a pas beaucoup divertis et ne les a pas invités à passer la nuit au Couvent (cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 296).
[369] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 295.

bienveillante constance pour que peu à peu ledit père Luis se détache de tant de zèle extérieur et emploie ses forces pour le bien de l'Ordre[370].

Au fond de ces accusations, il y avait, d'une part, des « raisons » arrachées à des sentiments blessés. Le père Joaquin de Llevaneras, par exemple, ne venait pas d'assumer le fait de la fondation masculine, comme il l'a clairement exprimé dans cet écrit :

Rappelez-vous – confesse-t-il à son frère le père José de Calasanz – *ce que le père Luis de Masamagrell m'a fait subir avec ses tertiaires et la manière dont il a procédé en la matière alors que j'étais son provincial et en profitant d'autres circonstances..... Contre ma volonté, il a demandé à Rome, et obtenu, une bénédiction pour son œuvre. Je ne pouvais que ressentir, me taire et respecter ce que – même si je ne pouvais pas l'approuver – le père Général faisait à l'époque, et qui servait au père Luis d'arme puissante et efficace pour son but, convaincu qu'il était que je n'allais pas le protéger.*
J'ai vu avec peine et douleur comment, à l'ombre de notre Ordre, et profitant de circonstances qui m'étaient défavorables, avec la permission de Dieu, et soutenu ou protégé par la bénédiction de notre Père Général dans le sens le plus affectueux et le plus élogieux[371]*, il a fait tout ce qu'il a voulu sans que personne ne l'en empêche*[372].

D'autres ont été contrariés de devoir assister à certaines aumôneries des sœurs :

Il y a beaucoup de désagréments, manifestait en 1889 un religieux du Couvent de Masamagrell*, pour obliger le Père Provincial aux pères de cette Communauté de La Magdalena et de l'Ollería à aller célébrer la Messe tous les jours aux religieuses Tertiaires et à leur confesser. En outre, le Gardien de celle-ci nous oblige à chanter la messe pour eux le jeudi, avec le Seigneur exposé, et à revenir l'après-midi pour faire l'exercice, également avec le Seigneur exposé, en chantant le trisagion et d'autres choses. Et comme nous sommes peu nombreuses et âgées, elles nous attachent trop aux religieuses...*[373].

Enfin, il y a ceux qui – et ce sont les plus nombreux dans le groupe des plaignants – n'apprécient pas que les nouveaux religieux soient facilement confondus avec les Capucins :

Vous n'ignorez pas, écrit le Père José de Monovar*, que le père Luis de Masamagrell a fondé l'Institut ou la Congrégation, ou ce que l'on voudra, appelé les Tertiaires Capucins. Or, ces Tertiaires ne cessent de nous nuire, à nous de l'Ordre des Capucins, soit en nous prenant des vocations, soit en nous prenant des aumônes, car certains les confondent avec nous. Dans certains cas, lorsque nos mendiants ont rencontré les leurs, ils ont partagé les aumônes, c'est-à-dire que nos mendiants ont dû accepter de prendre la moitié de ce qui était collecté. Ils*

---

[370] Cf. *Carta del padre General dirigida al Provincial de Toledo el 20 de noviembre de 1890* dans Archivo provincial de la Bética.
[371] Cf. ŒCLA, 1544.
[372] Cf. LLEVANERAS, Joaquín de*, Carta a su hermano, el padre José Calasanz de Llevaneras el 26 de junio de 1895*, dans les *Archives de la Procure générale des Capucins (Rome). Signatura Spania*.
[373] Cf. PAMPLONA, Luis de, *Escrito al padre General en 1889* ; VALENCIA, Juan de*, Escrito al padre General en 1889* et BENAMEJI, Francisco de, *Carta al Procurador y Consejo general el 7 de julio de 1890*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 62. IV.

accentuent bien le nom de « Capucins », et comme ils portent la barbe et que la couleur de leur habit est la même que la nôtre, il n'est pas étrange qu'ils les confondent avec nous. Je me souviens encore que lorsque j'étais à Madrid, j'ai reçu une carte de la Supérieure des moniales de la Visitation, me demandant si elles appartenaient à notre Ordre. Pour une raison ou pour une autre, elle posait la question. En outre, il ne faut pas oublier qu'ils reçoivent à Madrid une dotation de je ne sais combien de pesetas. Avec cette somme, ils soutiennent la Maison qu'ils ont à la Cour, et il leur reste encore assez pour d'autres maisons. À Valence, il me semble qu'ils reçoivent également une certaine somme.
Enfin, comme ces Tertiaires, appelés « Capucins », n'ont pas notre organisation et notre discipline, ils peuvent agir d'une manière qui ne convient pas à notre état et nous imputer leurs actions, perdant ainsi l'opinion des gens à notre égard[374].

Il n'est pas facile de dire, ajoute le père Ambrosio de Valencina*, combien les Tertiaires Capucins nous causent de dommages à tous points de vue. Ils portent un habit à capuchon comme le nôtre, une barbe comme la nôtre et ils s'appellent Tertiaires Capucins ou simplement Capucins, quand cela les arrange. Ils demandent toujours l'aumône en argent et en nature, et cette dernière, ils la vendent dans les mêmes villages où ils l'achètent, au scandale des bienfaiteurs.*
Et comme le peuple en général les confond avec nous..., ils nous privent non seulement de nos bienfaiteurs et de nos aumônes, mais aussi de notre crédit religieux et de notre honneur...[375].

Le père Luis a voulu se défendre d'une certaine manière contre toutes ces accusations lorsqu'il a écrit dans son récit autobiographique :

Une seule chose a pu me mettre un peu mal à l'aise, c'est la pensée que mon départ de mes congrégations pourrait être dû aux plaintes de quelques religieux, qui pensaient que je pourrais nuire à mon Ordre en le privant de vocations et d'aumônes au profit des congrégations. Une faute que (par la miséricorde de Dieu) j'ai toujours été très loin de commettre, car l'intérêt que je leur portais ne me privait nullement du plus grand intérêt que je devais avoir pour ma mère bien-aimée, la Religion Capucine.
Et la preuve en est les améliorations que j'ai apportées à tout moment et les travaux que j'ai réalisés dans les couvents que j'ai gouvernés en tant que Gardien[376].

Entre deux cultures

En même temps que le père Luis était critiqué par ses frères Capucins pour le travail de fondation qu'il avait accompli, il devait subir d'autres pressions et difficultés en raison de sa position claire sur une question – propre à la démarcation capucine à laquelle il appartenait – qui avait été à l'origine de forts conflits internes.

---

[374] Cf. MONOVAR, José de, *Carta del 25 de mayo de 1895 dirigida al padre Joaquín de Llevaneras* et *Carta del 16 de noviembre de 1896 dirigida al Superior general de la Orden* dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) KG. Hispania.
[375] Cf. VALENCINA, Ambrosio de*, Carta del 2 de noviembre de 1896, dirigida al Procurador general*, dans les *Archives de la Procure générale des Capucins (Rome). Signatura Spania*.
[376] Cf. ŒCLA, 125.

Avec la réorganisation provinciale de 1889 – par laquelle l'unique province d'Espagne a été subdivisée en celles d'Aragon, de Castille et de Tolède – deux cultures ont été incluses dans cette dernière – la valencienne et l'andalouse – qui, peu à peu, ont fait sentir leurs fortes différences dans l'atmosphère et, dans certains cas, sont devenues antagonistes.

En écho à cette situation, le père Luis écrit des années plus tard dans son Autobiographie :

> *La restauration des anciennes provinces capucines d'Andalousie et de Valence a toujours été une aspiration des religieux andalous et valenciens, qui n'a pu être réalisée lorsque le Très Révérend Père Général a divisé l'Espagne en trois provinces de l'Ordre parce qu'elles ne disposaient pas encore d'un nombre suffisant de personnel et de couvents. Et cette division était des plus commodes pour la satisfaction et la tranquillité des Religieux, parce qu'il était toujours fâcheux pour la plupart d'entre eux de devoir résider dans des couvents qui n'étaient pas sur leur territoire, parce que les différentes coutumes et caractères de chaque région sont ordinairement une cause de déplaisir si l'on n'a pas un grand esprit de mortification*[377].

En réalité, selon d'autres sources, la tension était déjà très forte en 1893 :

> *En cette année 1893* – écrit le père Francisco de Valencia – *l'idée de la division de notre province de Tolède fut agitée parmi les frères andalous. Plus que quiconque, ils l'ont demandée et voulue, mais ils ont gardé le personnel valencien dont ils avaient besoin pour satisfaire leurs engagements et leurs exigences*[378].

Dès le début de l'année 1898, les Andalous et les Valenciens, comme s'ils sentaient que la solution à leurs aspirations était toute proche, commencèrent à se critiquer mutuellement :

> *Je crois que dans les circonstances actuelles,* écrit le père Diego de Valencina*, je dois demander la division de la province en deux, et voici les raisons sur lesquelles je m'appuie : la diversité des langues, puisque nous ne comprenons pas le valencien et que les valenciens ne s'adaptent pas à la langue castillane et encore moins aux idiomes andalous ; la distance entre l'Andalousie et Valence, qui oblige à des dépenses considérables en matière de transferts ; le régionalisme, puisque les valenciens, ne comprenant pas notre culture, nous traitent de dissipés et de détendus ; la division qui s'est installée même parmi les étudiants ; le scandale que tout cela provoque parmi les laïcs, et l'augmentation qui s'est déjà produite du personnel suffisant de part et d'autre*[379].
>
> *Je viens d'apprendre par deux canaux,* ajoute le père Ambrosio de Valencina*, que le père Luis de Masamagrell menace les pères valenciens qui désirent rester ici pour une période de trois ans ou le temps qu'il faudra, afin qu'ils ne restent pas sous peine de ne pas être admis dans leur propre province lorsqu'ils voudront y*

---

[377] Cf. ŒCLA, 143.

[378] Cf. VALENCIA, Francisco de, *Carta del 28 de abril de 1898 dirigida al padre José Calasanz de Llevaneras*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 130. V.

[379] Cf. VALENCINA, Diego de, *Carta del 16 de marzo de 1898 dirigida al padre José Calasanz de Llevaneras*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 130. XIII.

retourner. Je ne sais pas ce qu'il en est, mais il serait bon que les Définiteurs généraux le sachent pour leur gouvernement[380].

Qu'ils considèrent nécessaire – le père Luis, ainsi qu'un autre religieux valencien, ont écrit à peu près à la même époque – *de diviser l'actuelle Province de Tolède en deux Provinces distinctes, en établissant l'une d'elles dans le Royaume de Valence, et l'autre en Andalousie, en se basant sur la différence de caractère, qui rend impossible la tranquillité et l'union des Religieux ; sur le peu d'intérêt qu'ils reconnaissent que le Père Provincial a pour ce qui concerne la partie de Valence*[381] ; *sur envoyer aux missions tout le personnel valencien, sans avoir la délicatesse d'envoyer ne serait-ce qu'un religieux d'Andalousie, du moins de bonne foi ; sûr que malgré le fait que tous les Valenciens en Andalousie rendent tant et tant de bons services, nous savons par certains d'entre eux que les Andalous ne perdent aucune occasion de dégrader et discréditer les Valenciens et leur pays*[382], *et sur qu'ils sont tous très violents en Andalousie souhaitant parfois la division*[383].

Ces nouvelles informations – le père Luis lui-même ajoutera, des mois plus tard, en réponse au refus du Provincial d'ouvrir le Couvent de Monforte, alors qu'il l'avait lui-même chargé de le fonder et qu'il avait autorisé toutes les démarches nécessaires à cet effet[384] –, *feront une fois de plus comprendre à Votre Révérendissime et au Très Révérend Père Général combien cette situation est intenable et, par conséquent, la nécessité de notre séparation. Eh bien, après que nous, les Valenciens, nous leur servons de Galiciens – comme ils disent – pour alléger les charges de leurs couvents, nous ne sommes pas du tout considérés ; et tandis qu'ils font une fondation formelle à Grenade, sans l'autorisation de personne, et y ont quatre ou cinq prêtres, et projettent même de faire un cours, ils veulent nous fermer les yeux et la bouche avec une simple Résidence.*
J'ai reçu beaucoup de lettres de tous les couvents d'Andalousie, des Valenciens qui y sont, me suppliant de travailler pour la division, et que, pour l'amour de Dieu, on ne les oblige pas à rester en Andalousie, car pas un seul ne le veut[385].

Mais lorsque, à la fin de l'année 1898, les Provinces de Valence et d'Andalousie furent enfin créées, toute cette souffrance se transforma en une joie débordante que le père Luis exprima au Supérieur général en ces termes :

Vénéré et bien-aimé Père : par l'intermédiaire du Très Révérend Père Provincial, j'ai eu connaissance de l'accord de la Révérendissime Définition Générale, qui détermine la division de l'actuelle Province de Tolède en deux anciennes Province de Valence et d'Andalousie ; c'est pourquoi, au nom de tous les religieux valenciens, je remercie Votre Révérendissime, ainsi que toute la Révérendissime

---

[380] Cf. VALENCINA, Ambrosio de, *Carta del 10 de octubre de 1898 dirigida al padre José Calasanz de Llevaneras*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome)G. 130.
[381] Il s'agit du père Ambrosio de Valencina, qui avait établi la résidence provinciale à Séville et rendu difficile le développement de l'Ordre dans la région de Valence, comme le dit le père Luis (cf. ŒCLA, 1573-1574. 1583-1584. 1585-1586. 1589. 1593. 1595).
[382] Cf. al respect aussi, ŒCLA, 1580. 1584.
[383] Cf. ŒCLA, 1571-1572.
[384] Sur le refus du Provincial de donner son autorisation pour l'ouverture du couvent de Monforte, alors que toutes les démarches avaient déjà été faites, voir aussi ŒCLA, 1585-1586.
[385] Cf. ŒCLA, 1584.

Définition, en m'engageant à faire en sorte que cette division soit un motif d'agrandissement de notre Ordre dans les deux provinces, et de promotion de la paix entre les Religieux[386].

Quelques jours plus tard, il partageait ces mêmes sentiments avec tous les frères de la Province, en écrivant :

La différence de tempérament, de caractère, de coutumes, etc., observée chez les individus de différentes provinces et l'amour inné de l'homme pour le pays et la terre qui l'a vu naître, ne peut que produire certaines différences entre les frères, et surtout, une prédilection marquée pour les choses et les personnes de leur pays natal, qui, même sans essayer ni le vouloir, viennent porter un préjudice non négligeable à la bonne gouvernance des communautés[387].
Tout cela a été compris dans leur juste jugement par nos Supérieurs Généraux, et leur intérêt et leur zèle pastoral pour le bien des âmes que Dieu leur a confiées les a conduits à accéder à la demande générale des religieux, en rétablissant les anciennes Provinces de Valence et d'Andalousie, qui ont donné autrefois tant de lustre à l'Ordre par la vertu et le savoir de leurs fils.... Afin que, d'une manière ou d'une autre, nous puissions témoigner à Dieu notre gratitude pour un si grand bienfait et lui rendre les remerciements qui lui sont dus, nous ordonnons que, dans tous nos couvents, un triduum d'action de grâces soit célébré dès que possible...[388].

[386] Cf. ŒCLA, 1591. Cf. idées parallèles dans ŒCLA, 1587 où il dit : on ne peut imaginer la joie que la nouvelle a causée à tous, et ŒCLA, 1592 où il ajoute : la sage décision de laisser tous les religieux libres de choisir la Province a beaucoup plu à tous.
[387] Cf. sentiments parallèles dans ŒCLA, 1860. 1935.
[388] Cf. ŒCLA, 1613-1614.

CHAPITRE II

Les portes se ferment à lui

Il arriva que lorsque je me rendis un jour à Montiel pour donner quelque ordre aux sœurs, les supérieures se montrèrent non seulement réticentes, mais même désobéissantes, sans m'en dire la raison[389].

Ces paroles du père Luis reflètent, de manière réaliste et crue, une situation qui s'est produite peu après la fondation de la Congrégation des Sœurs Tertiaires Capucines et qui a été une cause de grande et intense souffrance pour lui en tant que père de cette institution que le Seigneur avait voulu fonder à travers son ministère[390].

Face à un événement aussi grave, il réagit d'abord énergiquement en informant immédiatement l'archevêque de Valence de ce qui s'était passé. Peu après, cependant, la clémence, à laquelle son caractère[391] et, surtout dans ce cas, son cœur paternel étaient enclins, l'emporta et, bien que l'archevêque lui ait donné l'ordre très sévère de retirer l'habit à celles qui refusaient d'obéir, il craignit d'exécuter une mesure aussi radicale et jugea plus prudent de se retirer désormais de sa direction, mais, bien sûr, sans cesser d'apporter à ses filles tout son soutien lorsqu'elles le lui demandaient[392]. C'est ainsi que commença pour lui un calvaire particulier où serait apprécié l'immense amour avec lequel il avait donné son être - sous l'inspiration de Dieu et en suivant sa volonté divine - à une nouvelle créature au sein de l'Église et de la vie religieuse. Ce calvaire a également eu sa genèse dans des événements et des circonstances intimement liés à l'événement fondateur lui-même.

Tentation du Tabor

Une fois l'épidémie de choléra terminée, le père Luis, mû par la compassion, décida – comme nous l'avons déjà vu[393] – de faire quelque chose pour les enfants orphelins qui étaient restés à Masamagrell et y fonda l'Asilo de la Inmaculada Concepción y de San Francisco de Asís (Asile de l'Immaculée Conception et de Saint François d'Assise). Et c'est précisément cette fondation qui a déclenché une grave crise au sein de la Congrégation naissante, menaçant de porter gravement atteinte au charisme même de l'institut. Derrière elle se cachait ce que l'on peut considérer comme le péché originel de la nouvelle fondation, dû en grande partie à « l'inexpérience » d'un homme qui, à trente ans, ne mesurait pas encore combien il pouvait être pernicieux que l'identité d'un institut

[389] Cf. ŒCLA, 97.
[390] Cf. ŒCLA, 97.
[391] Cf. ŒCLA, 1700.
[392] Cf. ŒCLA, 97.
[393] Cf. au-dessus, **Ému de compassion**.

soit affectée par une confrontation interne causée par le « choc de spiritualités différentes », en particulier à ses débuts[394].

Le père Luis – on le sait[395] – a écrit les Constitutions « à la mesure » des tertiaires laïcs qu'il dirigeait et accompagnait spirituellement et apostoliquement. Puis les pieuses femmes de Montiel arrivèrent et se joignirent au projet de fondation. Mais ces femmes, bien qu'elles aient lu en communauté et accepté le texte constitutionnel avec beaucoup de ferveur et d'enthousiasme[396], n'en ont pas saisi, semble-t-il, toute la profondeur spirituelle ni le véritable style de vie qu'il proposait, comme le montrent ces paroles du père Luis lui-même :

> *Les Sœurs qui occupaient le Couvent de Montiel avant la fondation canonique de la Congrégation, habituées qu'elles étaient à une vie presque érémitique et cloîtrée (dont l'esprit leur avait été inculqué par les prêtres qui les avaient dirigées jusqu'alors) trouvèrent l'expansion de la Congrégation, qu'elles voulaient limiter au couvent de Montiel ; un obstacle à leur mode de vie ; aussi la nouvelle fondation de l'Asile de Masamagrell fut-elle déjà reçue à contrecœur par les sœurs*[397].

Ainsi, comme il est naturel, il y eut un conflit entre deux façons de concevoir et de vivre l'idéal religieux, ce qui provoqua de graves tensions dans le groupe fondateur[398] et entraîna même un conflit entre ceux qui venaient de Montiel et les vocations venant directement du Tiers-Ordre Séculier, au point qu'il y eut même une situation dans laquelle les sœurs de sang prirent leurs distances pendant un certain temps[399].

Néanmoins, comme Dieu écrit droit avec des lignes tordues et que les revers de la vie sont providentiels[400], les tensions initiales ont finalement servi à purifier et à renforcer le groupe fondateur lui-même.

Peu à peu, elles ont surmonté cette sorte de tentation que les vocations originelles de Montiel ressentaient au début et qui les poussait à s'enfermer dans « leur » Sanctuaire et à en faire un havre de paix et une oasis spirituelle à l'écart des bruits du monde, et elles ont bien compris que l'Esprit les appelait à unir la douceur de la contemplation au travail

---

[394] Dans le cas des Tertiaires, en particulier, il était peut-être nécessaire d'exiger un noviciat plus sérieux pour les femmes pieuses qui vivaient dans le Sanctuaire de Montiel avant la fondation de la Congrégation, et de leur donner ainsi l'occasion de s'imprégner davantage de l'esprit de la Congrégation.

[395] Cf. au-dessus, **Un costume sur mesure** et **Le Sanctuaire de Montiel s'ajoute à la fête**.

[396] Cf. BENISA, Isabel de, *Datos de los principios de la Congregación de Religiosas Terciarias Capuchinas de la Sagrada Familia,* p. 5 dans *Archives général des Tertiaires Capucines* 2.11.1.1.

[397] Cf. ŒCLA, 96. Cf. aussi, ŒCLA, 97.

[398] La confrontation fut telle que les sœurs de Masamagrell - presque toutes issues du groupe des tertiaires séculières accompagnées par le père Luis - commencèrent à recevoir des vocations sans compter sur les sœurs de Montiel et ces dernières refusèrent de les recevoir au noviciat, et le père Francisco de Orihuela dut intervenir pour ramener la paix et sauver la situation (cf. YARUMAL, Imelda de, *Cincuenta Años de las Terciarias Capuchinas en Colombia : 1905-1955*, p. 18-19). En 1889, lors de la visite canonique du Général des Capucins, l'un des religieux de La Magdalena se fait l'écho de cette confrontation en ces termes : Le mécontentement existant entre l'aumônier et les sœurs de la première maison de Notre-Dame de Montiel et des maisons de Masamagrell et d'Ollería est frappant (Cf. VALENCIA, Juan de, *Escrito al padre General en 1889*, dans *Archives historiques des Capucins* (Rome) G. 62. IV).

[399] Voici ce qui s'est passé entre les sœurs Isabel et Patrocinio de Benisa, comme l'a raconté la sœur Isabel elle-même (cf. *Los peligros en que me puse por no ser obediente a mis padres. Relación de las cosas sucedidas desde 1881 a 1935*, dans *Archives général des Tertiaires Capucines* 2.11.1.1.).

[400] Cf. ŒCLA, 96 où il dit : *L'œuvre de la fondation de mes Religieuses Tertiaires marchait vent en poupe, sans la moindre contrariété ni opposition ; mais celles-ci ne pouvaient et ne devaient lui manquer, car ce sont elles qui caractérisent les œuvres de Dieu*. Cf. aussi, ŒCLA, 124. 147. 155. 1731.

et à la fatigue pour être utiles à leurs semblables[401]. Et puis elles aussi, comme Jean, Jacques et Pierre[402], un jour, renonçant volontiers à la tranquillité de la montagne, sont descendues joyeusement dans les vallées de la vie pour partager les joies et les peines des hommes et des femmes du monde entier, en s'occupant d'eux avec toute la sollicitude et l'attention qu'ils méritent[403].

Conflits d'autorité

Au conflit provoqué par la lutte de spiritualités opposées – également encouragé par des personnes extérieures, et en particulier par certains prêtres, qui considéraient le père Luis comme « déséquilibré »[404] – s'en ajouta bientôt un autre, non moins important, qui pourrait bien être décrit comme un conflit d'autorité, car le droit de juridiction sur la nouvelle Congrégation entrait en jeu.

Face à la rivalité entre les maisons de Montiel et de Masamagrell – qui commençait à dépasser le cadre interne et devenait notoire pour les étrangers – le père Joaquín de Llevaneras, Provincial des Capucins, prit les rênes de la Congrégation – peut-être sans l'autorisation de l'archevêque de Valence[405] – et ordonna aux religieuses de communiquer directement avec lui[406].

Le pire, c'est que le père Provincial a fait tout cela dans le dos du fondateur, qui était aussi celui qui avait été nommé par l'archevêque pour diriger les religieuses[407].

Le père Luis n'a pas vu les sœurs de Montiel pendant cinq ans[408], et a même été séparé pendant un certain temps des sœurs de Masamagrell[409]. Pendant ce temps, le père Joaquin dirige la Congrégation, à sa grande satisfaction[410]. Mais ce dernier, loin de calmer les esprits, finit par les enflammer davantage avec son caractère « autoritaire et absorbant »[411]. Il commença par remettre en question la validité de la profession des sœurs Mª Luisa, Patrocinio et Margarita[412]. Il nomma maîtresse des novices sœur Isabel de

---

[401] Cf. ŒCLA, 2292-2293.
[402] Cf. Luc 9, 28-37.
[403] Cf. ŒCLA, 2293.
[404] Cf. ŒCLA, 96.
[405] Cela semble clair à la lecture attentive du récit autobiographique du père Luis (cf. ŒCLA, 97), sinon il ne serait pas possible de comprendre l'ordre donné par le cardinal Monescillo au père Luis lui-même d'enlever l'habit à ceux qui ne voulaient pas lui obéir. Par la suite, cependant, comme il ressort du même texte cité plus haut (cf. ŒCLA, 97) et de la demande d'ouverture de la Casa de Ollería, le père Joaquín a dû obtenir cette permission, étant nommé Visiteur (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Casa/Colegio de Masamagrell 1885-1985*, p. 288).
[406] Ceci est confirmé par sœur Isabel de Benisa dans *Los peligros en que me puse por no ser obediente a mis padres. Relación de las cosas sucedidas desde 1881 a 1935*, p. 8 dans *Archives général des Tertiaires Capucines*, 2.11.1.1. (Cf. aussi, ŒCLA, 97).
[407] Cf. ŒCLA, 97.
[408] Cf. BENISA, Isabel de, *Los peligros en que me puse por no ser obediente a mis padres. Relación de cosas sucedidas desde 1881 a 1935*, p. 12, dans *Archives général des Tertiaires Capucines*, 2.11.1.1.
[409] Peut-être faut-il interpréter dans ce sens - comme le font certains auteurs - la commission que le père Luis reçut en novembre 1886 pour restaurer le Couvent d'Ollería, ce qui signifia qu'il fut absent de Masamagrell jusqu'au début de l'année 1887 (cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de Hermanas Terciarias Capuchinas*, p. 38. Cf. aussi ŒCLA, 93-94).
[410] Cf. ŒCLA, 97.
[411] Cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de Hermanas Terciarias Capuchinas*, p. 37.
[412] Le père Luis, dûment autorisé, comme il le dit expressément, et s'appuyant sur les réponses que le père José Calasanz de Llevaneras lui avait données à diverses questions canoniques et juridiques (cf. ŒCLA, 1538), leur avait donné la profession en seulement trois mois de noviciat (cf. ŒCLA, 87).

Benisa, qui n'avait fait que des vœux temporaires[413]. Il dirigea vers la Congrégation de nouvelles vocations du nord de l'Espagne, parmi lesquelles il faut souligner l'intégrité de vie de Sœur Imelda de Santander[414]. Le 17 novembre 1888, il réunit de manière improvisée les professes des deux maisons – Montiel et Masamagrell – à Montiel, et trois jours plus tard, en dehors de toute règle constitutionnelle, il nomme sœur Mercedes de Sobremazas, qu'il avait lui-même orientée vers la Congrégation comme « Supérieure générale »[415], et transfère le noviciat, en nommant sœur Margarita comme Maîtresse. Enfin, l'année suivante, il encourage la fondation de la Maison d'Ollería – qui a lieu le 15 juillet 1889 –, en confie la direction à sœur Mercedes et y installe le noviciat[416].

Entre-temps, cependant, la situation juridique des Capucins en Espagne a changé radicalement. Le 18 décembre 1889, la Province du Sacré-Cœur – la seule à l'époque – fut subdivisée en trois autres, et la juridiction des Tertiaires releva du territoire de la nouvelle Province de Tolède, puisque la Maison-Mère y était située[417].

Enfin libérée de l'autorité imposante du précédent Provincial, la Congrégation a poursuivi son chemin avec un espoir et un optimisme renouvelé.

Mais les conflits d'autorité ne sont pas terminés. Face à la nouvelle situation, le père Joaquín de Llevaneras – qui avait du mal à abandonner son commandement – tenta très astucieusement de changer la situation juridique et pour ce faire – une fois de plus en dépit de tous les règlements et de toutes les lois – il envoya sa « fidèle suivante », sœur Mercedes, à Lecároz, avec l'intention de faire une fondation sur le territoire de sa nouvelle démarcation dès que possible, d'y transférer immédiatement le noviciat ou la Maison Mère, et de pouvoir ainsi continuer à gouverner la Congrégation comme il l'entendait[418].

Prendre des mesures

Ayant appris la situation délicate par des religieuses qui, alarmées par la « disparition » de sœur Mercedes, étaient venues à Orihuela pour la lui signaler, le Provincial de Tolède, le père Fermín de Velilla – peut-être aussi lassé de l'inconstance du père Joaquín de Llevaneras – chargea le père Luis, par un *Officie* du 7 mars 1890, de visiter canoniquement les Tertiaires, de prendre les mesures qu'il jugerait opportunes et de procéder aux nominations qu'il estimerait nécessaires. Ces pouvoirs ont été ratifiés, le 10 du même mois, par le cardinal Monescillo[419].

Ce qui s'est passé ensuite est raconté par le père Luis lui-même :

---

[413] Par la suite, il lui a retiré sa confiance et n'a pas voulu lui accorder en temps voulu la profession perpétuelle (cf. YARUMAL, Imelda de, *Cincuenta Años de las Terciarias Capuchinas en Colombia 1905-1955*, p. 20).

[414] Imelda de Santander - Florentina Argüelles Cadavieco, d'appartenance civile - est née le 15 avril 1873, a reçu l'habit le 10 janvier 1889 et a fait profession le 14 mars 1890. Elle est morte à Ollería le 24 novembre 1892, mais sa réputation de sainteté s'est répandue à tel point qu'au début du XXe siècle, on distribuait déjà des cartes saintes à son effigie en tant que Servante de Dieu.

[415] Cf. ŒCLA, 130.

[416] Cf. BENISA, Isabel de, *Datos de los principios de la Congregación de Religiosas Terciarias Capuchinas de la Sagrada Familia*, p. 7 dans *Archives général des Tertiaires Capucines*, 2.11.1.1.

[417] La Maison-Mère, en plus d'être le noviciat, était le siège de la Supérieure Générale (cf. ŒCLA, 2301). Et les Congrégations dépendaient juridiquement - tant qu'elles n'avaient pas l'approbation pontificale - de l'ordinaire du lieu où se trouvait la Maison-Mère.

[418] Cf. ŒCLA, 130.

[419] Cf. ŒCLA, 130. Le cardinal Monescillo appréciait beaucoup le père Luis, comme le montre le fait que le 18 septembre 1889, il l'avait nommé Consulteur du Concile provincial (cf. ŒCLA, 117).

Sans perdre de temps, et compte tenu des circonstances critiques, le 11, à Montiel, j'ai réuni les religieuses professées en Chapitre général pour désigner la Supérieure générale, élection qui est revenue à Mère Sœur María Luisa de Valencia. De même, le Chapitre a élu par vote les Conseilleres, puis le Conseil a élu les Supérieures locales, car je ne voulais pas procéder moi-même à ces nominations, bien que j'y sois autorisé. Ensuite, le transfert du Noviciat de La Ollería à Masamagrell a été discuté et convenu, ce qui a été réalisé immédiatement, et Mère Maîtresse Margarita de Masamagrell, qui était venue à Montiel pour le Chapitre, a amené les Novices. Avec cela, le Gouvernement de la Congrégation a été renouvelé et tous les plans, qui auraient causé la division et la ruine de la Congrégation, ont été contrecarrés[420].

Après un certain temps, sœur Mercedes de Sobremazas se présenta à nouveau et les nouvelles Supérieures décidèrent de l'intégrer à la Communauté de Montiel, mais sans exercer aucune charge[421].

Dans son nouveau siège, sœur Mercedes a continué à promouvoir la désunion, soutenue à tout moment, de loin, par le père Joaquín de Llevaneras, comme on peut le voir dans cet écrit :

Après que le Provincial de Tolède, avec l'approbation du Cardinal, a nommé le Père Luis, Visiteur des Tertiaires Capucines – écrit le père Francisco de Benamejí – *ce que le père Luis a décidé est reproché, combattu et il essaie même de le défaire en recourant au Palais, selon ce que disent les religieuses, le père Joaquin*[422].

Lors d'une de ses interventions devant l'archevêque de Valence, sœur Mercedes – qui ne s'était pas vraiment distinguée par son esprit tranquille et recueilli –, profitant de l'inquiétude de certaines sœurs plus âgées à l'égard de la vie purement contemplative[423], se rendit un jour, sans aucune permission et accompagnée de six autres sœurs, au palais archiépiscopal pour demander la « vie cloîtrée »[424].

Cependant, lorsque leur plan a été contrecarré, sœur Mercedes et deux autres religieuses ont quitté la Congrégation pour de bon[425].

Dès lors, les esprits s'apaisent peu à peu, les conflits d'autorité cessent – et avec eux les souffrances du père Luis par rapport à sa fondation féminine – et, ce qui est aussi très important, il devient clair une fois pour toutes que les Supérieurs Capucins n'ont pas de juridiction sur la Congrégation :

Il ressort clairement de sa lettre – adressée le 2 juillet 1890 au Gardien de la Madeleine, le Procureur général des Capucins – *qu'ils sont tous dans l'erreur canonique en ce qui concerne la juridiction sur les Tertiaires. Vous devez donc savoir et faire savoir à qui de droit qu'aucun Prélat capucin n'a de juridiction sur*

---

[420] Cf. ŒCLA, 131.

[421] Cf. *Testimonio de la hermana Cruz Mª de Beniarjó* dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 300.

[422] Cf. BENAMEJI, Francisco de, *Carta del 7 de julio de 1890 dirigida al Procurador general de los Capuchinos*, dans les *Archives de la Procure générale des Capucins* (Rome) *Signatura Spania*.

[423] Cf. ŒCLA, 96.

[424] Cf. *Testimonio de la hermana Cruz Mª de Beniarjó* dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 300.

[425] Sœur Concepción de Benaguacil ajoute que Sœur Mercedes, après avoir quitté Montiel, a passé plus d'un mois à Benaguacil avec l'habit, puis est partie pour Madrid (cf. *Testimonio de la hermana Concepción de Benaguacil*, dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 300).

eux ni sur aucune Congrégation de vœux simples, puisque ces Congrégations sont sous la direction, l'autorité et la juridiction exclusives de leurs Ordinaires ou Évêques du lieu et des Mères Supérieures générales et locales, de telle sorte que le Saint-Siège condamnerait et réprouverait tout Prélat capucin qui s'arrogerait en droit ou en fait la direction et le gouvernement des religieuses de vœux simples, même s'il s'agit de tertiaires. Le droit canonique est très rigoureux en la matière, et nous ne voudrions jamais qu'une plainte parvienne au Saint-Siège, car il ne serait pas possible de défendre les Prélats qui feraient ce qu'ils ne doivent pas et ne peuvent pas faire dans le gouvernement des religieuses de vœux simples, puisqu'elles sont « de iure » totalement soumises aux Ordinaires ou à leurs Supérieures. L'être des Tertiaires ne les place pas sous le Premier Ordre, puisqu'elles sont membres de Congrégations religieuses et non de tiers séculiers ; le Prélat de l'Ordre sur leur territoire peut tout au plus les protéger paternellement et les diriger s'ils le demandent, mais sans l'autorité ni le droit d'un véritable Supérieur[426].

[426] VINAY, Bruno de, *Carta del 2 de julio de 1890 dirigida al Guardián de La Magdalena*, dans *Archivo del Convento capuchino de Sanlúcar de Barrameda*.

CHAPITRE III

Leur visite est évitée

Après une longue absence, au cours de laquelle, pour des raisons indépendantes de notre volonté, il ne nous avait pas été possible de vous rendre visite – écrivait, ému, le père Luis en 1899 dans l'acte de sa Visite canonique à la Maison de Santa Rita – *Vénérables Pères et Frères, la Divine Providence nous a donné l'incroyable satisfaction de vous voir et de pouvoir effectuer la Sainte Visite Pastorale*[427].

Il y a eu une période d'années – il précisera lui-même en 1910 – *pendant laquelle je n'ai pratiquement pas participé à la direction de l'Institut, soit parce que je n'avais pas la liberté nécessaire dans mon Ordre, soit parce que les Supérieurs qui gouvernaient ma Congrégation l'évitaient, au point de passer huit ans sans visiter la Maison principale de celle-ci (Santa Rita)*[428].

Dans ces deux textes, une période douloureuse de relations difficiles entre le père Luis et ses fils, les Tertiaires Capucins, est en quelque sorte synthétisée. Une période d'ailleurs où l'on peut aisément distinguer deux temps chronologiquement distincts. Le premier d'entre eux dura de la fin de l'année 1892[429], jusqu'à son élection comme Supérieur Provincial de la Province des Capucins de Valence, et fut marqué par l'empressement des Supérieurs de la Congrégation à le mettre à l'écart, surtout après la célébration du premier Chapitre Provincial de l'Institut qu'il présidait encore en 1896. En effet, quelques jours après son élection à la charge de Provincial des Capucins, il écrivit au Procureur de son Ordre à Rome ce qui suit :

Mon vénéré Père : En réponse à votre attentive lettre, je dois vous dire que depuis cinq ans ou plus, les Tertiaires Capucins de Notre-Dame des Douleurs se gouvernent eux-mêmes, et je ne sais d'eux que ce qu'ils me communiquent par courtoisie ou par politesse[430].

L'autre temps, beaucoup plus violent, survient au milieu de l'adaptation des Constitutions aux Normes demandées par le Saint-Siège[431] et dans celui-ci, outre d'autres causes que nous verrons plus loin[432], des tensions directement liées aux circonstances qui ont accompagné la nomination épiscopale du père Luis lui-même peuvent aussi avoir eu une influence[433]. Pendant ce deuxième temps – qui atteignit son apogée à la mi-1908,

---

[427] Cf. ŒCLA, 2075.
[428] Cf. ŒCLA, 1777/79.
[429] En 1892, le père Luis fait encore la Visite Canonique à la Communauté de Monte Sión, à Torrente (en mai) et à la Communauté de Santa Rita, à Madrid (en juin) (cf. ŒCLA, 2038-2074).
[430] Cf. MASAMAGRELL, Luis de, *Carta del 30 de diciembre de 1898 dirigida al Procurador general*, dans *Pastor Bonus* 35(1986) p. 67.
[431] Cet « accommodement » a eu lieu entre la célébration du premier Chapitre général de la Congrégation en 1902 et la célébration du deuxième Chapitre général en 1908.
[432] Cf. plus tard : **Entre laïque et clérical**.
[433] Il existe plusieurs versions de la nomination épiscopale du père Luis. L'une d'entre elles affirme que cette nomination était à l'origine destinée au père Domingo de Alboraya, mais que celui-ci l'a refusée en

presque à la veille du deuxième Chapitre Général de la Congrégation – le père Luis fut accusé d'être un « insurgé »[434] par certains religieux qui appartenaient au groupe de l'opposition. C'est aussi à cette époque que se produisit le fait désagréable que racontent bien certaines sources :

> *Le père Luis – déjà consacré évêque – s'étant présenté à l'une des maisons des Tertiaires Capucins*[435]*, ne fut pas reçu, bien qu'ayant prévenu de son arrivée, et il retourna, sans dire un mot, dans son diocèse*[436].

A l'arrière-plan de ces deux périodes conflictuelles, il y a cependant deux situations très problématiques qui, bien que de nature différente, sont profondément liées et directement liées à l'identité même de la Congrégation.

En habit ou en soutane ?

Si le « péché originel » de la fondation des Sœurs consistait fondamentalement dans le mélange des spiritualités, celui de la Congrégation des Tertiaires Capucins était d'une nature très similaire.

A cette occasion aussi, le père Luis a écrit – comme nous l'avons déjà vu – un texte constitutionnel « sur mesure » pour un groupe de jeunes, appartenant principalement au Tiers-Ordre franciscain séculier, qu'il dirigeait et accompagnait spirituellement et apostoliquement. Et à cette occasion également, des personnes qui ne s'identifiaient pas à la spiritualité franciscaine et tertiaire ont été ajoutées au groupe fondateur, au tout début de l'Institut. Dans le cas spécifique des frères, le cas le plus emblématique de ces vocations ne provenant pas du Tiers-Ordre est sans aucun doute celui du père José Mª de Sedaví, ou

---

faveur de son fondateur (cf. *Testimonio de don José Serrán* dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. III p. 284. Cf. aussi ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. III, p. 276, note 51). Une autre version - apparemment sans grand fondement - propage l'idée que le père Luis - sans bien sûr y être pour quelque chose personnellement - aurait fini par voler la mitre au père Pedro de Titaguas (cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 300). Une troisième version affirme que le candidat proposé était le père José de Sedaví, mais qu'il a lui-même demandé la nomination du père Luis (cf. *Positio*, Sommaire, ad 27 p. 324, 347 et 516-517). Enfin, une quatrième version - la plus crédible - affirme que le candidat proposé était le père José de Sedaví, mais que le père Domingo de Alboraya a tiré les ficelles « en coulisses » pour que le père Luis soit nommé (cf. *Positio*, Sommaire, ad 66 p. 30 et RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 313, où l'on prétend que le père Luis lui-même aurait dit que le nonce avait joué un tour au père José). Il est fort possible que, lorsque cette dernière version a été rendue publique, les esprits - déjà échauffés, comme nous le verrons, par d'autres affaires - se soient encore exacerbés et aient provoqué de fortes tensions entre le groupe formé autour du Supérieur général - le Père José de Sedaví - et le groupe toujours fidèle au Père Luis, dirigé par le Père Domingo de Alboraya. Il est symptomatique, par exemple, que les fortes accusations portées contre le Père Domingo (cf. ROCA, Tomás*, Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 168-170) aient eu lieu précisément en 1908, l'année où l'opposition au Père Luis par certains de ses fils pendant cette deuxième période de conflit a été la plus intense. En effet, José Serrán lui-même affirme qu'entre le père José de Sedaví et le père Domingo de Alboraya il y avait une certaine antipathie à cause de l'évêché que le père José attendait, car des rumeurs circulaient que le père Domingo s'y était opposé. (Cf. *Testimonio de don José Serrán*, cité ci-dessus).

[434] Cf. *Testimonio de Ricardo Chuliá* dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 298.

[435] Cela a dû se passer à Santa Rita en 1908, au moment du renvoi brutal du père Domingo de Alboraya à la tête de cette Maison. Il est symptomatique que le père Luis, qui assistait régulièrement aux réunions du Conseil général de ses Tertiaires depuis sa consécration épiscopale, ait manqué celle des 14 et 15 août 1908.

[436] Cf. *Testimonio del capuchino fray Jeremías de Sueca*, familier du père Luis depuis sa consécration épiscopale jusqu'en novembre 1908, date à laquelle le capucin tertiaire Serafín Mª de Ayelo s'est rendu à Solsona, dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I, p. 289 y 297.

si l'on préfère, celui de Don José Méndez Perpiñá, comme on appelait civilement le jeune et entreprenant curé de la paroisse de Torrent, qui, en plus d'avoir promu différentes initiatives religieuses et sociales parmi la population – et en particulier parmi les jeunes –, avait gagné l'admiration, la sympathie et l'affection de tous pour son comportement héroïque dans l'assistance aux malades pendant le choléra de 1885. Ce prêtre, qui avait envisagé d'entrer dans la Compagnie de Jésus et était ami avec certains de ses membres les plus connus dans la région du Levant[437], fut, selon certains, conseillé par les Jésuites d'entrer dans la Congrégation fondée par le père Luis[438]. Les mêmes Jésuites ont également conseillé à un autre jeune séminariste de porter, à la même date que le prêtre précédent, l'habit amigonien[439]. Par la suite, quelques étudiants en théologie du Séminaire de Valence et même un prêtre[440], se sont joints à eux et un groupe a été formé, dont les composantes, profondément marquées par la spiritualité ignatienne, ne se sont pas encore identifiées à l'être franciscain de la Congrégation tertiaire-capucine.

Tant que le père Luis était proche de la Congrégation et qu'elle avait des formateurs capucins nommés par lui, l'identité de l'Institut n'était pas, semble-t-il, remise en cause dans le groupe des premiers religieux. Le problème surgit lorsque, transféré à Orihuela, il dut confier la direction de l'Institut au père José Mª de Sedaví. En conséquence, les craintes que le père Luis lui-même avait exprimées au Général de l'Ordre à l'époque, à savoir que son transfert – en plus d'entraver la saine transmission de l'esprit de l'Institut au groupe fondateur – pourrait conduire d'autres personnes à s'immiscer dans son régime et son gouvernement, devinrent bientôt une triste réalité[441]:

> *J'ai pu clairement apprécier* – écrit à ce sujet, le père Luis, dans son autobiographie – *comment le Seigneur veillait à leur soutien et à leur épanouissement, car dans des circonstances aussi critiques, un Père d'un certain Ordre religieux (auquel nous avons tous toujours eu une grande affection et qui a montré une prédilection pour notre Congrégation*[442]), *croyant que notre Ordre avait complètement abandonné cette institution, et peut-être poussés par un zèle, mais un zèle indiscret, visitaient fréquemment nos Religieux Tertiaires de Torrente, leur donnaient des conférences et les dirigeaient, et allaient jusqu'à leur dire qu'ils voyaient bien que les Capucins les avaient abandonnés, mais que leur Ordre ne les abandonnerait pas ; qu'ils devaient changer leur habit pour une soutane et*

---

[437] Parmi eux - et tout particulièrement - le père Antonio Vicent, promoteur en Espagne des *Cercles Catholiques* (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación* T. VII vol. II, p. 125 y vol. III, p. 110).

[438] Ricardo Chuliá, religieux amigonien du début du XXe siècle, ajoute que certains jésuites avaient envisagé de créer une fondation à Valence dans le même but en même temps que le père Luis, et que lorsque celui-ci s'est lancé, ils ont ensuite essayé d'obtenir du père José qu'il attire la nouvelle Congrégation vers leur propre spiritualité (cf. dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 298-299).

[439] Ce séminariste - Tomás Ramírez Llusar - qui prit l'habit sous le nom de Carlos Mª de Cuart de les Valls le 15 mai 1889, fut interné à la Casa de Misericordia de Valence où il se prit d'affection pour son directeur, D. Carlos Ferris, qui rejoignit plus tard la Compagnie de Jésus et fonda la léproserie de Fontilles. L'affection de Tomás Ramírez pour son protecteur était telle qu'il voulut être appelé en religion avec le nom de son protecteur.

[440] Il s'agit des séminaristes Salvador Chuliá, Felipe Miquel et Francisco Ros, et du prêtre Estanislao Martínez, qui portaient l'habit avec les noms d'Ambrosio de Torrente, Ignacio de Torrente, Luis de Torrente et Bernardino de Alacuás, respectivement.

[441] Cf. ŒCLA, 1546. Cf. également, **Un transfert rédempteur**.

[442] Pour se rendre compte de la vérité de cette parenthèse, il suffit de rappeler que c'est précisément un jésuite - le père Llopart - qui, en tant que directeur spirituel du jeune José Mª Amigó, l'a orienté vers les Capucins (cf. ŒCLA, 22) et que ce sont les jésuites qui ont dirigé spirituellement le Séminaire de Valence, où il a étudié en tant qu'externe. Comme preuve de cette même affection qu'il ressent pour la Compagnie de Jésus, le père Luis lui-même ajoutera un peu plus loin : Je suppose que tout cela n'était qu'un projet du père susmentionné et que dans son Ordre il n'en était même pas conscient (cf. ŒCLA, 128).

pèlerine, et ils leur donneraient d'autres constitutions et ils auraient la vie, ce qu'ils n'auraient jamais avec les Capucins[443].

Mais le Seigneur – poursuit en relatant le père Luis lui-même – *fit connaître aux Religieux que tout cela était une ruse du diable, déguisée sous des apparences de zèle, et ils répondirent audit Père avec intégrité qu'ils avaient revêtu l'Habit du Père Séraphique et que dans son Ordre ils devaient faire profession*[444]. *Tout cela a été forgé à mon insu. Et j'en ai eu connaissance lors d'un voyage que j'ai dû faire à Valence, dont j'ai profité pour rendre visite à mes Congrégations. Il arriva donc que, dans un discours que j'adressai aux religieux, je me proposai de réparer le mauvais effet que leur avait causé l'abandon dans lequel ils avaient été laissés ; sans doute était-ce le Seigneur qui parlait à travers moi, manifestant la gratitude qu'ils devaient avoir pour leur mère, l'Ordre des Capucins, dont ils avaient reçu leur condition de religieux ; car mes paroles furent si efficaces que le Père José de Sedaví, qui présidait la Communauté, se leva et fit une protestation publique et solennelle de son adhésion et de sa fidélité à l'Ordre. Et puis, en particulier, il m'a dit que c'était providentiel que je leur aie parlé de cette façon, et il m'a raconté ce qui s'était passé avec le père N. N., dont j'ai déjà parlé*[445].

Jusqu'ici, le récit personnel du père Luis. D'autres sources assurent que le père Jésuite qui est intervenu à cette occasion était le père Mariano Ripol[446]. On sait aussi qu'à cette première tentative de changer la spiritualité franciscaine propre de la Congrégation pour la spiritualité ignatienne, souhaitée par certains membres du premier groupe communautaire, le père Luis a répondu par les Ordinations laissées dans la Visite Canonique qu'il a faite au Couvent du Mont Sion dans les jours qui ont suivi la profession des dix-neuf premiers religieux de la Congrégation :

Que les religieux s'efforcent – a déterminé en elles, le père Luis, entre autres détails qui visent directement le même objectif de mettre en évidence le caractère franciscain[447] de l'Institut – *de bien pénétrer l'Esprit séraphique, le seul qui puisse transformer la société actuelle, comme le dit Notre Saint Père Léon XIII, un esprit que nous, avec notre vocation spéciale, avons été appelés à imiter , et à cet effet qu'ils s'efforcent de rendre séraphiques leurs lectures, leurs dévotions, les Saints de leur dévotion qu'ils entendent imiter, et aussi leur amour pour Marie Immaculée notre Mère, la Rose la plus parfumée du Jardin séraphique*[448].

---

[443] Cf. ŒCLA, 127.
[444] Cf. ŒCLA, 128. Cette inférence jésuite dans la Congrégation a dû avoir lieu vers le mois de mars 1890, et très probablement sur la base des rapports reçus du Provincial capucin de Tolède, concernant les différences internes que l'événement avait provoquées dans le groupe fondateur, dont les premiers religieux étaient déjà sur le point de faire leur profession religieuse, le Supérieur général de l'Ordre n'était pas d'accord pour que cette profession - qui a été célébrée le 24 juin 1890 - ait le caractère de perpétuité, comme le demandait le père Luis (cf. ŒCLA, 1548).
[445] Cf. ŒCLA, 129.
[446] Cf. ŒCLA, 129, note n. 90.
[447] Il cite, par exemple, saint Bonaventure comme modèle pour la bonne préparation de la Liturgie des Heures (cf. ŒCLA, 1969) ; il insiste sur le thème des lectures séraphiques, précisant que les vies de saint François et d'autres saints de l'Ordre doivent être lues de préférence (cf. ŒCLA, 1974) ; il propose saint Antoine de Padoue comme patron des enfants dans toutes les œuvres de la Congrégation (cf. ŒCLA, 1982), et il établit, à la fin des Complies, des prières typiques de la tradition franciscaine (cf. ŒCLA, 1988).
[448] Cf. ŒCLA, 1978.

Cependant, ce n'était pas la fin de la lutte interne des spiritualités qui se déroulait au sein du premier noyau communautaire de la Congrégation naissante. Comme le père Luis en témoigne lui-même, il y eut au moins deux autres tentatives visant à changer l'esprit franciscain pour un esprit plus conforme au style d'Ignace de Loyola.

De la seconde de ces tentatives, nous savons seulement qu'elle eut lieu à Santa Rita pendant les années où le père Luis ne pouvait pas se rendre dans cette Maison[449]. En effet, les contacts de certains Supérieurs de la Congrégation de Madrid avec les Jésuites pendant cette période n'ont pas dû être sporadiques, comme le suggère ce témoignage de Fray Serafín Mª de Ayelo :

> *Certains Pères plus sérieux voulaient que notre Congrégation s'émancipe de son statut de Capucin pour se réfugier chez les Jésuites. Je me souviens d'avoir accompagné un Père Tertiaire lors d'une visite à la Compagnie de Jésus. Puis, à la fin de la visite, ce Père m'a manifesté qu'il était très content, car les Jésuites s'étaient montrés disposés à nous aider à nous déplacer. J'en déduis que tout cela se réfère au travail que ces Padres, sous la main, ont fait à ce sujet*[450].

La troisième et apparemment dernière tentative de ce type, qui a eu lieu alors que la Congrégation avait déjà reçu son approbation pontificale, est toutefois beaucoup mieux documentée[451] :

> *À la fin de cette année 1902*[452], – écrit le père Luis – *dans des exercices spirituels que je donnais à mes tertiaires à la Maison de Santa Rita, à Madrid, un religieux (du même ordre, d'ailleurs, que celui qui à Torrente a proposé à mes religieux la transformation de notre Congrégation) a aussi essayé de les persuader de l'opportunité de changer de juridiction et de réformer l'Habit et les Constitutions pour le plus grand progrès de la Congrégation. Le Seigneur a voulu qu'en cette occasion, comme en la précédente, mes Religieux ne se laissent pas séduire par les raisons avancées par ledit Père, qui, si bonnes que soient ses intentions, n'a pas manqué de soutenir, sans le comprendre, les plans rusés de l'ennemi pour détruire la Congrégation.*
> *J'ignorais tout cela, parce que cela se tramait derrière mon dos, et je ne l'ai su qu'après qu'un des religieux qui aimait le plus sa mère et la Congrégation, et qui s'est opposé le plus courageusement de tous à une proposition aussi désastreuse, qui aurait certainement été la mort de la Congrégation pour s'être opposée aux desseins de Dieu, me l'a dit. Cela m'a fait comprendre encore plus clairement que c'était l'œuvre de Dieu, car Il l'a surveillée avec tant de soin et l'a délivrée de toutes les embuscades que l'ennemi préparait pour la détruire. Béni soit-Il pour toujours !*[453].

---

[449] Cf. ŒCLA, 1777/79.
[450] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 43 p. 28.
[451] Cf. ŒCLA, 1744/1 et AMIGO, Luis, *Lettre du 11 octobre 1908*, adressée au Nonce, dans laquelle il dit: *La cause première, et à mon avis presque unique, de la division et de l'incompréhension entre la majorité des Religieux et le Père Général et quelques autres Supérieurs, a été le désir de ces derniers de sortir la Congrégation de sa propre voie sans respecter, ou plutôt en méprisant ses Lois, même après qu'elles aient été approuvées par Rome, en se réunissant avec quelques religieux d'un autre Institut et en prétendant plus d'une fois, à mon insu, avoir fait une mutation totale de ses Règles, de son habitus et de sa manière de s'adresser* (cf. dans *Pastor Bonus* 35(1986) p. 69).
[452] A la fin de l'année 1902, il y eut deux exercices successifs à Santa Rita, dirigés par le même prêtre. Le premier a eu lieu du 8 au 17 décembre, et le second du 17 au 26 décembre.
[453] Cf. ŒCLA, 155-156.

Au cours d'un des exercices spirituels donnés par le prêtre jésuite José Manuel Aicardo – ajoutent d'autres témoignages – il appela les religieux un par un pour leur parler, leur demandant s'ils ne pensaient pas que l'habit noir sans barbe était meilleur, et ajoutant qu'il trouvait qu'ils faisaient preuve de trop de simplicité en jouant les mêmes religieux avec les garçons[454].

La réponse du père Luis à cette dernière tentative de déstabilisation de l'identité même de la Congrégation fut énergique, comme en témoigne le texte suivant, extrait précisément de la Lettre qu'il écrivit lorsqu'il apprit – en 1904 – ce qui s'était passé dans son dos près de deux ans plus tôt :

> *Fr. Luis de Masamagrell, misérable pécheur et, néanmoins, par disposition divine, fondateur de cette Congrégation de Religieux Tertiaires Capucins de Notre Dame des Douleurs. Aux fils bien-aimés, au Supérieur et aux Religieux, santé et bénédiction séraphique.*
> *Le sceau qui caractérise et distingue les œuvres de Dieu, mes chers fils, c'est la tribulation[455] ... O abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! ... Les mêmes moyens que l'ennemi utilise pour détruire les œuvres de Dieu, Il les utilise pour leur édification... Heureuse tribulation, donc, qui apporte tant de bien !*
> *De même, mes chers fils, il n'a pas manqué à notre pauvre et humble Congrégation cette marque divine de son origine et de sa mission surnaturelle, qui doit nous réconforter grandement.*
> *Dès sa naissance, elle était déjà privée de son soutien et de sa protection, apparemment nécessaires, laissée, pour ainsi dire, à ses propres forces et initiatives par la permission du Seigneur, qui voulait que cette fondation soit son œuvre propre.*
> *Mais l'ennemi profita de cette circonstance pour son plan de destruction, et, se servant du zèle mal compris de quelques-uns, sous prétexte que la Congrégation ferait plus de progrès sous une autre direction et en lui donnant une nouvelle forme, il essaya de la démolir jusqu'à ses fondements, et insista sur ce but, même pour la troisième fois, comme le plus propre à l'accomplissement de la tentative, et trouvant le terrain bien préparé pour ce but.*
> *Mais le Seigneur, qui veille sur son œuvre, a ouvert les yeux à la plupart d'entre vous, afin que vous sachiez ce que l'esprit des ténèbres, transformé en ange de lumière, essayait de faire, et vous vous êtes opposés à ses plans rusés et les avez entravés...*
> *Unissez-vous, tout d'abord, comme dans un paquet serré, avec le lien étroit de la charité...*
> *Regardez avec la plus grande vénération les lois de l'Institut, par lesquelles vous êtes tenus comme religieux Tertiaires Capucins et dont l'observation est la volonté expresse de Dieu...*

---

[454] Cf. *Testimonio de Ricardo Chuliá*, dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 298-299. Cf. aussi *ibídem, Testimonio de fray Jacobo de Alcalalí*, dans p. 295-296 et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. I p. 270-274.

[455] Le père Luis entreprend alors un parcours historique pédagogique à travers les souffrances et les contradictions qui ont accompagné le Christ et l'Église naissante (cf. ŒCLA, 1728), les Ordres religieux en général et l'Ordre franciscain en particulier (cf. ŒCLA, 1729), et le Tiers-Ordre lui-même (cf. ŒCLA, 1730).

Et n'écoutez pas ceux qui, avec des raisons spécieuses de plus grande perfection, vous persuadent de la convenance de les réformer, de changer même la forme de l'Institut, ce qui le mettrait sans doute à mort....
Écoutez, chers enfants, ce que dit saint Bernard à ce sujet : « Il est très profitable et opportun que chacun suive la profession qu'il a choisie et la grâce qu'il a reçue, et qu'avec toute la diligence et l'application voulues, il se hâte vers la perfection de l'œuvre qu'il a commencée. Et même s'il admire et loue les vertus des autres, qu'il ne renonce en aucune façon à la profession qu'il a choisie, car il sait que, selon l'Apôtre, le corps mystique de l'Église a des membres différents, avec des fonctions différentes, sans que les uns interfèrent avec la fonction des autres. C'est là que certains hommes faibles s'égarent, parce que, n'étant pas bien fondés dans la première possession, lorsqu'ils entendent louer les vertus et les exercices des autres, ils s'enflamment aussitôt du désir d'imiter leur manière de vivre, et travaillent en vain ; car il est impossible qu'un seul homme excelle dans une aussi grande variété de vertus qu'il y en a dans les diverses professions. Et s'il veut les embrasser toutes, il arrivera nécessairement que, tout en prétendant les embrasser toutes, il n'en atteindra aucune entièrement. Et donc il tirera plus de mal que de bien de ce changement. Ainsi, puisqu'il y a plusieurs chemins pour aller à Dieu, il convient que chacun poursuive avec une intention irrévocable celui qu'il a commencé, afin d'être parfait dans sa profession ».
Après avoir fait tout cela, ne regardez donc jamais en arrière, enfants bien-aimés, une fois que vous avez mis la main à la charrue.... Restez fermement attachés à votre vocation.... Vous rendrez ainsi au Seigneur la gloire qui vous attend dans le salut de tant d'âmes perdues, vous honorerez votre Mère la Religion Séraphique et vous vous assurerez la récompense éternelle qui vous a été promise lors de votre profession religieuse[456].

Entre laïque et clérical[457]

Entremêlé au conflit précédent, et alors qu'il touchait à sa fin, un autre non moins important surgit, qui fut également la cause de grandes divisions et de luttes internes parmi les religieux, ainsi que d'une intense souffrance pour le père Luis. A cette occasion, il a traité de la situation traumatisante créée par l'adaptation du caractère propre de la Congrégation aux Normes émises par le Saint-Siège en 1901, qui n'était ni exclusivement laïque ni cléricale, mais qui établissait une vie intermédiaire entre les deux états.

Luis Amigó – ressuscitant ainsi le désir brillant et évangélique de François d'Assise, qui ne voulait pas qu'il y ait de différences entre les frères, ni qu'aucun n'ait de pouvoir ou de domination sur les autres[458], mais que tous se lavent les pieds mutuellement[459] et que tous, sans distinction, soient considérés comme des membres ayant des droits pleins et égaux au sein de la fraternité, puisque l'Esprit du Seigneur repose également sur les pauvres et sur les riches[460] – avait déjà incarné ce même idéal évangélique et franciscain dans les Constitutions des sœurs en établissant que, contrairement à d'autres congrégations dans lesquelles les sœurs étaient distinguées les

[456] Cf. ŒCLA, 1728. 1731-1732. 1734. 1735. 1736. Il est également significatif que le père Luis ait signé ce document le 4 octobre 1904, jour de la fête de saint François d'Assise.
[457] Cf. VIVES, Juan Antonio, *Testigos del Amor de Cristo*, p. 274-279.
[458] Cf. SAINT FRANÇOIS, 1Regle, 5, 9-14 et 22, 33.
[459] Cf. SAINT FRANÇOIS, 1Regle, 6, 3.
[460] Cf. *2 Celano*, n. 193. Cf. aussi *ibidem*, n. 192.

unes des autres, certaines étant appelées de Chœur ou Mères, et les autres de Obédience ou Laïques, dans la Congrégation des Tertiaires Capucines il n'y avait pas de distinctions entre les religieuses..., sachant que *Dieu ne fait pas de différence entre les créatures par la grandeur de leurs ministères, mais plutôt par la grandeur de leurs œuvres*[461]. Plus tard, lorsqu'il a fondé les frères, il l'a reformulé comme suit :

> *Cette Congrégation sera composée de Prêtres Religieux et de Frères Coadjuteurs : même si ceux-ci devront être plus nombreux dans les travaux auxquels se consacre l'Institut.*
> *Les Supérieurs tâcheront de bien examiner les points forts et goûts de leurs Sujets dans le but de les utiliser dans les ministères et offices pour lesquels ils seront plus dynamiques. Que les Sujets, à leur tour, s'efforcent pour laisser de côté leur propre volonté et jugement, afin de pouvoir, au nom de la sainte obéissance, servir leurs prochains à travers les ministères qui leur seront confiés. Qu'il leur souvienne, aux Sujets, que l'œuvre la plus parfaite que nous pouvons offrir au Seigneur pour qu'elle lui soit plus agréable, c'est celle-là qui soit plus conforme à sa très sainte volonté et c'est par le biais des Supérieurs que Dieu nous la démontre ; puisque ce sont eux ses vices-gérants sur la terre et il les illustre et dirige avec une assistance particulière pour la réussite de ses plans. De même, qu'ils aient à l'esprit que Dieu ne fait pas de différence entre les créatures par la grandeur de leurs ministères, mais plutôt par la grandeur de leurs œuvres*[462].

Dans le cas des frères, cependant, cet idéal, visant à niveler tous les membres du groupe communautaire sans distinctions, est entré en conflit, comme nous l'avons déjà mentionné, en raison des règlements qui étaient déterminés à cataloguer les Instituts religieux comme cléricaux ou laïcs, sans envisager la possibilité d'une voie intermédiaire ou mixte.

En 1902, en conférant son Approbation à la Congrégation, le Saint-Siège, bien que mentionnant également l'approbation des Constitutions, déclara que cela avait été fait en raison des circonstances anormales que traversaient alors les Instituts Religieux en Espagne, afin de légaliser leur situation face au danger d'expulsion de ceux qui n'étaient pas légalisés et approuvés en bonne et due forme par le Saint-Siège, mais que, une fois ce danger passé, il était entendu que les Constitutions avaient besoin d'une approbation spéciale qui serait demandée et donnée en temps voulu[463]. Et c'est précisément au début de ce processus d'approbation ultérieure – qui comportait l'obligation d'adapter parfaitement son propre texte constitutionnel aux *Normes* – que des discussions et même des confrontations ont commencé à se produire entre ceux qui voulaient préserver l'orientation originale de la Congrégation, en n'optant ni pour un statut purement clérical ni pour un statut purement laïc[464].

Après avoir été approuvé par le premier Chapitre général de la Congrégation, le texte constitutionnel de 1902 – qui, en ce qui concerne la question du clérical-laïc, avait introduit des changements minimes[465] – fut approuvé par le père Luis lui-même dans une

---

[461] Cf. ŒCLA, 2294/4.
[462] Cf. ŒCLA, 2362/4 et 5.
[463] Cf. ŒCLA, 1765/1.
[464] Il est significatif que ceux qui cherchaient maintenant à cléricaliser l'Institut étaient les mêmes que ceux qui avaient précédemment mené les tentatives pour changer la spiritualité franciscaine de l'Institut lui-même en une spiritualité ignatienne.
[465] L'un de ces changements, par exemple, fut la suppression de l'impératif selon lequel les frères coadjuteurs devaient être les plus nombreux (cf. *Constitutions de 1902*, n. 4). Le père Luis lui-même écrivait

lettre circulaire du 8 décembre 1903[466] et, en 1905, le Gouvernement général accepta à son sujet qu'il soit mis en pratique dans toutes les Maisons[467].

Le plus fort de la crise, cependant, a éclaté au milieu de 1908, dans la période préparatoire pour la célébration du deuxième Chapitre général de la Congrégation[468]. Durant cette période, les religieux sont clairement divisés en deux camps, l'un composé principalement de clercs et rassemblé autour du père José Mª de Sedaví, et l'autre composé principalement de frères et rassemblé autour du père Domingo Mª de Alboraya[469], qui s'affrontent notamment à l'occasion de l'élection des délégués pour le deuxième Chapitre général susmentionné :

> *L'élection des délégués au Chapitre en 1908,* écrit frère Lorenzo Mª de Alqueria dans ses « cahiers »*, fut de la manière la plus in(digne) que l'on puisse imaginer. Tout était protestation et mécontentement. Le vote a été répété parce que personne ne s'est conformé. Il a finalement été fait en forçant pour Sainte Obédience. Que Dieu pardonne aux auteurs comme je le fais. Et tout a été promu pour ne pas agir comme Dieu l'a ordonné, ainsi que les Constitutions. Celles-ci ordonnent qu'on puisse alterner dans le régime Pères et Frères de la Congrégation et cela se faisait depuis la fondation, mais je ne sais pas quel honneur est entré au digne(très) Général et à ses « disciples » (sic) que de ce Chapitre, il leur a été mis dans la tête que les Frères ne prennent pas part à celui-ci, alors qu'il a toujours été le contraire*[470].

Cependant, et bien que la crise n'ait manifesté sa pleine virulence qu'en 1908, il faut souligner qu'elle couvait depuis le début du sexennat 1902-1908, lorsque les Supérieurs de la Congrégation, contre la volonté du Fondateur et de bon nombre de religieux, favorisaient sans vergogne une cléricalisation « de fait », que le père Luis lui-même dénonçait à plusieurs reprises en ces termes :

à ce propos : *Conformément à ces dispositions et au mandat supérieur, nous les avons réformés, comme vous le savez, en 1902, en les adaptant autant que possible aux normes de la Sacrée Congrégation, mais sans en modifier en rien l'esprit, et en laissant même inchangés les deux ou trois points qui vous préoccupent concernant la présence en tant que membres au Chapitre Provincial, et la faculté d'être élu Vice-ministre des Maisons, quand il convient de le faire* (cf. ŒCLA, 1767).

[466] L'existence de cette Lettre circulaire, qui n'a pas été conservée, est attestée par le père Luis lui-même et par le père Pedro Mª de Titaguas (cf. *Lettre du père Luis au Nonce*, 18 décembre 1909 et *Lettre du père Pedro de Titaguas, Supérieur général, au Nonce*, décembre 1909, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI, vol. I, p. 209-211 et 830-832 respectivement).

[467] Cf. *1er acuerdo del Consejo general celebrado, bajo la presidencia del padre Luis, del 2 al 4 de febrero de 1905*, dans ROCA, Tomás*, Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 672. Cf. aussi ŒCLA, 1767-1768 et *Lettre du père Luis au Nonce*, 18 décembre 1909 et *Lettre du père Pedro de Titaguas, Supérieur général, au Nonce*, décembre 1909, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI, vol. I, p. 209-211 et 830-832 respectivement.

[468] En réalité, l'apogée de la crise a commencé, en quelque sorte, avec le remplacement fulgurant du Père Domingo de Alboraya à la tête de la Casa de Santa Rita (cf. ALQUERIA, Lorenzo Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, n. 8.638. 8.638. 8640. 8643-8647. 8.651 et *Testimonio de Ricardo Chuliá,* dans RAMO, Mariano*, Colección de Fuentes*, T. I, p. 299) et dura jusqu'à la célébration du Chapitre général susmentionné le 21 novembre 1908.

[469] Cf. *Testimonios de Ricardo Chuliá y de fray Isidro de Sueras*, dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 296 et 298.

[470] Cf. ALQUERIA, Fray Lorenzo Mª de*, Anotaciones del 8 de noviembre de 1908*, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, n. 8.722-8.723. En réalité, le Général n'a pas agi à cette occasion « sur un coup de tête », mais selon les instructions reçues de Rome (cf. VIVES Y TUTO, José, *Carta del 15 de octubre de 1908, dirigida al Fundador y al Superior general*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI, vol. I p. 170 et ŒCLA, 1768) ; ce qui a peut-être manqué au Supérieur général, c'est un dialogue avec les religieux et une explication claire de la question.

Cette insatisfaction et mes craintes sont fondées dans le manque d'intérêt et de zèle pour la Congrégation – il écrit déjà en 1907 – *que l'on remarque chez le Supérieur Général actuel et un autre Supérieur Majeur*[471], *qui, bien qu'ils prétendent le contraire, ont parfois mis l'Institut en grave danger de dissolution.... Ce même manque d'intérêt pour la Congrégation se manifeste aussi dans le fait que, au lieu de favoriser les vocations aux mêmes, on les entrave et on les rétracte plutôt par tant de retards et de lenteurs dans l'octroi du saint habit.... Il en va de même pour le nombre de maisons, qui ne sont que quatre, et l'occasion de réaliser d'autres fondations a été perdue. Le fait de ne pas favoriser les études de la carrière ecclésiastique, et plus rapidement en les rendant plus difficiles, a entravé le développement de la Congrégation…*[472].

La méfiance, la suspicion et la désaffection à l'égard des Supérieurs Majeurs – insiste-t-il encore l'année suivante – *ont augmenté de jour en jour à cause de l'intempérance de caractère et de l'informalité dudit père Général ; à cause du peu d'intérêt qu'il a montré pour la propagation de l'Institut, qui compte aujourd'hui presque le même nombre de Religieux que dans les premières années ; pour n'avoir pas cultivé les nombreuses vocations qui se sont présentées, ni encouragé les études sacerdotales, et, en un mot, parce que, usant de leur autorité, lesdits Supérieurs ont toujours humilié ceux qui n'étaient pas de leur avis, tout cela ayant servi à la destruction de l'Institut*[473].

Les esprits se calment

Avec les esprits encore exaltés, fut célébré, le 21 novembre 1908, le deuxième Chapitre général de la Congrégation. La vérité est que le père Luis lui-même entrevoyait, depuis quelque temps, un panorama si sombre pour sa Congrégation à l'occasion de celui-ci qu'il avait déjà osé écrire ainsi un an auparavant, en 1907, au Cardinal Rinaldini :

L'intérêt et la sollicitude que Votre Eminence a toujours manifestés pour ma chère Congrégation des Religieux Tertiaires Capucins de Notre Dame des Douleurs, et le vif désir que vous manifestez pour sa propagation et son développement, m'incitent à venir auprès de Votre Éminence pour vous présenter le véritable état de la Congrégation et vous demander votre appui et votre protection inestimables pour éviter le danger imminent d'un grave bouleversement qui est à craindre si le cours capricieux de l'actuel Supérieur Général se poursuit, cause d'un mécontentement universel dans la Congrégation, qui pourrait facilement être évité lors du prochain Chapitre Général en accédant aux souhaits de la majorité des Religieux..., Or, le désir général des Religieux et la solution qu'ils voient comme la seule qui puisse mettre fin à tous ces désordres et rendre à la Congrégation son esprit originel, serait, selon eux, que Sa Sainteté me confie, comme Fondateur, le gouvernement de la Congrégation, car ils ne voient pas parmi le petit nombre de prêtres qu'ils ont, un seul qui ait les qualités et le prestige

[471] Le Général était le père José Mª de Sedaví et l'autre Supérieur Majeur était le père Carlos Mª de Cuart.
[472] Cf. ŒCLA, 1744/1, 2 et 4.
[473] Cf. AMIGO, Luis, *Carta del 11 de octubre de 1908 al Nuncio* dans *Pastor Bonus* 35(1986) p. 69.

suffisants pour prendre la direction et, se faisant respecter de tous, unir les volontés et faire respecter les Constitutions[474].

A la veille de la célébration dudit Chapitre, devant le silence de Rome[475], et voyant que la situation, loin de s'améliorer, s'aggravait encore, le père Luis insista une nouvelle fois sur la même demande :

> *Je ne puis détourner mon esprit* – écrit en cette occasion au Nonce, Mgr Antonio Vico – *du triste état dans lequel se trouve ma Congrégation des Religieux Tertiaires Capucins, agitée par l'ennemi furieux qui semble à toute transe veut empêcher le bien qu'elle fait dans les âmes, et cela me tient torturé mon cœur.*
> *Pour cette raison, et puisque le mode de déroulement du Chapitre général doit être décidé à Rome, qui devrait avoir lieu au début du mois de novembre prochain, une question qui préoccupe beaucoup les religieux parce que sa solution est d'un intérêt vital pour l'Institut.... Je voudrais vous donner quelques précisions sur les causes du malaise général qui se manifeste....*
> *En conséquence de tout cela, il n'y a actuellement personne qui puisse être placé à la tête de la Congrégation, qui mérite la confiance de tous et qui puisse unir les volontés des religieux, c'est pourquoi la grande majorité d'entre eux me demandent continuellement, et je sais qu'ils l'ont présenté à Rome, que je prenne en charge, en tant que fondateur, la direction de l'Institut, pour laquelle ils voudraient qu'au prochain Chapitre on accorde un vote à tous, Pères ou Frères, qui ont douze ans d'habit, afin que la volonté des religieux soit plus clairement perçue.*
> *Je n'aspire pas à ce gouvernement, car je porte assez la croix que la Divine Providence m'a imposée, mais... je ne refuse pas le travail et je suis prêt, si vous le jugez convenable, à faire ce sacrifice pour ma Congrégation, comme je serais prêt à donner ma vie pour elle*[476].

Cette fois encore, malgré le soutien personnel du Nonce[477], la demande du père Luis n'a pas été accueillie favorablement par le Saint-Siège, mais finalement, grâce à Dieu qui, selon les mots du père Luis lui-même, veut, dans sa Providence, *tirer le meilleur parti de tout*[478], ce qui semblait déjà être une « impasse » a été résolu assez facilement, comme le montrent ces sentiments exprimés par le père Luis lui-même après la célébration de ce Chapitre général :

> *Le Chapitre général vient de se tenir* – écrit-il au Nonce – *dans la paix et la tranquillité et son résultat m'a satisfait comme étant la seule solution possible et je crois qu'il doit être très agréable pour toute la Congrégation, puisque des Supérieurs précédents, seul celui qui fut le premier Définiteur général a été élu Ministre général, et que ceux qui viennent d'être nommés sont ceux qui jouissent*

---

[474] Cf. ŒCLA, 1743. 1745.
[475] Bien que le Cardinal Rinaldini ait écrit une lettre de Foligno au Cardinal Vives, préfet de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, motivant et soutenant la demande du père Luis, cette Sacrée Congrégation - sans doute par décision personnelle de son Préfet - décida, le 13 décembre 1907 *non expedire* (cf. *Archives du Vatican*. *Section Sacrée Congrégation pour Religieux*. Lettre V n. 56).
[476] Cf. AMIGO, Luis, *Carta del 11 de octubre de 1908 dirigida al Nuncio*, dans *Pastor Bonus* 35(1986) p. 68-70.
[477] Cf. *Informe del Nuncio al Secretario de Estado*, dans *Pastor Bonus* 35(1986) p. 211-212.
[478] Cf. ŒCLA, 2137.

de la plus grande sympathie dans la Congrégation et qui me sont le plus attachés[479].

Ces mêmes sentiments de sérénité et de bonheur exprimés par le père Luis ont été partagés par de nombreux autres religieux, comme en témoignent ces paroles de l'un des frères les plus anciens et les plus significatifs :

Le Chapitre de l'année 1908 s'est tenu, ce qui a entraîné une grande différence dans l'élection, et c'est ce que nous avons tous souhaité avec un réel empressement. Que Dieu soit béni. Beaucoup de travail a été fait pour y parvenir. En fin de compte, c'est chose faite.... On a souhaité que le Fondateur soit le représentant et il l'est effectivement. L'ancien Général et Définiteurs ont été complètement exclus de la haute direction. Pères et Frères le désiraient pour le bien commun et cela a été fait. Dieu seul sait ce qui a été fait pour que la situation soit acceptable[480].

De leur côté, certains des anciens Supérieurs[481] qui ont quitté leur poste après ce Chapitre ont profité de l'occasion offerte par la rédaction du Rapport du sexennat[482] qui devait être envoyé au Saint-Siège, pour s'en prendre au Fondateur qu'ils accusent de « ne pas laisser au Conseil général la liberté qui lui est due ou de s'y opposer »[483]. Le père Luis s'est défendu de cette accusation comme suit :

Depuis lors, j'ai dû lui prêter plus d'attention et assister, lorsque j'y étais invité et que je le pouvais, à certaines de ses réunions de Définitoire, dans lesquelles je ne pense pas avoir restreint la liberté et la volonté de qui que ce soit, ni dans le dernier Chapitre, bien que j'aie donné mon avis à celui qui me l'a demandé[484].

Mais, malgré toute la tranquillité qui suivit le Chapitre général de 1908, la situation difficile créée autour du statut clérical-laïc de la Congrégation n'était pas complètement surmontée.

En 1909, les frères coadjuteurs, soutenus par quelques personnalités du Patronat de Santa Rita à Madrid[485], s'adressent à Rome contre la réforme des Constitutions en cours qu'ils considèrent comme préjudiciable à leurs droits :

La Congrégation des Tertiaires Capucins – écrivent les frères dans leur appel[486] – *bien qu'elle ait établi dans ses Constitutions la désignation de Prêtres et de Frères Coadjuteurs, n'entend pas de détermination, ni de distinction de classe dans sa*

---

[479] Cf. AMIGO, Luis, *Carta del 24 de noviembre de 1908 al Nuncio*, dans *Pastor Bonus* 35(1986) p. 217. Il est à noter que la Lettre est datée du même jour que le Chapitre susmentionné.

[480] ALQUERIA, Fray Lorenzo Mª de, *Resumen del año 1908*, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 8.739.

[481] En particulier les pères Carlos Mª de Cuart et Bernardino Mª de Alacuás, qui sont les seuls à avoir signé le document mentionné ci-dessous.

[482] Le texte de ce Rapport est disponible dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 69-115.

[483] Cf. *Relación del sexenio 1902-1908*, ad 79 dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación* T. VI vol. I p. 103.

[484] Cf. ŒCLA, 1777/79.

[485] Parmi eux, et en particulier, Don Francisco Lastres (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 207-209).

[486] Le document a été signé par 18 frères coadjuteurs de la Communauté de Santa Rita (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 119)

corporation, ni de différence de droits et de devoirs entre ses membres, mais de pourvoir au spirituel d'une part, et d'autre part, à la correction et à l'éducation morale des jeunes gens égarés. En effet, les Constitutions, en considération du travail difficile que les Frères Coadjuteurs accomplissent inlassablement dans leur mission, et en raison de la responsabilité immédiate qui leur incombe, leur accordent certains droits et, avec eux, une certaine participation aux actes importants qui étaient jusqu'à présent de droit commun, leur reconnaissant un rôle d'intérêt dans la Congrégation.
Or, ces droits disparaissent dans le nouveau projet de réforme au point que les Frères Coadjuteurs sont relégués à une deuxième catégorie qui n'est autre que celle de simples serviteurs au sein d'un Institut qui a toujours professé une telle vie commune dans ses pratiques et ses prérogatives que cela a été son principal trait distinctif et la principale raison pour laquelle la plupart de ses membres l'ont rejoint[487].

Le père Luis lui-même a répondu avec force à ces plaintes en ces termes :

Il a été porté à notre connaissance, chers fils, par divers canaux et en premier lieu par Rome – il écrit dans une Lettre Circulaire aux Frères Coadjuteurs – *l'attitude que certaines de vos Charités ont adoptée en essayant de présenter les Constitutions de notre Institut à l'approbation du Pontife Romain, au motif que les modifications introduites donnent une nouvelle orientation à l'Institut et, en même temps, nuisent aux intérêts des Frères....*
Pour ma part, vous pouvez juger que, comme père, j'ai dû être si profondément ému par cette nouvelle, que je ne peux pas ne pas vous donner, en conscience et suivant des indications supérieures, quelques avertissements.... En conséquence, veuillez noter... Que personne, et surtout pas moi, n'a eu l'intérêt ou la pensée d'introduire une quelconque innovation dans nos Constitutions, et que si elles ont été modifiées, c'est par mandat de Rome, effet des normes données par la Sacrée Congrégation pour les Instituts de vœux simples, auxquelles leurs Constitutions doivent se conformer exactement si elles veulent l'approbation du Saint-Siège.... Conformément à ces dispositions et au mandat supérieur, nous les avons réformés, comme vous le savez, en 1902, en les adaptant autant que possible aux normes de la Sacrée Congrégation, mais sans en modifier en rien l'esprit, et en laissant même inchangés les deux ou trois points qui vous préoccupent.... Après cela, nous avons insisté à plusieurs reprises pour obtenir l'approbation de ces Constitutions, recevant la même réponse : qu'il était nécessaire, pour cela, qu'elles soient totalement adaptées aux normes de la Sacrée Congrégation.... J'ai de nouveau insisté pour ne pas modifier les points indiqués, et de nouveau il m'a été répondu que la pleine conformité des Constitutions aux Normes susmentionnées était nécessaire pour leur approbation[488]*.... Ceci, chers fils, est la véritable histoire des événements concernant l'approbation des Constitutions de notre Institut. Et alors que nous nous attendions à ce qu'ils soient approuvés à un moment ou à un autre,*

[487] Cf. *Carta del 6 de octubre de 1909, dirigida al papa Pío X*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 118-119.
[488] Son insistance était telle que l'un des consulteurs de la Sacrée Congrégation des Religieux est allé jusqu'à écrire : Le fondateur, bien que digne d'une pleine confiance pour ses vertus religieuses et son zèle, fait aussi un peu réfléchir par son attachement excessif à ses appréciations personnelles, pas toujours conformes aux prescriptions canoniques (cf. *5ª Observación al texto de las Constituciones de 1902*, dans Archives Vaticans. *Section Sacrée Congrégation des Religieux*, lettre V n. 56). Le père Luis lui-même reconnaît avoir insisté sur ce point, même si c'était inopportun. (Cf. ŒCLA, 1769).

nous constatons qu'à l'heure actuelle, c'est vous-mêmes qui posez des difficultés à cet égard.
Considérez bien tout ce qui a été dit, et notez que c'est votre Père qui vous le manifeste, qui, vous pouvez le penser, doit avoir plus d'intérêt que quiconque (même si vous avez jugé autrement), pour le bien de l'Institut, pour la préservation de son esprit, et pour chacun d'entre vous en particulier...[489].

Finalement, après de longues et difficiles négociations, un texte constitutionnel est approuvé en 1910 qui satisfait la majorité en respectant substantiellement l'identité cléricale et laïque de la Congrégation, et apaise les esprits en mettant un « point à la ligne » à une question déjà excessivement douloureuse pour tous et, en particulier, pour le père Luis :

Les Constitutions, dit le frère Lorenzo, reprenant un sentiment commun*, ont été approuvées selon les désirs des frères, après un long litige et un sérieux dégoût à l'intérieur de la Congrégation, nous avons tous les moyens approuvés, pour obtenir l'ordre. Tout a été résolu*[490].

[489] Cf. ŒCLA, 1763. 1764. 1766. 1767. 1768. 1769. 1770.
[490] Cf. ALQUERIA, fray Lorenzo Mª de, *Anotación del 23 de octubre de 1910*, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 8.837.

Partie III

Le soleil brille à nouveau

Dans ce grand chant qui harmonise toute la vie de Luis Amigó autour de l'accomplissement de la volonté de Dieu, il en fait une symphonie à l'amour – au don total – à Lui et aux frères au point d'être prêt à donner, si nécessaire, la vie[491], une strophe essentielle, avec celle de la douleur, est celle de la joie et du bonheur[492].

Conscient que suivre la volonté de Dieu – acte suprême d'amour[493] – implique la souffrance, Luis Amigó a aussi expérimenté que cette même source de douleur devenait immanquablement une source de paix et de sérénité, comme il le souligne dans son magistère :

> *Le témoignage de la bonne conscience* – il écrit – ; *la conformité à la volonté de Dieu, même au milieu des tribulations, des privations et de la pauvreté ; la fuite des vices ; le détachement des choses terrestres, et, en somme, la pratique de la vertu, est le seul moyen d'obtenir la vraie paix, parce qu'elle est fruit de l'Esprit Saint*[494].
>
> *La paix intérieure de l'âme, qui ne peut être obtenue, chers fils, que par l'union de l'intelligence et de la volonté à celle de Dieu, centre harmonieux de la création comme principe et fin qui est de toutes choses*[495].

À partir de l'expérience d'une profonde paix intérieure ou, si l'on préfère, d'une véritable joie[496], qui – comme celle de la douleur – s'est particulièrement manifestée dans son travail de fondateur, Luis Amigó a fait siens les sentiments mêmes du Christ Ressuscité avec lesquels il a complété avec succès ceux du Christ Incarné et Crucifié[497] qui ont profondément marqué son existence humaine et spirituelle.

Le portrait de Luis Amigó par son ami Lauzurica est sans doute la meilleure synthèse d'une vie où la douleur – assumée par amour et avec amour – a été transfigurée en joie :

---

[491] Cf. ŒCLA, 251 et 1831.
[492] Cf. VIVES, Juan Antonio, *Testigos del Amor de Cristo*, p. 61-62, 136-137, 209-212 et *El fondo de su ser, la paz*, dans *Pastor Bonus* 45(1996) p. 75-76.
[493] Cf. ŒCLA, 828.
[494] Cf. ŒCLA, 874. Cf. *ibidem*, 252.
[495] Cf. ŒCLA, 882.
[496] François d'Assise préférait appeler joie véritable l'état dans lequel une personne est capable d'accepter avec affection, tranquillité et égalité d'esprit les contradictions du monde et les contradictions de la vie (cf. SAN FRANCISCO, *La verdadera alegría* dans *Escritos, Biografías, Documentos de la época*. BAC, Madrid 1978, p. 85-86, et *Admonitions* 13, 15 et 22 dans *ibidem*, p. 81-83. Cf. aussi VIVES, Juan Antonio, *El fondo de su ser, la paz*, dans *Pastor Bonus* 45(1996) p. 63-64).
[497] Le fait même d'appeler le Crucifié « mon ôteur de peine », comme le faisait Luis Amigó (cf. *Positio*, Sommaire, ad 113 p. 51 et 246 et ad 36 p. 520) dénote déjà d'avoir découvert en profondeur la dimension pascale que comporte toujours la croix du Christ.

Sa vie fut la course douce d'une rivière, sans pentes abruptes ni débordements qui dépassent le lit. À son passage fleurirent les fleurs de toute vertu : la charité, la pauvreté, l'humilité, l'obéissance, l'austérité, le sacrifice... La bonté de sa belle âme rayonnait dans le sourire qui illuminait son visage ; un sourire que même la mort ne put effacer[498].

[498] Cf. LAUZURICA, Javier dans ŒCLA, p. 3. Cf. aussi le témoignage du père Lorenzo de Torrente dans RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 273, où il affirme : « Je m'émerveillais du sourire et de la sérénité qu'il affichait constamment sur son visage ».

CHAPITRE I

Retour au foyer

Mes Religieux et Religieuses tertiaires n'ont pas été les moins heureux et se sont réjouis de ma nomination comme Provincial. Les pauvres avaient été très éloignés de moi et privés de ma direction immédiate pendant plusieurs années (le Seigneur l'ayant permis pour prouver leur constance et faire voir à tous que la fondation était leur œuvre) ; aussi, lorsqu'ils ont considéré que je pouvais maintenant, avec plus de liberté d'action, m'occuper d'eux, ils ont insisté pour que je visite l'École de Réforme de Santa Rita, à Madrid, afin de voir et d'apprécier les grands progrès qu'elle avait faits, qui lui donnaient déjà une notoriété publique et un renom partout[499].

Quand il a été possible de leur faire plaisir, je suis allé à Madrid[500] *et l'accueil que j'y ai reçu a été enthousiaste. Bien que je sois arrivé le matin, ils n'ont pas voulu que je me rende à Santa Rita avant l'après-midi, et ils m'ont retenu à la Residencia de Madrid, où j'ai été présenté aux Commissions des différentes sections des corrigendums, accompagné de leurs responsables. L'après-midi, à l'heure qu'ils avaient sans doute convenue, ils me conduisirent à Santa Rita dans un magnifique carrosse ; et je fus très surpris de voir, près de Carabanchel, une belle cavalcade formée par les corrigendums, montés sur des chevaux fougueux et bien attelés, et ils étaient vêtus de costumes luxueux dans le vieux style espagnol. Quand la voiture est arrivée, ils ont défilé devant elle, en bon ordre, jusqu'à ce qu'ils entrent dans les plates-formes du verger de Santa Rita ; et quand je suis descendu de la voiture, j'ai été reçu par les Religieux et les élèves avec le plus grand enthousiasme, au milieu des acclamations et des applaudissements, et les enfants m'ont offert des fleurs quand je passais sur le chemin de la chapelle. Toutes ces manifestations de vénération et d'affection étaient pour moi une grande source de confusion, compte tenu de mes nombreuses misères et infidélités envers Dieu. Mais comme je considérais que ces honneurs ne s'adressaient pas à moi, mais à Dieu (que je représentais pour eux), je les ai reçus avec plaisir. Je me suis aussi souvenu à cette occasion que mon Père saint François (un modèle d'humilité), bien qu'il ait toujours fui les applaudissements du monde, accepta volontiers, en une certaine occasion, les acclamations et les applaudissements avec lesquels il fut reçu dans une ville, et au religieux qui l'accompagnait, qui admirait le comportement de son Père en cette occasion, il dit : « Mon fils, ces gens ne font pas encore ce qu'ils devraient faire, parce que ces honneurs ne sont pas rendus à François, mais à Dieu ».*
Ce sont donc ces idées et ces sentiments que j'ai mis en avant, lorsque j'ai parlé à mes Religieux et à mes corrigendums, pour les remercier de leurs manifestations de vénération et d'affection. Bénissez le Seigneur, toutes ses créatures ![501].

---

[499] Cf. ŒCLA, 147.
[500] Cette visite a eu lieu du 25 au 27 mai 1899 (cf. ŒCLA, 2075-2104).
[501] Cf. ŒCLA, 148.

Il ne fait aucun doute que ces paroles du père Luis – chacune d'entre elles étant l'expression d'un sentiment profond – constituent la meilleure introduction au présent chapitre de sa vie, qui vise à présenter, d'une certaine manière, son expérience pascale après une longue nuit sombre de douleur et de souffrance.

Avec son élection – en décembre 1898 – comme Provincial de la Province Capucine de Valence, une nouvelle et définitive proximité avec ses congrégations commença dans la vie du père Luis ; la reconnaissance de ses fils et filles commença pour lui, et, peu à peu, sa paternité fut acceptée, sans aucune dissension interne, aussi bien par les religieuses que par les Tertiaires Capucins.

Il est vrai – comme nous l'avons déjà vu[502] – qu'il dut encore vivre des moments difficiles parmi les religieux, mais ceux-ci étaient différents ; car, d'une part, personne ne pouvait plus le maintenir – comme auparavant – en dehors de sa fondation, et d'autre part, le nombre de religieux qui – le reconnaissant comme l'unique fondateur et comme le premier et principal point de référence de leur propre charisme et de la volonté de Dieu pour la Congrégation – l'acceptaient et l'aimaient sans aucune réserve, était en augmentation.

Avec le soutien de Rome

> *En cette même année 1902* – écrit le père Luis lui-même – *j'ai eu la satisfaction, très grande pour moi, de voir approuver par Sa Sainteté Léon XIII l'institution et les Constitutions de mes deux Congrégations de Sœurs et Frères Religieux Tertiaires Capucins. Celle des Sœurs le jour de l'Incarnation, le 25 mars, et celle des Religieux le 19 septembre de la même année*[503].

Il faut ajouter à cette nouvelle, bien que le père Luis ne le note pas cette fois-ci, que cette approbation avait été faite en un temps « record », pour ce qui était autrefois de telles démarches à la Curie vaticane, *en raison des circonstances anormales que traversaient alors les Instituts religieux en Espagne, afin de légaliser leur situation face au danger d'expulsion de ceux qui n'étaient pas légalisés et approuvés en bonne et due forme par le Saint-Siège*[504].

D'abord les sœurs

Naturellement, la Congrégation des Sœurs Tertiaires Capucines de la Sainte Famille a été la première à être approuvée, parce qu'elle avait quatre ans de plus de fondation. Le jour choisi par Rome pour l'événement a été le mercredi 25 mars 1902, solennité de l'Annonciation de l'Ange à Marie et de l'Incarnation du Fils de Dieu, qui est une fête intimement liée à la Famille de Nazareth, Patronne de l'Institut.

Le Décret d'Approbation, entre autres, stipulait :

> *L'année du Seigneur 1885, alors que l'horrible épidémie du choléra morbide asiatique affligeait l'Espagne, le Révérend P. Luis de Masamagrell, Mineur*

[502] Cf. ci-dessus, **Entre laïque et clérical**.
[503] Cf. ŒCLA, 154.
[504] Cf. ŒCLA, 1765.

Capucin... fonda une Congrégation appelée « Sœurs Tertiaires Capucines de la Sainte Famille » ...
Le but principal..., outre la sanctification personnelle..., est de se consacrer à l'instruction pieuse et attentive des jeunes filles, surtout des orphelines, et au soin assidu des vieillards et des malades, avec la charité la plus délicate....
Quatre des sœurs susmentionnées, consacrées avec une abnégation héroïque au service des malades de la peste, ont contracté la maladie et sont mortes dans le Seigneur. À partir de cette date, l'institution a prospéré....
Avec tant de ferveur, d'enthousiasme et de constance, elles ont travaillé à l'exécution fidèle des obligations qu'elles s'étaient volontairement imposées, qu'elles ont partout récolté des fruits abondants et salutaires, s'attirant la vive sympathie du peuple et la bienveillance paternelle des Prélats...[505].

La nouvelle de l'Approbation Pontificale a été reçue avec une grande joie par toute la Congrégation. La Supérieure générale, Sœur Patrocinio de Benisa, pleine de joie, l'a communiquée à toutes les sœurs comme suit :

C'est avec une joie indicible que je m'adresse à vous aujourd'hui... pour vous notifier officiellement la grâce de l'approbation de notre Institut... Peu de Congrégations peuvent se vanter de l'avoir reçue si tôt[506]*... ; car le Seigneur se plaît toujours à exalter les petits et les humbles.*
Notre Congrégation, fondée dans la plus grande pauvreté et humilité, a toujours conservé, par la grâce de Dieu, son esprit, sans défaillance ni découragement, au milieu des plus grandes tribulations et des plus rudes épreuves par lesquelles elle a passé, et que l'on pourrait compter par les années de son existence ; et le Seigneur, en récompense et en rétribution de la vertu de nos aïeules, nous console aujourd'hui par cette ferveur si singulière[507].

Une action de grâce sincère a été célébrée dans toutes les Maisons dans une atmosphère festive et un Triduum a eu lieu à Montiel avec une solennité particulière[508].
On raconte que le père Luis, débordant de satisfaction, aurait simplement dit :

L'œuvre est de Dieu, et Dieu a tout fait. Maintenant, mes filles, soyons fidèles, soyons saints et rendons grâce au Seigneur de nous rendre dignes de plus grands bienfaits[509].

En septembre, les frères

---

[505] Cf. Texte intégral dans *Florecillas de San Francisco* 2(1902) p. 184-186 et dans AMIGO, Luis, *Constituciones escritas, acomodadas y enmendadas por el Siervo de Dios*, p. 110-113.
[506] Selon le dossier constitué à cet effet (cf. *Copie du dossier*, dans les *Archives générales des Tertiaires Capucines*, 1.2.2), il ne s'est écoulé que dix jours entre l'envoi du dernier document demandé - envoyé après la célébration du troisième Chapitre général de la Congrégation, le 13 mars 1902 - et son approbation (cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de Hermanas Terciarias Capuchinas*, p. 51).
[507] Cf. BENISA, Patrocinio de, *Circular del 26 de mayo de 1902* dans les *Archives générales des Tertiaires Capucines* 2.2.1.1.
[508] Cf. ŒCLA, 1959.
[509] Cf. Témoignage recueilli par RAMO, Mariano, *El siervo de Dios, Excmo. P. Luis Amigó y Ferrer O.M.C.*, Madrid 1950, p. 75.

Près de six mois après l'approbation de la Congrégation des Sœurs, la Congrégation des Religieuses Tertiaires Capucines de Notre-Dame des Douleurs a également reçu l'approbation pontificale. C'était le vendredi 19 septembre de cette même année 1902, la veille du troisième dimanche de septembre, où l'Église célébrait la fête de Notre-Dame des Douleurs, que le pape Pie X fixera peu après au 15 du même mois[510]. Ceci marquait la fin d'un processus initié le 25 mai de la même année, dont le dernier document avait été envoyé le 7 août[511].

Le Décret de cette Approbation Pontificale a proclamé solennellement que :

> *Dans l'année du Seigneur 1889, dans l'archidiocèse de Valence, en Espagne, et avec l'approbation de l'archevêque, l'Institut des Frères Tertiaires Capucins de Notre-Dame des Douleurs a été fondé par le Révérend Père Luis de Masamagrell, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins.*
> *Le but ou l'objet particulier que ces Frères se proposent est de s'occuper principalement de leur propre sanctification – par les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté et selon la norme de vie proposée dans leurs Constitutions – et par conséquent d'exprimer en toute clarté la charité pressante du Christ Seigneur, surtout envers les adolescents égarés, afin que, arrachés à la fange des vices, ils se préoccupent de les instruire et de les éduquer pieusement avec les moyens les plus appropriés.*
> *Tous les Frères ont la même norme de vie…. Dans les lieux où ils se trouvent, ils ont tellement répandu la bonne odeur du Christ et recueilli, avec l'aide de la grâce, une telle abondance de fruits sains, qu'ils ont rapidement gagné la bienveillance, la faveur et l'admiration, non seulement des Évêques, mais aussi des autorités civiles...*[512].

Dès qu'il a été informé de la bonne nouvelle, le Supérieur provincial, le père Bernardino de Alacuás, s'est adressé à la Congrégation en ces termes :

> *À l'occasion de l'heureux événement récent de l'approbation définitive de notre Institut et de nos Constitutions... nous nous tournons aujourd'hui vers vous, le cœur rempli de joie, pour vous confier une fervente action de grâce au Tout-Puissant, de la main libérale et bienveillante duquel nous avons reçu une faveur si extraordinaire.*
> *A cette fin, nous ordonnons qu'un service solennel d'action de grâce soit tenu dans toutes les Maisons de la Congrégation avec l'exposition de Sa Divine Majesté.... Dans la Maison Mère, il durera trois jours, qui serviront également de*

---

[510] Cf. ŒCLA, 2016 et TERTIAIRES CAPUCINS, *Manuel de 1911*, p. 163, où l'on disait encore que la fête de la Vierge des Douleurs était le troisième dimanche de septembre.

[511] Le dossier s'ouvrait sur une première pétition signée par tout le Conseil provincial de la Congrégation le 25 mai 1902 (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 634) ; il comprenait la Relation historique (cf. ibidem, p. 634-644), les Lettres d'éloge des évêques (cf. *ibidem*, p. 224-230) et même une longue recommandation de l'ambassade d'Espagne auprès du Saint-Siège (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII vol. II p. 384-385), et elle se terminait par une nouvelle demande du Supérieur provincial signée le 7 août 1889 (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 644 et T. VII vol. II p. 383).

[512] Cf. Texte original latin dans AMIGO, Luis, *Constituciones escritas, acomodadas y encomendadas por el Siervo de Dios*, p. 340-342. La traduction proposée ici est faite directement à partir du texte latin par l'auteur de cet ouvrage (cf. à ce sujet dans *Pastor Bonus* 27(1978) p. 246 et 30(1981) p. 291-295).

préparation au Chapitre, le premier étant dédié à Notre Père Saint François, le second à Notre Mère des Douleurs et le troisième à la Très Sainte Trinité[513].

Certains médias se sont fait l'écho de la nouvelle, et le magazine *Florecillas de San Francisco* l'a proposée à ses lecteurs comme suit :

C'est avec une grande satisfaction que nous vous informons de l'heureuse nouvelle de l'approbation pontificale des Religieux Tertiaires Capucins...
Ladite Congrégation se réjouit, et avec elle tout l'Ordre des Capucins, puisque de son sein est né ce nouveau rameau de l'arbre séraphique touffu et toujours fécond.... Un prêtre capucin, le père Luis de Masamagrell... en fut le fondateur. Il peut donc se réjouir d'entendre de la bouche du Pontife les paroles de consolation adressées dans le décret d'approbation aux élèves du nouvel Institut, comme elles l'ont été il y a peu aux Sœurs Tertiaires Capucines, fondées elles aussi par le père Luis de Masamagrell...[514].

Quelques jours plus tard, entre le 7 et le 9 novembre 1902, le Triduum spécial et solennel d'action de grâce, qui avait été annoncé, s'est déroulé au couvent de Monte Sión à Torrent, sous la présidence du père Luis, et parmi les sermons choisis, il faut souligner ceux prononcés le matin et l'après-midi du premier jour, qui – centrés sur ce qui est le plus spécifique et propre au charisme de la Congrégation et basés sur le passage *Les ossements desséchés* du prophète Ezéchiel et sur les paroles *Jeune homme, je te dis, lève-toi* !, adressées par Jésus au fils de la veuve de Naïn – a montré que la mission des Tertiaires Capucins était de régénérer et de donner une nouvelle vie aux os secs et arides de la jeunesse égarée et de provoquer une véritable résurrection spirituelle chez les jeunes[515].

L'œuvre est achevée

Que lors de l'approbation de l'Institut – écrit le père Luis – *bien qu'il ait été fait mention de l'approbation des Constitutions, il nous a été précisé en même temps que cela a été fait en raison des circonstances anormales que traversaient alors les Instituts religieux en Espagne, afin de légaliser leur situation face au danger d'expulsion de ceux qui n'étaient pas légalisés et approuvés en bonne et due forme par le Saint-Siège ; mais que, une fois cette étape franchie, nous avons compris que les Constitutions nécessitaient une approbation spéciale qui devrait être demandée et qui serait donnée en temps voulu*[516].

---

[513] Cf. ALACUAS, Bernardino Mª de, *Circular del 10 de octubre de 1902*, dans ROCA, Tomás, Historia de la Congregación, T. VI vol. I p. 645-646.
[514] Cf. *Florecillas de San Francisco* 3(1902) p. 339-340. La nouvelle sera également publiée dans l'Almanaque « Las Provincias » de 1903.
[515] Le premier de ces sermons a été prononcé par le père jésuite Mariano Ripoll et le second par le prêtre Don Enrique Sanchis. Une chronique complète de l'événement, publiée en son temps par *Florecillas de San Francisco* 3(1902) p. 372-376, peut être consultée dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 649-652 et T. VII, vol. II p. 389-395). Le journal *Las Provincias* du 9 novembre 1902 (cf. dans ROCA, Tomás, *ibid*. T. VI vol. I p. 648) a également rapporté l'événement, notant qu'au nom des Tertiaires Capucines, les sœurs suivantes ont participé : Patrocinio de Benisa, Mª Luisa de Valencia, Margarita de Masamagrell, Rosario de Soano, Serafina de Ochovi et Visitación de Manises.
[516] Cf. ŒCLA, 1765.

Ces paroles qui se réfèrent directement au cas des frères s'appliquent parfaitement – comme le reconnaît expressément le père Luis lui-même [517] – à celui des sœurs.

Le fait est que les deux Congrégations amigoniennes – séparées dans leur fondation par seulement quatre ans – ont connu les mêmes circonstances politiques, sociales et canoniques au début.

Tous deux ont été approuvés « d'urgence » en raison du risque d'expulsion en Espagne d'Instituts qui n'étaient pas de droit pontifical[518]. Avant d'entamer le processus d'approbation du Saint-Siège, tous deux ont dû procéder à une première réforme constitutionnelle afin d'adapter, au moins de manière minimale, leur propre législation aux *Normes* dictées – le 28 juin 1901 – par la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers pour tous les Instituts religieux qui souhaitaient obtenir la reconnaissance de Rome[519]. Dans le cas particulier des sœurs, cet accommodement préalable a été approuvé par l'archevêque de Valence, Monseigneur Sebastián Herrero y Espinosa, le 12 décembre 1901[520]. En ce qui concerne les frères, bien qu'aucune trace n'ait été conservée d'un tel accommodement diocésain, il existe des indices clairs qu'il a eu lieu[521].

À partir de 1902, le processus suivi par les deux Congrégations pour l'approbation définitive du texte constitutionnel s'est également déroulé en parallèle. Lors des Chapitres généraux correspondants tenus en 1902, les deux Instituts amigoniens ont réexaminé le texte constitutionnel afin de le rendre encore plus conforme aux *Normes*. Par la suite, les deux instituts ont également produit une édition manuscrite des Constitutions pour que chaque Maison puisse en avoir une copie. Et après six ans, les deux Congrégations ont repris leur propre projet de vie pour poursuivre le processus d'adaptation, lors des Chapitres généraux de 1908. Enfin – et avec la conviction d'avoir bien exécuté tout ce qui était prescrit – les deux Congrégations, optimistes surtout grâce aux démarches entreprises personnellement à Rome par le père Luis lui-même[522], attendirent l'imminente approbation définitive de leurs Constitutions par le Saint-Siège au début de l'année 1910.

Les frères sont en avance

Contrairement à la « logique » de la primogéniture, qui avait suivi le processus d'Approbation pontificale des Congrégations amigoniennes en 1902, l'adage évangélique selon lequel « *les derniers seront les premiers* » s'est concrétisé à cette occasion, et les frères ont dépassé leurs sœurs aînées dans l'approbation « définitive » des Constitutions.

Le 5 juillet 1910, le pape Pie X, par l'intermédiaire du Cardinal Vives y Tutó, Préfet de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, a approuvé les Constitutions des Religieux Tertiaires Capucins de Notre-Dame des Douleurs.

Le processus, cependant, n'a pas été entièrement achevé ce jour-là. L'un des consultants à qui le texte constitutionnel avait été remis pour étude fit remarquer – très judicieusement – qu'il serait souhaitable d'y annexer un chapitre spécial précisant l'objet et le but apostoliques de la Congrégation et la méthode suivie pour le rétablissement des jeunes en difficulté. Le père Luis lui-même et le Conseil général se chargèrent de réaliser

---

[517] Cf. ŒCLA, 1765.
[518] Cf. ŒCLA, 1765.
[519] Texte original latin dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación* T. VI vol. I p. 32-66.
[520] Cf. Lesdites *Amendements* dans les *Archives Générales des Tertiaires Capucines*, 2.0.1.
[521] Cela expliquerait qu'à défaut d'un texte constitutionnel publié, un texte manuscrit ait été envoyé au Saint-Siège en 1902, comme l'a dénoncé à l'époque l'un des censeurs de la Congrégation des Évêques et Réguliers chargés d'étudier le dossier (cf. dans *Archives Vaticanes*. *Sacrée Congrégation de la Section des Religieux*. Lettre V n. 56).
[522] Cf. ŒCLA, 190 et 1761.

ce travail, qui fut achevé en moins d'un mois, et constitua une première synthèse très réussie de la pédagogie amigonienne, alors qu'elle était déjà expérimentée depuis près de vingt ans[523].

Avec l'approbation de ce chapitre[524] – le 25 août 1910 – le processus suivi par les Frères pour l'approbation de leurs Constitutions a été complètement conclu.

L'itinéraire difficile des sœurs

Les sœurs – avec le père Luis à leur tête – étaient très excitées de pouvoir compter sur l'approbation des Constitutions pour la célébration du Jubilé d'argent de la Congrégation, qui eut lieu le 11 mai 1910. Et pour assurer la réalisation de ce désir, le père Luis lui-même a insisté auprès du père Pedro Mª de Titaguas, Supérieur Général des Frères, pour que lorsqu'il enverrait le dossier des Tertiaires à Rome, il ajoute cette mention à la Lettre de Présentation du dossier :

> *L'Illustre Père Fondateur me charge de rappeler à Votre Eminence que nos Sœurs, les Tertiaires Capucines, sont dans la même situation, dont les Constitutions ont été présentées à Rome il y a plus de quatre ans et les modifications qui y ont été indiquées ont été apportées, sans avoir été approuvées jusqu'à présent, et comme le mois de mai prochain marquera le vingt-cinquième anniversaire de la fondation, notre Illustre Evêque serait très heureux que pour le Jubilé d'argent les Constitutions susmentionnées puissent être approuvées*[525].

Mais une fois de plus, les circonstances ont fait que le dicton « l'homme propose et Dieu dispose » s'est vérifié et, en fin de compte, les choses n'ont pas pu se dérouler comme on l'avait souhaité et rêvé. Les célébrations du Jubilé d'argent se sont bien déroulées, même si elles ont été retardées de plus d'un mois, dans l'attente de la bonne nouvelle. Les Constitutions des Frères ont été approuvées. Et c'est déjà vers la fin de l'année 1910 que le père Luis, déterminé à faire tout ce qui était en son pouvoir pour obtenir l'approbation tant désirée, écrivit une lettre dans laquelle – soulignant comme élément commun et le plus caractéristique du charisme de ses deux congrégations, l'éducation de la jeunesse égarée[526] – il disait :

> *Frère Luis Amigó y Ferrer..., humblement prosterné aux pieds de Sa Sainteté, expose : Que, intimement persuadé de l'urgente et suprême nécessité de ramener dans le droit chemin, par l'éducation chrétienne, des jeunes gens imprégnés de*

---

[523] Bien que la paternité « officielle » corresponde au Fondateur avec le Conseil Général, il n'est pas difficile de découvrir, derrière la rédaction de ce chapitre, la main personnelle du père Domingo de Alboraya qui l'a fait en résumant avec art les parties les plus essentielles du Mémoire de l'Ecole de Correction Paternelle de Sainte Rita, qu'il avait lui-même publié, en 1906, sous le pseudonyme d'Aya-Robla (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. II p. 293-319), où il fait une intéressante étude synoptique du chapitre ajouté aux Constitutions et du Mémoire susmentionné.

[524] Ce Chapitre, qui est devenu le cinquième chapitre de la deuxième partie des Constitutions, se trouve dans AMIGO, Luis, *Constituciones escritas, acomodadas y enmendadas por el Siervo de Dios*, p. 384-390.

[525] TITAGUAS, Pedro Mª de, *Carta del 20 de abril de 1910, dirigida al Cardenal Prefecto de la Sagrada Congregación de Obispos y Regulares*, dans *Archives Vaticanes. Sección Congregación de Religiosos*. Letra V n. 56.

[526] C'est l'un des deux documents importants où le père Luis se présente clairement comme un véritable apôtre de la jeunesse égarée. L'autre document est son Testament spirituel (cf. plus tard, **En passant le témoin**). Il faut noter que les Tertiaires, à partir des Constitutions de 1902, avaient inclus parmi leurs fins apostoliques celle de la correction paternelle.

fausses doctrines et de mauvais exemples et éloignés du chemin de la vérité et de la vertu, il fonda, de tous ses efforts et aidé par la grâce divine, deux Instituts du Tiers-Ordre des Capucins, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes, afin que les religieux et religieuses des deux Instituts, pleins de zèle, réforment sous l'aspect naturel et surnaturel les jeunes qui s'étaient écartés du chemin du bien, en les renouvelant dans le Christ par tous les moyens.
Les deux Instituts, avec l'aide de Dieu, remplissent bien leur tâche, et sont donc très estimés par les évêques et par toutes sortes de personnes, et ont mérité d'obtenir le décret d'approbation du pape Léon XIII, d'heureuse mémoire, votre prédécesseur.
J'ai aussi rédigé les Constitutions pour le bon gouvernement et la discipline de ces Instituts, selon les normes de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers ; mais Sa Sainteté a daigné accorder son approbation seulement pour les Constitutions qui se réfèrent aux religieux.
Il espère maintenant que Votre Sainteté daignera également accorder l'approbation suprême des Constitutions concernant les religieuses et demande avec révérence cette approbation à la magnanimité de Votre Sainteté[527].

Avec un si bon intermédiaire, la réponse du Saint-Siège ne se fait pas attendre. En effet, le père Luis, convaincu de l'efficacité de ses efforts, deux jours après avoir signé la précédente lettre au Pape, confie à l'une des sœurs que les Constitutions sont sur le point d'être approuvées par Sa Sainteté[528].

Enfin, le 13 juin 1911, le cardinal Vives y Tutó signa à Rome le décret d'approbation des Constitutions des Sœurs Tertiaires Capucines de la Sainte Famille par le Saint-Siège. Cela complétait, d'une certaine manière, l'œuvre fondatrice du père Luis en ce qui concerne ses deux congrégations religieuses.

Accompagnateur fidèle et attentionné

Avec son élection à la charge de Provincial des Capucins, le père Luis – on l'a dit et répété – a pu à nouveau accompagner ses Congrégations de près et avec suffisamment de liberté, et bien qu'il ait eu encore pendant plusieurs années de sérieuses divergences avec certains de ses fils[529], celles-ci non seulement ne l'ont pas empêché de maintenir une certaine proximité et présence, mais l'ont même renforcée, comme le père Luis le note lui-même[530].

Par la suite, en 1911, poussé par une affection paternelle que le temps, loin de diminuer, augmentait, il demanda même son transfert du siège de Solsona à celui de Segorbe « *afin d'être en mesure, sans négliger ses devoirs épiscopaux, de diriger de plus près ses Congrégations de Tertiaires* »[531].

---

[527] Cf. ŒCLA, 1780.
[528] Cf. ŒCLA, 1782.
[529] Cf. ci-dessus, **Entre laïque et clérical**.
[530] Cf. ŒCLA, 1777/79 où il dit : *Depuis lors* (depuis qu'il a eu connaissance de la troisième et dernière tentative de changer la spiritualité franciscaine pour la spiritualité ignatienne) *j'ai dû m'occuper un peu plus de l'Institut de mes Tertiaires*.
[531] Cf. AMIGO, Luis, *Carta a D. Alejandro Solari, del 30 de octubre de 1911*, dans *Pastor Bonus* 35(1986) p. 70-71.

Cette proximité affectueuse et croissante – outre qu'elle s'est exprimée par sa présence de plus en plus fidèle aux sessions des Conseils généraux, tant des frères[532], que des sœurs[533] et à d'autres occasions plus sporadiques[534] – a connu quelques étapes où sa présence auprès de ses filles et de ses fils a acquis une importance particulière.

Les moments particulièrement significatifs, par exemple, depuis son élection à la charge de Provincial des Capucins ont été ceux décrits ci-dessous.

Le 24 octobre 1899, il préside le deuxième Chapitre provincial des Tertiaires capucins à Torrent. Trois ans plus tard, en 1902, il assiste avec émotion aux Triduums d'action de grâce que ses Congrégations organisent respectivement au Sanctuaire de Nuestra Señora de Montiel, à Benaguacil, et au Couvent de Nuestra Señora de Monte Sión, à Torrent, pour célébrer l'Approbation Pontificale qu'elles viennent de recevoir[535]. La même année, il est présent au troisième Chapitre général des Sœurs[536] et au premier Chapitre général des Frères[537].

En février 1905 – le 5 exactement – il envoya à Masamagrell les premières missionnaires Tertiaires Capucines, qui se rendaient dans la Guajira colombienne. Toujours en 1905, il bénit la chapelle des sœurs de la Maison d'Altura le 14 novembre[538].

En 1908, avec ses fils et ses filles, il vit trois événements importants : le 24 avril, il préside le quatrième Chapitre général des Tertiaires à Montiel ; le 9 mai, il bénit et pose la première pierre de la Casa Seminario San José à Godella[539], et le 21 novembre, il participe au deuxième Chapitre général des Tertiaires Capucins, où, pour la première fois, il fait usage du Rescrit papal qui lui accorde « la présidence et la voix active »[540].

---

[532] Pendant le triennat provincial 1899-1902, le père Luis a assisté à 2 des 11 conseils tenus ; pendant le premier sexennat général (1902-1908), il a assisté à 6 des 16 conseils ; pendant le deuxième sexennat général (1908-1914), il a assisté à 8 des 13 conseils ; pendant le troisième sexennat général (1914-1920), il a assisté à 13 des 14 conseils ; pendant le quatrième sexennat général (1920-1926), il a assisté à 15 des 19 conseils (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación* T. VI vol. I p. 412-416). Dans la dernière période du père Javier de Valencia (1926-1927), le père Luis n'assista à aucun conseil en raison de son état de santé délicat. Et à partir de 1927, le livre des actes du Conseil général ne fut plus tenu, bien que l'on sache qu'il continua à assister avec une certaine assiduité aux délibérations du Gouvernement central de la Congrégation.

[533] Les réunions du Conseil général des Sœurs, surtout depuis que le père Luis est devenu évêque de Segorbe, étaient le plus souvent présidées par lui, comme l'affirme à plusieurs reprises le père Joaquín Belda, qui ajoute que ces réunions se tenaient à Masamagrell, profitant d'un voyage du Fondateur (cf. BELDA, Joaquín, *Cartas al padre Joaquín Guillén* dans *Pastor Bonus* 37(1988) p. 178-181).

[534] Parmi ces occasions plus sporadiques, on sait qu'il a présidé les prises d'habit, les professions et les renouvellements du 6 janvier 1900, du 8 décembre 1900 et du 8 décembre 1901 au couvent de Monte Sión à Torrente. Il a également présidé le renouvellement des vœux à Santa Rita le 15 octobre 1907. À tout cela, il faut ajouter les nombreuses ordinations sacerdotales de Tertiaires Capucins, et surtout les Ordres qu'il a conférés à Godella le 16 septembre 1928 et à Dos Hermanas le 25 mai 1929.

[535] Celui des sœurs a vraisemblablement eu lieu en avril (cf. ŒCLA, 1959) et celui des frères - comme nous l'avons déjà mentionné - entre le 7 et le 9 novembre (cf. ci-dessus, **En septembre, les frères**).

[536] Il s'est tenu à Segorbe à partir du 13 mars 1902 et, bien qu'il ait été présidé par Monseigneur Cerero, il semble que le père Luis était également présent, car lorsqu'il est descendu de la salle capitulaire à la chapelle après les élections, on raconte que Monseigneur s'est exclamé aux sœurs qui étaient près de lui : "Comme la mitre arrêterait bien le père Luis, votre Fondateur ! (Cf. BELDA, Joaquín, *Carta al padre Joaquín Guillén*, dans *Pastor Bonus* 37(1988) p. 179).

[537] Il a eu lieu à Torrent le 11 novembre 1902.

[538] Cf. *Boletín Eclesiástico del Obispado de Segorbe* 25(1905) n. 463 (21 de noviembre) p. 152.

[539] Cf. *Seminario San José de Godella. Cien años de presencia amigoniana*, p. 79-80.

[540] Ce Rescrit - dont l'existence est confirmée en détail par le père Joaquín Belda (cf. *Lettres au père Joaquín Guillén* dans *Pastor Bonus* 37(1988) p. 178-181) - lui fut très probablement accordé en réponse aux lettres qu'il adressait au Saint-Siège pour demander de prendre en charge le gouvernement de la Congrégation, étant donné les temps difficiles que l'on était en train de vivre (cf. *Positio*, Sommaire, ad 26 p. 267 et ci-dessus, **Les esprits se calment**).

Le 25 juin 1910, le Jubilé d'argent des sœurs a été célébré avec simplicité, mais aussi avec solennité et émotion, et une fois de plus, le fondateur était au milieu de ses filles comme un père aimant et attentionné et elles l'entouraient de leur affection, comme en témoignent ces paroles prononcées à Montiel, où la célébration a eu lieu :

> *La Vierge Marie a éclairé votre esprit, père Fondateur, de telle sorte qu'avec une sagesse et une prudence admirables, vous nous avez tracé dans nos saintes Constitutions la voie que nous devions suivre…. Elle vous a soutenu dans les combats que vous avez dû mener pour défendre notre chère Congrégation…. Maintenant, très cher père, vous avez dans les missions vos filles les plus dévouées qui travaillent avec un zèle infatigable pour la gloire de Dieu et de leur mère, la Congrégation....*
> *Un jour, dans la Jérusalem éternelle, des milliers d'âmes qui, sans votre zèle et votre sollicitude, auraient été privées de la félicité éternelle, se lèveront, rayonnantes de joie, et vous appelleront leur père….*
> *En ces moments solennels, mon cœur, plein de joie et d'enthousiasme parce qu'il peut aussi vous donner le doux nom de père, vous dit avec toute l'énergie dont il est capable : Vénéré Père, Père très aimé, réjouissez-vous, joyez-vous en ce jour parce que le ciel vous accorde la joie d'assister au Jubilé d'argent de la Congrégation, qui vous a coûté tant d'efforts et de peines...*[541].

La célébration des Chapitres Généraux des deux Congrégations en 1914 a encore une fois donné au père Luis l'occasion de partager des journées particulièrement significatives et importantes avec ses filles et ses fils. Celui des Tertiaires eut lieu au domaine de San Saturnino à Madrid, du 17 au 19 avril, et celui des Tertiaires se tint à Altura, apparemment le 25 du même mois[542]. Cependant, avant de participer à ces Chapitres, le père Luis avait joyeusement célébré le Jubilé d'argent de ses religieux entre le 12 et le 15 avril, qui coïncidait cette année-là avec les trois premiers jours de Pâques[543].

Deux ans après ces événements, le père Luis a vécu un autre moment particulièrement significatif avec ses filles, en les accompagnant – le 13 décembre 1916 – dans leur entrée solennelle à Carcagente et dans la prise de possession de l'hôpital de la ville[544]. Plus tard, dès 1919, le fondateur et ses Congrégations ont vécu d'autres journées particulièrement heureuses à l'occasion de la Consécration de l'Église de la Maison des Sœurs à Masamagrell, qui a eu lieu les 18 et 19 janvier[545], et à l'occasion de l'inauguration de la nouvelle Maison des Tertiaires à Godella, qui a été célébrée le 19 mars[546].

---

[541] Cf. *Discurso Bodas de Plata* dans *La Emulación* 6(1910) n. 67 et 68 p. 11- 12 et 3-4 respectivement. La veille, le 24 juin, avait eu lieu une soirée littéraire et musicale, organisée par le père José Piqueras, à laquelle avaient participé six sœurs qui venaient d'obtenir leur diplôme d'enseignante (cf. IRIARTE, Lázaro, Historia de la Congregación de Hermanas Terciarias Capuchinas, p. 59-60 y 652). De l'événement est conservée une belle photo du père Luis (cf. VIVES, Juan Antonio, *Álbum fotográfico del P. Luis Amigó (1854-1934)*, p. 9).
[542] La convocation officielle de ce Chapitre - qui était déjà le cinquième de ceux célébrés par les sœurs - le cite pour le 25 avril, mais la revue *Adolescens Surge* (cf. 2(1932) p. 341) affirme qu'il s'est tenu le 1er juin. *La Emulación*, dans son numéro du 16 juin, en a fait état (cf. 10(1914) n. 11 p. 9).
[543] Cf. TITAGUAS, Pedro Mª de, *Circular del 17 de enero de 1914*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 852. Il est dommage qu'aucun exemplaire des numéros 7 et 8 de La Emulación de 1914, correspondant respectivement aux dates du 16 avril et du 1er mai, n'ait été retrouvé à ce jour, car il est fort possible que l'un d'entre eux contienne la chronique des événements qui se sont déroulés à l'occasion de cet anniversaire.
[544] Cf. VIVES, Juan Antonio, *50 Años de historia de la Provincia de la Sagrada Familia*, p. 381.
[545] Cf. ŒCLA, 224-227.
[546] Cf. *Seminario San José de Godella. Cien años de presencia amigoniana*, p. 95-96.

Une fois terminées les périodes de gouvernement de six ans dans ses deux Congrégations, il présida à nouveau les Chapitres généraux correspondants qui durent s'atteler, sous son regard de père, à l'adaptation de leur propre législation au Code de Droit Canonique publié en 1917. Il assiste d'abord au Chapitre des Frères, qui se tient à la Maison de Santa Rita à Madrid le 14 juillet, puis au Chapitre des Sœurs, qui a lieu à Altura le 30 novembre. Pendant le mandat des Supérieurs élus lors de ces Chapitres, le père Luis a assisté à l'inauguration de la Casa del Buen Pastor à Saragosse, le 26 septembre 1921, et du Reformatorio Príncipe de Asturias à Madrid, le 9 avril 1926. Ces deux institutions, qui dépendent des Tribunaux de tutelle des mineurs, ont été confiées aux soins de leurs Tertiaires[547]. L'église de la Maison Séminaire San José de Godella a également été consacrée au cours de la même période[548].

Le 3 mai 1926, à la veille du Septième Chapitre Général des Sœurs et du Cinquième Chapitre Général des Frères, il adressa à ses fils et à ses filles, en témoignage de son amour paternel[549], une précieuse Circulaire à graver dans leur cœurs[550]. Cet écrit, véritable testament spirituel du Fondateur, est sans doute la synthèse la plus aboutie de la spiritualité propre à ses Congrégations dans tout ce qu'elles ont de commun[551].

Après la célébration des Chapitres susmentionnés[552] – au cours desquels les sœurs et les frères ont mis la dernière main au texte Constitutionnel adapté au Code[553] – le père Luis a connu un grave revers de santé en septembre 1926, précisément alors qu'il se trouvait dans la Maison de Masamagrell pour faire ses adieux aux sœurs venues de Colombie pour le Chapitre, ce qui a fait craindre à tout le monde une issue fatale.

Cependant, après s'être remis de cette mésaventure, il a pu être présent – le 26 juillet 1927 – à la fondation de ses filles à Sodupe[554]; il a pu consacrer l'église de la Maison des Tertiaires à Dos Hermanas un mois plus tard[555]; il a pu faire ses adieux à Masamagrell à l'expédition des Sœurs Missionnaires Tertiaires Capucines qui se rendaient au Venezuela[556]; Il a pu présider – le 29 décembre – de cette même année 1927, le sixième Chapitre général de ses fils, qui s'est tenu à Godella, avec un caractère extraordinaire, en raison de la mort du Supérieur général réélu un an plus tôt, et il a pu célébrer, avec émotion, parmi ses fils et filles – en 1929 – le Jubilé d'or de la prêtrise[557]:

> *Un autre motif de reconnaissance envers la bonté divine* – leur a écrit à Noël 1928 – *m'est offert dans l'année qui vient, pour lequel je vous prie, fils et filles bien-*

---

[547] En 1921, après avoir assisté à l'inauguration de la Casa de Zaragoza, il visite pour la première fois la Casa de El Salvador à Amurrio et revient - quarante ans après l'avoir quittée - à Montehano (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. II p. 213).

[548] La consécration a eu lieu le 18 mars 1924 et le lendemain, en la fête du patriarche Saint-Joseph, une messe Pontificale solennelle y a été célébrée (Cf. *Seminario San José de Godella. Cien años de presencia amigoniana*, p. 98-99).

[549] Cf. ŒCLA, 1828.

[550] Cf. ŒCLA, 1828.

[551] Cf. plus tard, **En passant le témoin**.

[552] Le chapitre des frères a eu lieu à Godella le 14 juillet 1926 et celui des sœurs à Altura le 25 juillet 1926.

[553] Les Constitutions des Frères, adaptées au Code, ont été approuvées par le Saint-Siège le 31 mai 1928, et celles des Sœurs le 3 juillet de la même année.

[554] Cf. VALENCIA, Genoveva de, *Carta del 19 de julio de 1927 dirigida a la hermana Patrocinio de Benisa*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Casa/Colegio de Masamagrell* (1885-1985), p. 350-352.

[555] Les actes de consécration de l'église de San Hermenegildo ont eu lieu entre le 14 et le 17 septembre 1927.

[556] L'adieu a eu lieu dans les derniers jours de 1927 et a été prêché, à la demande expresse du père Luis (cf. ŒCLA, 1851) par le père Gumersindo de Estella. Bien qu'aucun document n'ait été trouvé jusqu'à présent pour attester que le père Luis y a assisté, tout porte à croire que c'est le cas.

[557] Cf. ŒCLA, 238. 1870-1875. La célébration des frères a eu lieu à Godella, le 22 mars 1929, Vendredi des Douleurs, et celle des sœurs, à Masamagrell, le 17 avril de la même année.

aimés, de m'aider à rendre grâce au Seigneur, et c'est : que les dates du cinquantième anniversaire, ou jubilé d'or, de mon ordination sacerdotale et de ma première messe approchent, qui étaient, respectivement, les 29 mars et 4 avril 1879. Je suis accablé, chers enfants, de penser à mes nombreuses infidélités envers Dieu dans une si longue vie et à la considération de la gloire que je pouvais et aurais dû lui donner dans l'accomplissement des ministères et des offices dont il m'a honoré. C'est pourquoi je vous prie instamment de m'aider, en tant que bons fils et filles, à implorer d'abord le pardon du Seigneur pour mon ingratitude, et ensuite à le remercier pour ses miséricordes et ses bienfaits. Demandez-lui, en outre, de m'accorder que la courte vie qui me reste soit employée à son service de telle sorte que je puisse lui rendre la gloire que je lui ai enlevée par mes infidélités, et atteindre encore le degré de perfection que sa divine bonté exige de moi[558].

Cette même année 1929, il bénit également à Pampelune – le 15 août – la chapelle du Petit Séminaire de Saint Antoine de Padoue que ses fils ont ouvert dans la capitale de la Navarre[559], et le 3 novembre, il envoie la première expédition missionnaire des Tertiaires en Chine[560].

Enfin, en juillet 1932 – après avoir célébré, une fois de plus entouré de l'affection de ses religieux, le Jubilé d'argent de son épiscopat[561] – il préside pour la dernière fois les Chapitres généraux de ses deux Congrégations. Celui des frères se tint à Godella, du 10 au 17, et celui des sœurs, à Masamagrell, le 25.

En plus de tous ces moments particulièrement significatifs, il y a beaucoup d'autres détails qui montrent clairement l'affection paternelle qu'il ressentait pour les Congrégations que le Seigneur avait voulu fonder à travers son ministère[562].

Parmi ces détails, il convient de souligner les nombreux voyages qu'il a entrepris pour visiter les foyers de ses fils et filles au-delà de la région de Valence et partager ainsi ses joies et ses peines, ses espoirs et ses déceptions, avec ceux qui étaient les plus éloignés. Certains de ces voyages ont eu lieu pendant son mandat de Provincial ou immédiatement après[563], mais la grande majorité d'entre eux ont eu lieu après son élection à l'épiscopat[564], es trois circuits qu'il a effectués en 1927, 1929 et 1932 méritant d'être mentionnés[565].

Cependant, son accompagnement, toujours fidèle et attentionné, a toujours été exempt de paternalisme. Il savait être père et accompagner en tant que tel, mais il permettait à ses fils et à ses filles de grandir et respectait toujours leur autonomie et leur liberté :

---

[558] Cf. ŒCLA, 1865-1866.
[559] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. II p. 186.
[560] Cf. ŒCLA, 1879 et IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de Terciarias Capuchinas*, p. 175.
[561] Cf. ŒCLA, 1902. 1906.
[562] Cf. ŒCLA, 97. 123. 1728. 1764. 1770. 1780. 1828. 1857. 1863.
[563] Rappelons, par exemple, la visite qu'il fit à la Casa de Santa Rita après une longue absence, décrite au début de ce chapitre, ou les voyages qu'il fit pour assister à diverses réunions du Conseil général. Le premier voyage qu'il fit à la Maison de Yuste en juin 1906 date de la même époque (cf. ALQUERIA, Lorenzo Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, n. 8422).
[564] Outre les trois tournées mentionnées ci-dessous - et sans compter les nombreuses visites qu'il fit à Madrid pour assister aux Conseils généraux ou aux sessions du Sénat de la Nation - nous savons qu'en juillet 1909 il visita pour la deuxième fois le monastère de Yuste (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación* T. VI vol. I p. 828), qu'en 1910 il se rendit à Dos Hermanas (cf. *La Emulación* 6(910) n. 65 p. 65), qu'en 1910 il visita le Monastère de Yuste (cf. 65 p. 10), et que durant les étés 1911 et 1912 il était à la Maison de Teruel (cf. *La Emulación* 8(1912) n. 22 p. 19 et GUILLEN, Joaquín, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos* n. 19.001).
[565] Cf. plus tard, **Vers la maison du père**. Lors de la deuxième de ces tournées, en 1929, il retourne à Montehano pour la deuxième fois.

Mes filles, elles savent déjà marcher toutes seules, a-t-il dit à ceux qui suggéraient une intervention dans la Congrégation, qu'il ne jugeait pas opportune [566].

J'ai assisté, quand on m'y invitait et quand je le pouvais, aux réunions définitoires – il s'est défendu, comme nous l'avons déjà vu, contre ceux qui l'accusaient de ne pas laisser assez de liberté aux Supérieurs de sa fondation masculine – *mais je ne pense pas avoir restreint la liberté et la volonté de qui que ce soit, bien que j'aie donné mon avis à tous ceux qui me l'ont demandé*[567].

[566] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 62 p. 232.
[567] Cf. ŒCLA, 1777/79 et ci-dessus, **Les esprits se calment**.

CHAPITRE II

De nouvelles routes sont entreprises

À l'instar du Christ qui, dès qu'il eut réuni le groupe des douze autour de lui, commença à les envoyer deux par deux en différents lieux pour proclamer la Bonne Nouvelle à toute la création[568], les fondateurs des Instituts religieux ont eu, comme l'un de leurs idéaux les plus communs, celui de donner à tous le charisme dont ils avaient eux-mêmes été gratifiés, en encourageant leurs disciples immédiats à répandre leur présence partout.

François d'Assise – un adepte en tout point de « l'évangile à la lettre » – était également radical à cet égard :

> *Une nouvelle recrue de qualité entra dans l'Ordre, et leur nombre fut porté à huit.* – raconte Celano – *Alors le bienheureux François les réunit tous et leur parla longuement du royaume de Dieu, du mépris du monde, du renoncement à la volonté propre et de la docilité à exiger du corps ; puis il les divisa en quatre groupes de deux et leur dit : « Allez, mes bien-aimés, parcourez deux à deux les diverses contrées du monde, annoncez la paix aux hommes et prêchez-leur la pénitence qui obtient le pardon des péchés. Soyez patients dans l'épreuve, sûrs que Dieu accomplira ce qu'il a décidé et tiendra ses promesses. Répondez humblement à ceux qui vous interrogent, bénissez ceux qui vous persécutent, remerciez ceux qui vous insultent et vous calomnient : à ce prix, le royaume des cieux est à vous !* »[569].

Le père Luis a également fait sien l'idéal évangélique de la mission universelle, ce qui se reflète clairement dans ses actions d'accompagnement des premiers pas de ses Congrégations.

Dans le cas des sœurs, c'est lui qui a encouragé la fondation de l'Asilo de Masamagrell, favorisant ainsi une première expansion du charisme, même contre les souhaits de certaines sœurs qui voulaient limiter la vie de la Congrégation au couvent de Montiel[570]. Il fit de même pour les frères, en présidant la commission qui, quelques jours après la fondation, se rendit à Madrid pour rencontrer le Conseil de Patrons qui offrait au nouvel Institut la gestion de l'École de Réforme de Santa Rita, et un an plus tard, enthousiaste et joyeux, il accompagna le premier groupe de la communauté qui alla prendre en charge cette institution[571].

---

[568] Cf. Mc. 6, 7 et 16, 15.
[569] Cf. CELANO, Thomas de, *Vita prima*, n. 29.
[570] Cf. ŒCLA, 96. Cf. ci-dessus, **Tentation du Tabor**.
[571] Cf. ci-dessus, **Changement de cap**.

Puis, lorsque les jours difficiles sont arrivés et qu'il n'a plus pu suivre de si près le parcours de ses créatures, les choses ont profondément changé et les répercussions se sont fait sentir jusque dans ce domaine particulier de l'expansion du charisme[572].

En effet, l'une des plaintes les plus amères que son cœur paternel a éprouvée pendant les années où il a été « écarté »[573] par les Supérieurs de sa Congrégation masculine, était précisément que non seulement la création de nouvelles Maisons n'avait pas été encouragée, mais parfois même entravée, et que l'occasion de faire de nouvelles fondations avait été manquée[574].

Après ces temps difficiles, le père Luis a cependant eu le temps de contempler avec joie, pendant de nombreuses années[575] la façon dont ses congrégations se répandaient en Espagne[576] et – ce qui était sans aucun doute une plus grande source de joie pour lui – dans le monde entier.

À la rencontre de nouvelles cultures

La première Congrégation amigonienne à franchir les frontières de la nation où elle est née est celle des Sœurs Tertiaires Capucines. Le père Luis – fidèle à l'esprit missionnaire, si caractéristique de la famille franciscaine – avait écrit dans les premières Constitutions de ses filles :

> *Si à un moment quelconque la Sacrée Congrégation de Propaganda Fide les demande pour les Missions parmi les infidèles, elles s'y prêteront docilement*[577].

D'ailleurs, il avait même énuméré les qualités qu'il considérait comme essentielles pour l'entreprise susmentionnée en ces termes :

---

[572] Les sœurs - de 1885 à 1896, les années où le père Luis a été le plus isolé - n'ont fait que la fondation d'Ollería, en 1889, et la Résidence de Valencia, en 1890. Et les Frères, entre 1890 et 1910, n'ont fait que celle de Yuste, en 1898, et celle de Dos Hermanas (en 1899), car bien que les résidences de El Cabañal - le 23 novembre 1891 - et celle de Valencia - Plaza La Libertad - le 11 août 1892 - aient également été ouvertes, elles ne peuvent pas être considérées à proprement parler comme des Maisons religieuses. Il est également frappant de constater qu'au cours de la période de six ans allant de 1902 à 1908, les Frères n'ont pas fait de nouvelles fondations.

[573] Cf. ŒCLA, 1777/79.

[574] Cf. ŒCLA, 1744/2.

[575] Toutes les Congrégations n'ont pas eu la chance d'être accompagnées par le fondateur pendant presque les cinquante premières années de leur histoire. Les Congrégations amigoniennes ont bénéficié de cette grâce, puisque le père Luis, qui a fait ses fondations respectivement à l'âge de trente et trente-quatre ans, est resté près d'elles jusqu'à ce qu'il quitte ce monde à la veille de son quatre-vingtième anniversaire.

[576] À la mort du père Luis, le 1er octobre 1934, les sœurs étaient présentes en Espagne : Benaguacil-Montiel (depuis 1885), Masamagrell (depuis 1885), Ollería (depuis 1889), Valencia-Residencia (depuis 1890), Paterna (depuis 1896), Segorbe (depuis 1898), Altura (depuis 1899), Benaguacil-Colegio (depuis 1907), Albalat de la Ribera (depuis 1916), Carcagente (depuis 1916), Amurrio (depuis 1922), Meliana (depuis 1925), Sodupe (depuis 1927), Albarracín (depuis 1929), Soutiza (depuis 1930), Valencia-Seminario depuis 1931 (depuis 1931), Bilbao (depuis 1931), Bilbao, Segorbe-Séminaire (depuis 1932) et Rafelbuñol (depuis 1932). Ils avaient déjà eu des présences à Alhama-Murcia (1899-1907), Benifairó (1916-1923 et 1930-1932), Valencia-Cruz Roja (1920-1931), Valencia-Nazaret (1924-1929). Les frères, pour leur part, se trouvaient à Torrent (depuis 1889), Madrid-Santa Rita (depuis 1890), Dos Hermanas (depuis 1899), Godella (depuis 1901), Madrid-Caldeiro (depuis 1910), Teruel (depuis 1910), Amurrio (depuis 1919), Zaragoza (depuis 1921), Pamplona (depuis 1924-1924), Madrid-Prince des Asturies (depuis 1925), Pamplona-Seminario (depuis 1929), Alcalá de Guadaira (depuis 1930) et Séville (depuis 1930). Ils avaient maintenu des présences aussi pendant quelque temps dans : El Cabañal (1891-1900), Valencia-Plaza Libertad (1892-1911), Yuste (1898-1917) et Burjasot (1923-1925).

[577] Cf. ŒCLA, 2293.

Mais la Supérieure Générale ne pourra envoyer aucune sœur dans lesdites Missions si elle ne le demande pas, et même si elle le demande, elle doit d'abord s'assurer qu'elle a les qualités nécessaires pour cette entreprise difficile et ardue. Ces qualités, selon Saint Bonaventure, dans l'explication de la Règle des Frères Mineurs, sont les suivantes : qu'elles soient saines et robustes de corps ; constantes et fortes dans la foi ; éprouvées dans la vertu, et qu'elles aient toujours eu dans la Religion une vie irréprochable[578].

Mais cet idéal missionnaire n'est devenu une réalité qu'en 1905, bien que, comme c'est toujours le cas pour les événements, cette réalité ait eu sa préhistoire.

Dès 1891, les missionnaires capucins ont demandé la collaboration des sœurs dans leur travail d'évangélisation dans la Guajira colombienne[579]. Il n'a cependant pas été possible de répondre à cette demande à ce moment-là. La Congrégation, qui venait de sortir d'une grave crise de conflits d'autorité[580], n'était peut-être pas au meilleur moment pour se lancer dans une entreprise d'une telle envergure comme une fondation outre-mer[581]. Plus tard, alors que les conditions de la Congrégation étaient plus favorables, une période d'instabilité politique et de violence sociale a eu lieu en Colombie entre 1895 et 1900, ce qui a de nouveau rendu la fondation inopportune.

Mais cette situation changea radicalement au début du siècle. Lorsque la paix fut rétablie dans les territoires missionnaires et que le père Francisco de Orihuela – un grand ami du père Luis[582]– fut nommé Custode des missions de la Guajira, les contacts reprirent.

D'autre part, en Espagne, un événement s'est produit qui pourrait très bien être considéré comme « providentiel » dans ce contexte.

En janvier 1903, Gregoria Armenta Calvo, une jeune Colombienne, fille d'une famille aisée de Barranquilla, se présente au noviciat de Masamagrell. À vingt-huit ans, Goyita, comme l'appelaient affectueusement ses proches, avait entrepris, pour suivre sa vocation, une aventure qui rappelle, par sa fraîcheur spirituelle, l'itinéraire même de Claire d'Assise. Devant l'opposition de sa famille à ce qu'elle se rende en Espagne pour rejoindre une Congrégation encore balbutiante et sans présence dans son pays d'origine, elle opte pour un voyage en catimini. Elle falsifie son passeport en se faisant passer pour une « Carmen Tallens », membre professionnel du « groupe de concert à bord ». Elle a commencé le voyage dans la cale du bateau pour ne pas être reconnue. Elle a poursuivi son voyage en alternant prières et récitals de piano. Et après d'autres vicissitudes, avec la force et la joie de ceux qui se sentent appelés par Dieu, elle arrive heureusement à destination. Derrière toute cette aventure, il y a la figure de son confesseur, le père Eugenio de Carcagente, une autre connaissance et ami du père Luis[583].

On ne sait pas avec certitude si l'arrivée à Masamagrell de sœur Elena de Barranquilla – car c'est sous ce nom qu'elle commença son noviciat le 18 juillet 1903 – influença la décision d'entreprendre sans plus tarder la fondation colombienne, mais étant

---

[578] Cf. ŒCLA, 2293.
[579] Cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas*, p. 54.
[580] Cf. ci-dessus, **Conflits d'autorité**.
[581] Le père Luis, bien qu'il ne fasse pas référence à cette offre dans ses écrits, en donne un aperçu lorsque, des années plus tard, il fait allusion au fait que les missionnaires de La Guajira ont demandé « avec beaucoup d'insistance » que nos religieux aillent à la Mission (cf. ŒCLA, 164).
[582] Lorsque le père Francisco fut nommé Custode de la Guajira, le père Luis lui-même - alors Provincial - s'était proposé d'aller dans les Missions pour y exercer cette charge (cf. ŒCLA, 150). Sur l'amitié qui unissait le père Francisco et le père Luis, voir ŒCLA, 145. 150-151. 1671-1672. 1679. 1688. 1709 et 1715.
[583] Cf. ŒCLA, 1551. 1586. 1671. 1710-1711. 1906 et *Positio*, Sommaire, p. 255-256.

donné la disposition providentialiste du père Luis – qui avait un flair particulier pour interpréter les signes de Dieu[584] – il est logique d'imaginer que ce fut le cas.

Parmi les Guajiros

Le 14 juillet 1903 – après toute une série de démarches préalables – le père Francisco de Orihuela signe l'autorisation nécessaire à l'établissement d'une Maison religieuse des Sœurs dans la Guajira colombienne, qui relève de sa juridiction. Puis, comme vous le savez, la paperasserie d'Espagne à Rome, des permis et encore des permis, pour finaliser les détails, et la Supérieure Générale demandant des volontaires pour la première aventure missionnaire de la Congrégation avec ces mots :

> *Le Conseil général... a accepté d'admettre la fondation d'une Maison-noviciat et d'un orphelinat à Riohacha (Colombie). Nous désirons donc que chacune, en particulier et de sa propre main, manifeste sincèrement si elle sent que le Seigneur l'appelle pour cette mission ou, au moins, si elle est indifférente afin que la sainte obéissance en dispose*[585].

Enfin, tout étant en place, le grand jour de l'envoi est arrivé. Le père Luis lui-même le raconte comme suit :

> *Une fois que les Supérieurs de l'Ordre et les Supérieures de la Congrégation des Religieuses se sont mis d'accord, il a été convenu d'envoyer cinq religieuses, qui étaient Mère Isabel de Benisa, comme commissaire ; Mère Visitación de Manises, Sœur Clara de Beniarjó, Sœur Purificación de Navarrés et Sœur Elena de Barranquilla, qui ont quitté la Maison Mère pour l'Amérique le 5 février 1905*[586].

À ce moment-là, le nom du père Luis avait été inclus dans la liste des noms proposés pour l'élection d'un Vicaire apostolique pour cette mission[587].

Le 4 avril 1905, après un long et pénible voyage, les missionnaires arrivèrent à leur destination à Riohacha et le 15 janvier de l'année suivante ouvrait ses portes dans cette ville le Collège de la Sainte Famille, la première Maison des Tertiaires Capucines en Amérique.

À partir de ce moment, doucement au début, mais déjà avec force depuis 1914, la prophétie faite un jour par le père Luis que les sœurs prospéreraient plus en Colombie qu'en Espagne a commencé à devenir progressivement une joyeuse réalité[588]. En effet, à

---

[584] Cf. ci-dessus, **Interprétant des signaux**.

[585] Cf. BENISA, Patrocinio de, *Circular del 27 de julio de 1903*, dans *Archives générales des Tertiaires Capucines*, 2.2.1.1.

[586] Cf. ŒCLA, 165. Le père Luis qui, comme il l'ajoute lui-même, voulait « enregistrer les noms de ces Religieuses parce qu'elles étaient les premières missionnaires à quitter la Congrégation », en écrivant son récit donne Sœur Isabel de Benisa comme Commissaire, alors qu'en fait Sœur Visitación de Manises est partie comme Commissaire. Il semble également que le départ n'ait pas eu lieu le 5, mais le 8 février. Il est possible que le 5 ait été la date officielle d'adieu (cf. *La Emulación* 9(1913) n. 5 p. 6).

[587] Cf. ŒCLA, 166-167 et ci-dessus, **La vie continue**.

[588] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 269 y 297 et *Positio*, Sommaire, ad 127 p. 99 et ad 51 p. 416.

la mort du fondateur, la Congrégation comptait 18[589] Maisons sur le territoire colombien et les sœurs natives totalisaient déjà 186[590].

Il va sans dire que le père Luis a suivi toute cette croissance en Colombie avec beaucoup d'enthousiasme, comme le montrent clairement, entre autres, ses écrits suivants :

> *J'ai reçu hier votre lettre appréciée*, – écrit-il en 1912 –, *qui, comme toutes mes religieuses, m'a été très agréable, même s'il semble toujours que l'on apprécie davantage les nouvelles que l'on trouve dans des pays plus lointains. Je suis très satisfait de vos bonnes dispositions et de l'esprit de sacrifice dont, grâce à Dieu, vous avez toujours été animés, et il est vrai que dans la mission tout est nécessaire car il y a beaucoup à souffrir ; cependant, je sais que les consolations que vous éprouvez en voyant le fruit qui se produit dans les âmes....*
> *Dites aux novices de ma part que je leur suis très reconnaissant du bon souvenir qu'ils ont de moi, mais surtout de leurs prières, dont j'ai tant besoin pour l'accomplissement de ma haute mission ; et que de mon côté je ne les oublie pas non plus et je demande au Seigneur de nous rendre très saints, eux et moi, pour Lui rendre beaucoup de gloire ; et que si sur la terre je n'ai pas le plaisir de les voir et de les connaître personnellement, j'espère que nous serons tous ensemble et que nous nous verrons au Ciel*[591].
>
> *Je ne veux pas perdre cette bonne occasion* – dit-il en 1916 – *de leur envoyer un salut affectueux....*
> *Poursuivez cette voie avec une ferveur chaque jour plus grande, en étant prêt à souffrir avec résignation toutes les difficultés et les tribulations inhérentes à ceux qui travaillent pour Dieu....*
> *Priez le Seigneur pour moi, les Espagnoles et les Américaines, car ce sont toutes mes chères filles que je confie dans leurs prières et c'est votre Père et serviteur dans le Christ qui les bénit*[592].
>
> *Je suis heureux* – ajoute-il en 1917 – *de savoir combien ces maisons en Amérique se portent bien, et combien vous êtes bien disposés à travailler chaque jour davantage pour la gloire de Dieu, même si vous devez faire quelques sacrifices...*[593]
>
> *À toutes mes filles, les Religieuses Tertiaires Capucines qui sont dans cette mission* – commande avec insistance en 1932 le père Eugène de Carcagente – dites-leur

[589] Ces 18 Maisons étaient celles de Riohacha (depuis 1905), Aremasain (depuis 1910), Yarumal (depuis 1913), Nazareth (depuis 1914), Urrao (depuis 1916), San Sebastián de Rábago (depuis 1918), Santa Rosa de Osos (depuis 1920), Barranquilla (depuis 1922), Montería (depuis 1923), Valledupar (depuis 1923), Popayán (depuis 1926), San Andrés-Isla (depuis 1927), Tuluá (depuis 1931), Codazzi (depuis 1932), Bolívar (depuis 1933), Providencia-Isla (depuis 1933), Fontibón (depuis 1934) et El Banco (depuis 1934). Ils ont également eu des maisons à La Sierrita (1916-1932), Mompós (1923-1934) et Cali (1926-1926).
[590] Ces 186 sœurs natives américaines ne comprennent pas les 6 natives décédées à ce jour, les 16 diplômées, ni celles qui étaient novices au 1er octobre 1934. (Cf. VIVES, Juan Antonio, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas,* T. II p. 536-569).
[591] Cf. ŒCLA, 1785-1786. Cf. aussi ŒCLA, 1790.
[592] Cf. ŒCLA, 1799.
[593] Cf. ŒCLA, 1800.

que leur père ne les oublie pas dans ses prières, et qu'il se réjouit dans le Seigneur de la bonne nouvelle du bien qu'elles fassent pour les âmes de cette région...[594].

J'ai pu apprécier – écrit-il la même année 1932 à la Commissaire capitulaire de la Colombie – *le bon esprit qui vous anime toutes et le désir de travailler à votre sanctification...*
Je voudrais répondre en particulier à chacune des religieuses qui s'adressent à moi avec des lettres si respectueuses et affectueuses, mais chaque jour devient impossible pour diverses raisons, j'espère donc que Votre Révérence comblera mon défaut en manifestant à toutes les religieuses de chacune des maisons de notre Congrégation en Amérique combien Son Père est reconnaissant et satisfait d'elles, qui les a bien présentes dans ses pauvres prières, et les aime dans le Christ sans aucune distinction, même s'il n'a pas le plaisir de les connaître autant que ceux qu'il a dans les maisons d'Espagne...[595].

Votre dernière lettre de juillet – écrit-il à la Commissaire capitulaire de la Colombie en 1933– *m'a fait grand plaisir, comme toutes les vôtres et celles de mes religieux de ces terres, que je reçois souvent de toutes les maisons.... Si Vos Révérences donnent des marques d'affection à votre pauvre père, vous pouvez imaginer ce que seront les miennes pour chacune de Vos Révérences...*
Vous pouvez imaginer la satisfaction que j'éprouverai à voir la Congrégation s'agrandir avec de nouvelles fondations dans lesquelles beaucoup de gloire sera donnée à Dieu. J'aimerais beaucoup rencontrer personnellement toutes mes filles bien-aimées, mais nous devrons laisser cela pour le paradis...[596].

Il n'est donc pas surprenant, connaissant tous ces sentiments à l'égard de ses filles de Colombie, que lorsqu'il salua le groupe de sœurs colombiennes venu au Chapitre général en 1926, il s'exclama avec émotion :

Merci, Seigneur, de m'avoir donné la grâce de les connaître avant de mourir[597].

Missions du Caroní

Le deuxième pays dans lequel les Tertiaires Capucines ont été établies – en dehors du territoire national où la Congrégation est née – a été le Venezuela.

A cette occasion aussi, l'expansion missionnaire a été encouragée par les Capucins. Il y eut aussi des signes qui l'annonçaient et, d'une certaine manière, la préparaient.

En 1904, un an après l'arrivée en Espagne de la jeune colombienne Gregoria Armenta, la vénézuélienne Mª Angélica Pérez Mármol entre au postulat de Masamagrell et prend l'habit le 8 octobre 1904 sous le nom d'Ana Josefa de Dabajuro.

Trois ans plus tard, lors de l'ouverture du noviciat de Riohacha, le 8 décembre 1906, les deux premières novices à entrer au noviciat étaient également vénézuéliennes.

---

[594] Cf. ŒCLA, 1906.
[595] Cf. ŒCLA, 1907. Cf. aussi, ŒCLA, 1913. 1923. 1926. 1927.
[596] Cf. ŒCLA, 1933. Cf. aussi, ŒCLA, 1935.
[597] Cf. FATIZZO, Sebastiano, *Padre Luis de Masamagrell, su vida, su semblanza y su obra*, p. 280.

C'étaient des signes qui indiquaient à qui voulait les interpréter – et le père Luis était un expert en la matière[598] –, que le Venezuela était une autre des nations que Dieu avait choisies pour occuper une place de choix sur la carte particulière de la Congrégation des Tertiaires Capucines. Cependant, pour une raison ou une autre, la décision de fonder au Venezuela a été retardée.

C'était l'année 1926, l'année qui était marquée sur l'horloge de Dieu pour l'entreprise, et Lui-même s'est chargé de préparer, avec sa providence caractéristique et subtile, les événements.

Cette année-là, alors que sœur Genoveva de Valencia, Commissaire générale de Colombie, se rendait en Espagne avec d'autres religieuses pour participer au Chapitre général de la Congrégation, elle rencontra Mgr Diego Alonso Nistal, Vicaire apostolique du Caroní, sur le même bateau. Ils ont rapidement engagé la conversation et ont eu le temps de partager leurs espoirs et leurs aventures missionnaires. Dès que l'évêque a entendu parler du travail énorme et efficace des sœurs dans les missions de la Guajira colombienne, il s'est enthousiasmé à l'idée de compter sur leur précieuse collaboration. Peu de temps après, lorsque sœur Genoveva a été élue supérieure générale au cours du même Chapitre, il n'a pas été difficile pour le vicaire apostolique du Caroni de voir son rêve se réaliser.

Les préparatifs de la nouvelle fondation ont été rapides et, à la fin de l'année 1927, le groupe de missionnaires qui partirait d'Espagne a été déterminé. Il s'agissait des sœurs Genoveva de Almoines, Inocencia de Arázuri et Gloria de Pamplona.

Lors de la messe solennelle d'adieu – célébrée à Masamagrell dans les derniers jours de cette même année 1927 – le père Gumersindo de Estella a prêché, à la demande expresse du père Luis[599], et dans son homélie, en utilisant les noms des trois religieuses envoyées, il a dit, entre autres, ce qui suit :

> *À la nouvelle mission vont, pas moins, que « l'Innocence » de Navarre, la « Gloire » de Pampelune et la « Générosité » d'Almoines*[600].

Le père Luis – qui, selon toute vraisemblance, avait présidé aux adieux – a voulu aller saluer les missionnaires dans l'autre rive et leur a envoyé à cet effet, en date du 23 janvier 1928, une carte contenant cette prière et cette salutation :

> *Que la Sainte Vierge Notre Mère des Douleurs accompagne et dirige les pas de la Très Révérende Mère Générale et des Religieuses qui se rendent à la Mission du Caroní, afin qu'elles attirent une multitude d'âmes à Jésus-Christ, notre vie*[601].

Le 13 avril, après des arrêts à Caracas et à Tucupita, les trois missionnaires, déjà rejoints au Venezuela par les sœurs Micaela de Paiporta et Francisca de Villanueva, sont arrivés à la Mission de la Divine Bergère à Araguaimujo, fondée en 1925 par une ancienne connaissance et collaborateur du père Luis[602].

Très vite, encouragé par les premiers fruits récoltés par les sœurs, Monseigneur Diego Alonso souhaite étendre sa présence à d'autres enclaves.

---

[598] Cf. ci-dessus, **Interprétant des signaux**.
[599] Cf. ŒCLA, 1851.
[600] Cf. VIVES, Juan Antonio, *Hermana y Madre*, Madrid 1998, p. 55.
[601] Cf. ŒCLA, 1853.
[602] Il s'agit du père Luis de León, qui appartenait à la communauté capucine de La Magdalena à l'époque où le père Luis Amigó en était le Gardien et qui fut également chargé par lui de diriger le groupe fondateur des Tertiaires Capucins en 1889 (cf. ŒCLA, 113, note 81).

Après l'arrivée, le 15 janvier 1932, d'une deuxième expédition de missionnaires, le nouveau désir de l'évêque se réalisa, et les nouvelles présences d'Amacuro et de Tucupita commencèrent cette même année 1932. C'est avec ces trois Maisons que la Congrégation a continué à compter en terre vénézuélienne après la mort du père Luis.

Derrière la Grande Muraille

La Chine, la nation la plus grande et la plus fascinante du continent asiatique, a été le troisième pays où les Tertiaires Capucines se sont répandues.

Une fois de plus, une vocation venant de ces terres – plus précisément des Philippines[603] – annonçait en quelque sorte le nouveau destin auquel Dieu appelait la Congrégation. Et une fois de plus, ce sont les Capucins – et en l'occurrence ceux de la Province de Navarre – qui sont les promoteurs immédiats de l'entreprise. Depuis 1926, ils étaient chargés de la partie nord-ouest de la grande mission de Kansu – « la plus pauvre de toutes les missions de Chine »[604] – qui avait été fondée quatre ans plus tôt par des capucins allemands. Parmi les missionnaires basco-navarrais se trouvait – depuis 1927 – le père Rafael de Gulina, une vieille connaissance des sœurs, au noviciat desquelles il avait canalisé plus de trente vocations. Le père Gulina, répondant à une lettre de la Supérieure générale, lui dit un jour, peut-être avec « l'intention de soulever le lièvre » :

> *Cette nuit, j'ai rêvé que les Tertiaires Capucines venaient travailler avec nous en Chine.*

Sœur Genoveva de Valence – qui était une vétérane des missions et qui n'était pas facilement effrayée par les défis et les difficultés – lui a répondu avec grâce :

> *Si c'est de Dieu, partout où Dieu nous appelle, même en Chine !*[605].

Dieu les a appelés et elles sont parties pour la Chine peu de temps après, sans se laisser décourager par les circonstances particulières qui ont donné à cette expédition les caractéristiques typiques d'une véritable aventure. Elles ne connaissaient pas les particularités, la culture et la langue difficile de cette nation toujours mystérieuse. Elles savaient que le pays était en proie à la misère, au banditisme et au chaos social, et qu'une guérilla ouverte avait déjà commencé entre l'État et les groupes communistes naissants. Mais rien de tout cela ne les effrayait. En mars 1929, la demande officielle de la Mission arriva à Masamagrell, sollicitant la collaboration des sœurs, et en septembre de la même année, les six sœurs qui avaient été choisies parmi les nombreuses religieuses qui avaient offert leurs services furent désignées. Elles s'appelaient : Guadalupe de Meliana – missionnaire experte dans la Guajira colombienne, qui allait devenir Supérieure –, Mª Pilar de Altura, Catalina de Sesma, Pacífica de Anna, Leontina de Pamplona et Amelia de Oroz Betelu ; trois de Valence et trois de Navarre[606].

---

[603] Il s'agit de Mlle Agustina Goyena Flores qui, à l'âge de vingt-deux ans, a pris l'habit de la Congrégation à Altura le 11 janvier 1912 sous le nom de Bienvenida de Libmanan.

[604] Voici comment le visiteur apostolique, Monseigneur Guebriant, l'a décrite (cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas*, p. 174).

[605] Cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas*, p. 174.

[606] Si vous voulez en savoir plus sur l'expérience passionnante de la Congrégation en Chine, vous pouvez consulter le matériel conservé dans les Archives Générales des Tertiaires Capucines, 5.4.0.1 à 5.4.4.1. et dans les Archives de la Province de la Sainte Famille, 5.1.0.1.

Le 3 novembre 1929, les adieux eurent lieu à Masamagrell, présidés par le père Luis, au cours desquels le père Gumersindo de Estella – un autre grand promoteur de vocations de la Congrégation – était de nouveau présent et imposa le crucifix aux missionnaires. Le père Luis, maintenant âgé, ne put retenir ses larmes en faisant ses adieux à des filles qu'il savait ne jamais revoir.

Une semaine plus tard, le 10 novembre, elles embarquèrent à Barcelone à bord du bateau à vapeur « Saarbrucken » et, le jour de Noël, elles débarquèrent à Shanghai, bien qu'elles n'aient pu atteindre la Mission de Pingliang – parce que les routes étaient infestées de guérilleros, de voleurs et de brigands – qu'à partir du 19 avril 1930.

Dès que cela fut possible, elles ouvrirent une petite école pour les enfants et commencèrent un travail admirable de soins aux malades de la région, soit en les visitant à domicile, soit en les soignant au dispensaire, où arrivaient chaque jour toutes sortes de malades, pour la plupart pauvres et pleins de misère.

Presque sans médicaments et sans possibilité de s'en procurer, les sœurs, poussées par la sollicitude et l'attention qui caractérisent le zèle apostolique de la Congrégation[607], ont développé au maximum leur créativité et sont devenues de véritables expertes dans la fabrication d'onguents et de toute une série de médicaments artisanaux qui ont donné d'excellents résultats.

Elles ont également entrepris un travail intense en faveur des filles nouveau-nées qui étaient facilement vendues à des étrangers, et en s'imposant de grands sacrifices, elles ont recueilli ces filles, allant même jusqu'à payer leur prix de vente de leur propre poche, et les ont éduquées dans la mission. Non moins digne d'admiration était leur travail d'évangélisation lorsqu'ils se déplaçaient pour soigner les malades. Elles en profitent alors pour parler de Dieu avec des mots chaleureux, accompagnés de gestes de tendresse qui font chavirer le cœur de ces personnes. Et lorsque cela s'avérait nécessaire, elles les aidaient à mourir ou leur administraient le baptême. La photographie de sœur Amelia de Oroz Betelu baptisant un enfant chinois est ainsi devenue célèbre dans la presse catholique et missionnaire de l'époque.

Elles ont également étendu leur champ d'action au domaine des vocations, en s'occupant autant que possible du Séminaire de la Préfecture Apostolique – qui compte plus de 40 séminaristes – et en suscitant quelques vocations féminines.

Ainsi, alors que la mission de Pingliang s'établissait et progressait de manière flatteuse, une nouvelle expédition missionnaire de sœurs arriva en février 1932, permettant d'ouvrir une seconde présence de la Congrégation à Sifengchen en juin de la même année.

Mais la joie – qui était par ailleurs une constante dans cette vie missionnaire marquée par les épreuves – a été assombrie le 21 février 1934 par la mort de sœur Pacifica de Anna[608], la première missionnaire Tertiaire Capucine dont le corps est resté comme la semence d'une vie nouvelle en Chine.

Le père Luis, dit-on, suivait les nouvelles de « ses petites chinoises » avec une affection et une attention particulières, et les larmes lui montaient aux yeux lorsqu'il recevait des nouvelles d'elles et des enfants de la mission qui lui ont également écrit à plusieurs reprises.

De leur côté, les sœurs se réjouissent énormément lorsqu'elles reçoivent de bonnes nouvelles de la Congrégation et surtout de « leur père ». La joie de toutes les missionnaires chinoises fut extraordinairement grande le jour où elles reçurent une lettre

---

[607] Cf. ŒCLA, 2293.

[608] Née le 24 février 1892, Trinidad Benavent Bañón - son nom de baptême - a fait profession dans la Congrégation le 25 mai 1928.

du père Luis, en réponse à celle qu'elles lui avaient envoyée, l'informant qu'elles avaient donné son nom à un baptisé[609].

Problèmes de croissance

Le développement de la Congrégation dans différentes cultures – et en particulier en Colombie, où en quelques années le nombre de sœurs s'est multiplié de façon extraordinaire – a entraîné des problèmes qui, bien qu'à un certain moment, comme on le verra, soient devenus forts, n'ont jamais eu le caractère des conflits subis par la Congrégation elle-même – et en particulier par le fondateur – dans les premiers temps[610].

Les problèmes qui ont surgi avec le développement et l'expansion de la Congrégation ont été des problèmes de croissance. Et de tels problèmes, même s'ils causent de la souffrance, ont toujours à la base le goût sucré de la vie qui, par sa nature même, tend à s'étendre. Ce sont des problèmes qui, au fond, évoquent la douleur de la femme qui, sur le point d'accoucher, est triste, mais qui oublie vite sa situation à cause de la joie de la nouvelle vie qu'elle a mise au monde[611].

Jusqu'en 1914, le développement de la Congrégation en Colombie avait été plutôt lent[612], mais à partir de cette année-là, avec le transfert du noviciat de la côte vers l'intérieur du pays, le nombre de sœurs colombiennes a grimpé en flèche, jusqu'à plus que doubler en l'espace de six ans[613]. Et ce processus agréable a entraîné – comme cela se produit habituellement dans de tels cas, et comme le père Luis lui-même le savait très bien[614] – pas mal de petites différences entre les sœurs autochtones et celles qui venaient d'Espagne. En effet, certaines de ces dernières – qui n'avaient peut-être pas encore découvert toute la richesse et les valeurs de la nouvelle culture nationale – avaient tendance à prolonger leur apprentissage, estimant que la maturité atteinte par les sœurs colombiennes n'était pas encore suffisante[615] et elles hésitaient à leur confier progressivement des postes de responsabilité[616].

A cela s'ajoute le mécontentement croissant de certaines sœurs qui estiment que le système de gouvernement en vigueur en Amérique n'est pas le plus approprié à la nouvelle réalité.

Ainsi, le climat de désunion s'accentua à tel point que le père Luis lui-même – qui avait pour règle de ne pas s'immiscer dans les affaires internes de ses congrégations, sauf s'il les jugeait d'une importance vitale – se sentit obligé, en tant que père, d'adresser à ses filles cette exhortation à la concorde et à l'obéissance communautaires :

---

[609] Cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas*, p. 182. Malheureusement, cette lettre n'a pas été conservée.
[610] Cf. ci-dessus, **Les portes se ferment à lui**.
[611] Cf. Jean 16, 21.
[612] En 1915, dix ans après la fondation en Colombie, le nombre de religieuses autochtones était inférieur à vingt (cf. VIVES, Juan Antonio, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas*, T. II, p. 536-543).
[613] Entre 1917 et 1923, le nombre de sœurs colombiennes est passé de vingt-huit à soixante-dix. Les six années suivantes ont vu un total de 130 sœurs colombiennes (cf. VIVES, Juan Antonio, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas*, T. II, p. 536-571).
[614] Cf. ŒCLA, 1613. 1860. 1935.
[615] Cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas*, p. 77.
[616] Cf. YARUMAL, Imelda de, *Cincuenta Años de las Terciarias Capuchinas en Colombia (1905-1955)*, p. 44.

Essayez de regarder – leur dit en 1920 – *avec le plus grand respect et la plus grande vénération ceux que le Seigneur a placés pour vous gouverner et vous diriger, tant dans les fonctions majeures que mineures. Ne regardez pas en elles la créature, mais Dieu par qui vous obéissez.... N'écoutez pas, et encore moins ne suivez pas, les doctrines perverses qui sont propagées contre la vertu d'obéissance en ces temps....*
N'alourdissez plus, par votre mauvais comportement, le lourd fardeau que portent sur leurs épaules les Supérieures ; au contraire, cherchez à les aider comme des cyrénéens....
Et ne vous étonnez pas, mes filles bien-aimées, de cette exhortation de votre père, car je la juge, malheureusement, nécessaire au vu des informations qui m'ont été communiquées par votre très Révérende Mère Générale après sa Visite Générale[617].
Rappelez-vous que l'union fait la force....
Aimez-vous, bien-aimées filles, les unes aux autres... ; et en souffrant et en pardonnant les défauts, dont personne ne nous manquera, vous garderez aussi longtemps que la bonne harmonie qui doit régner dans les communautés dépendra de vous...[618].

La solution à l'une des principales causes du conflit dans les Amériques – liée au système de gouvernement de cette démarcation et à sa représentation dans les Chapitres généraux de la Congrégation – aurait pu être abordée pendant le Chapitre de 1920, mais comme l'a dit l'une des sœurs colombiennes qui a vécu le conflit de près, malgré l'espoir que tout serait résolu, tout est resté inchangé, avec le facteur aggravant qu'entre-temps la congrégation en Amérique a continué à croître et avec elle, les problèmes[619].

Conséquence logique de cette inertie, en 1923, les sœurs colombiennes firent une première tentative pour obtenir de Rome la création d'une Province religieuse pour les Maisons existantes dans le pays.

L'initiative fut catégoriquement rejetée par les autorités de la Congrégation qui y virent une tentative de séparation et de désintégration du tronc commun. Le 8 décembre 1923, le père Luis écrit à toutes les sœurs d'Amérique ce qui suit :

La distance qui nous sépare est si grande qu'elle m'empêche de vous connaître personnellement, mes filles bien-aimées ; mais cela ne signifie pas que dans mon cœur paternel vous ayez moins de place que les Sœurs des Maisons de cette Péninsule, et je suis avec intérêt et apprends en détail tous vos progrès et travaux de l'esprit qui vous anime....
Je vous invite tous les deux à être fidèles à votre vocation... Toutes les vertus nous sont nécessaires... mais nous devons tout particulièrement nous concentrer sur celles dans lesquelles notre Séraphique Père s'est le plus distingué, car elles sont les caractéristiques de notre Ordre.
Dans l'obéissance... est la base de la vie religieuse, sans laquelle il n'y a que confusion et désordre, conduisant les Instituts à la décadence....

---

[617] L'une des dernières visites effectuées par Sœur Rosario de Soano au cours de ses six premières années à la tête de la Congrégation fut précisément celle du Commissariat de Colombie, qui commença dans les derniers jours de décembre 1919.
[618] Cf. ŒCLA, 1807-1808.
[619] Cf. YARUMAL, Imelda de, *Cincuenta Años de las Terciarias Capuchinas en Colombia (1905-1955),* p. 48.

Dans la pauvreté... une autre vertu à laquelle notre séraphique Père il aimait tant....
Dans l'union et la charité fraternelle, vous devez aussi vous distinguer, filles bien-aimées, comme une vertu si recommandée par notre Séraphique Père, et sans laquelle les Ordres religieux ne pourraient exister, puisqu'elle est le lien d'union et l'esprit qui les vivifie...
Cette union, qui est le gage de la paix, mes filles bien-aimées, vous devez y tendre en vous identifiant complètement à vos Supérieures, qui sont les anges placés par le Seigneur pour veiller sur vous et vous conduire à la perfection sur le chemin de l'observance régulière de votre Règle et de vos Constitutions....
A tous vos directeurs et aux personnes qui s'intéressent au bien de la Congrégation, vous devez être très reconnaissants et leur rendre leur affection, en priant beaucoup le Seigneur pour eux ; mais si jamais il y avait parmi eux une divergence d'opinion sur quelque sujet concernant la Congrégation, et s'ils suivaient d'ici des conseils différents qui pourraient vous troubler, souvenez-vous que pour tout vous avez déjà votre règle établie dans la Règle et les Constitutions, et que votre obéissance n'est qu'à vos Supérieures, à qui le Seigneur accordera les lumières nécessaires dans chaque cas particulier pour le bon gouvernement de la Congrégation.
Je voudrais vous dire encore beaucoup de choses, mes filles bien-aimées, afin qu'elles restent bien gravées dans vos cœurs comme un souvenir de ce votre père, qui vous aime dans le Christ Jésus...[620].

En 1926, un nouveau Chapitre général se tint dans la Congrégation et, malheureusement, comme six ans plus tôt, l'excellente occasion d'étudier le problème en profondeur et sans passion et de l'attaquer à la racine fut à nouveau gâchée.

A la fin du Chapitre, les sœurs d'outre-mer – dont les représentantes au Chapitre étaient revenues heureuses et reconnaissantes de l'affection qu'elles avaient reçue du Fondateur en particulier, mais en même temps désillusionnés par la passivité avec laquelle leurs problèmes avaient été traités et par toute une série de mesures drastiques adoptées ensuite par le nouveau Conseil général – se sentirent à nouveau obligés de défendre ce qu'elles considéraient en conscience comme le plus convenable et conforme au droit et, pour la deuxième fois, prirent l'initiative de demander au Saint-Siège la création d'une Province religieuse pour leur démarcation. Et à cette occasion, ce qui, des années auparavant, n'était resté qu'une simple tentative, est devenu une réalité.

Le 24 septembre 1927, la majorité des sœurs colombiennes signent un document dans lequel – après avoir affirmé qu'elles n'avaient pas l'intention de se séparer de la Congrégation et précisé l'amour filial qu'elles éprouvaient pour elle – elles demandent la création de cette Province en Colombie « afin de faciliter l'exercice d'un gouvernement plus proche et plus agile selon les besoins concrets du lieu »[621].

Le Conseil Général, conscient de ce qui se passait dans son dos, a réagi cette fois-ci avec plus de force que la précédente. La Supérieure générale se rendit immédiatement en Colombie et, dès son arrivée, elle renvoya la Supérieure intérimaire du Commissariat et commença à visiter tranquillement les différentes Maisons. Le père Luis, quant à lui, voulut faire entendre sa voix une fois de plus dans cette affaire et, en 1928, écrivit à nouveau à toutes les sœurs de Colombie en ces termes :

---

[620] Cf. ŒCLA, 1815-1820.
[621] Cf. Copie du document susmentionné dans les *Archives générales des Sœurs Tertiaires Capucines*, 3.0.1.1.1. Cf. aussi IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas*, p. 90-91 et YARUMAL, Imelda de, *Cincuenta años de las Terciarias Capuchinas en Colombia (1905-1955)* p. 60-61.

Filles bien-aimées... et afin de remplir le devoir sacré de vous instruire, de vous encourager et de vous corriger, et comme un père..., je choisis toujours de vous adresser mes paroles en commun et sous la forme d'une lettre circulaire.
Tout d'abord, je ne me lasserai jamais de vous recommander la gratitude et l'amour pour notre chère Congrégation.
Le Seigneur s'est servi d'elle pour vous donner l'être de religieuses dont vous jouissez et qui vous distingue des autres Instituts ; et elle est, pour la même raison, votre Mère....
De même qu'un enfant met son affection pour sa mère, si pauvre soit-elle, avant des milliers d'autres femmes plus riches et mieux habillées que celle-ci, parce qu'il reconnaît qu'il a reçu d'elle la vie, de même votre amour, votre sollicitude et votre intérêt doivent être placés, mes filles bien-aimées, dans la Congrégation au sein de laquelle le Seigneur a voulu vous placer.
Et pour cela, l'un des principaux moyens que vous devez employer est l'union intime et fraternelle les unes avec les autres....
Bien sûr, à cette fin, vous devrez souffrir beaucoup les unes des autres, car la différence de caractère, de tempérament, d'éducation et de nationalité sert par disposition divine pour mortifier et sanctifier les âmes....
Mais regardez..., l'esprit infernal, qui les hait tant, cherche par tous les moyens que lui suggèrent sa malice et sa ruse à y introduire le germe de discorde qui affaiblira leur force et provoquera leur mort..., il se sert toujours de personnes, apparemment bien intentionnées..., et il dissimule aussi ses sinistres tentatives sous le prétexte d'un plus grand bien et d'un accroissement spirituel.
La pierre de touche par laquelle vous pouvez savoir, mes chères filles, si l'or avec lequel l'ennemi essaie de vous éblouir est vrai ou faux, sera toujours le principe de l'autorité, qui pour les moniales n'est autre que la Supérieure Générale. Ainsi, quoi que l'on tente sans leur consentement, ou que l'on leur cache, quelque spécieuses que soient les raisons, et quelles que soient les personnes qui le conseillent, soyez assurés que cela ne vient pas du bien, mais de l'ennemi commun, qui, sous prétexte de bien, a su les tromper...
Il y a des années, mes sœurs bien-aimées, le Seigneur me fit connaître les efforts de l'esprit infernal pour détruire notre Congrégation dans ces contrées lointaines, sous le prétexte d'une indépendance mal comprise, qui serait certainement la cause de votre ruine. Mais depuis quelque temps, j'ai reçu une connaissance plus claire et plus détaillée de ce que l'esprit infernal complote et manigance dans cette tentative....
Et je manquerais gravement à mon devoir et à ma conscience si je ne vous donnais pas, mes filles bien-aimées, l'avertissement d'être sur vos gardes contre les attaques rusées d'un ennemi aussi rusé....
N'oubliez pas, mes filles bien-aimées, que l'obéissance que vous avez promise lors de votre profession, celle qui vous constitue religieuses, a été faite à la Mère Générale....
Considérez donc comme subversive toute idée ou tout projet qui tend à vous détourner de l'autorité....

Aidez-moi donc, mes filles bien-aimées, à remercier le Seigneur pour un si grand bienfait, et n'oubliez jamais les conseils de votre père, qui vous aime et vous bénit[622].

Après plus de sept mois en Colombie, sœur Genoveva est retournée en Espagne et, bien qu'elle ait pu avoir le sentiment, dans un premier temps, que l'horizon n'était pas dégagé, les événements ultérieurs ont montré que cette visite était d'une importance capitale pour surmonter le problème qui s'était posé.

On ne connaît pas le rapport de cette visite que la Supérieure Générale fit le 18 octobre 1928 à son Conseil, réuni sous la présidence du père Luis, mais il servit sans doute à ce que le Gouvernement central de la Congrégation commence à considérer la question soulevée par les sœurs de Colombie sans l'acrimonie et la suspicion avec lesquelles il l'avait fait, peut-être par manque de dialogue serein et d'information sereine. En fait, sœur Genoveva elle-même – après quelques années et en se référant à la situation douloureuse qu'elle a vécue – a reconnu qu'il y avait eu des interprétations erronées de part et d'autre dans toute cette affaire [623].

Cependant, quel que soit le rapport, il est certain que le Conseil général – par circulaire du 19 janvier 1931 – a demandé aux religieuses de Colombie leur avis sur l'opportunité de constituer le Commissariat en Province religieuse[624].

Et le huitième Chapitre Général de la Congrégation – tenu à Masamagrell à partir du 25 juillet 1932 et le dernier présidé par le Père Luis – ayant à l'esprit le résultat de la consultation faite l'année précédente avec les sœurs d'Amérique, a traité en détail le problème qui se posait en Colombie depuis des années et a convenu de ce qui suit :

Compte tenu de l'extension qui a déjà eu lieu en Amérique du Sud et en particulier dans la République de Colombie, il semble opportun, pour faciliter la résolution des questions qui se posent fréquemment, de constituer une Province des Maisons établies dans ce pays. Il est laissé à la discrétion du Conseil général de constituer une autre Province des Maisons d'Espagne, s'il le juge nécessaire ou opportun[625].

Cet accord – auquel le père Luis lui-même semble se référer lorsqu'il se réjouit du bon accueil réservé aux dispositions capitulaires chez les sœurs d'outre-mer, dans lesquelles l'assistance de l'Esprit Saint s'est certainement manifestée clairement[626] – a permis d'apaiser la situation, de surmonter le problème et d'amorcer une nouvelle étape dans les relations fraternelles entre les différentes réalités culturelles et nationales de la Congrégation[627].

---

[622] Cf. ŒCLA, 1857-1863. Cf. aussi ŒCLA, 1888 où il écrit - en 1930 - au Pro-Vicaire Apostolique de la Guajira : *Votre Révérence est bien consciente des grandes difficultés avec lesquelles notre Congrégation de Sœurs Tertiaires Capucines a toujours dû lutter dans ces terres éloignées, à cause du caractère et des prétentions des Religieuses elles-mêmes ; Votre Révérence s'efforcera de les maintenir bien unies et attachées au principe de l'autorité, et de leur inculquer de plus en plus d'affection pour leur mère Religion et d'obéissance à leurs Supérieures Majeures*.

[623] Cf. Témoignage de Sœur Genoveva dans IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas*, p. 583.

[624] Cf. IRIARTE, Lázaro, *Historia de la Congregación de las Terciarias Capuchinas*, p. 92 et 333.

[625] Cf. *Los Capítulos Generales de las Religiosas Terciarias Capuchinas de la Sagrada Familia*, dans *Adolescens Surge* 2(1932) p. 340.

[626] Cf. ŒCLA, 1907.

[627] Il en fut ainsi, bien que le projet de création d'une Province en Amérique - qui aurait pu devenir réalité en 1938, si la Guerre civile espagnole n'avait pas eu lieu - n'ait pu être mené à bien qu'en 1951.

Au-delà de ses propres frontières

Contrairement à ce qui s'est passé dans la Congrégation féminine amigonienne qui, après vingt ans d'existence, a jeté ses voiles au vent et traversé l'océan, la Congrégation masculine n'a pas franchi les Pyrénées avant une bonne partie de l'année 1927.

Il est vrai que des années auparavant – en 1913 – il y avait déjà eu, comme nous le verrons plus tard, une tentative d'implantation du charisme amigonien en terre argentine, mais tout cela restait alors un beau rêve et un désir ardent.

Dans les années 1920 – alors que la Congrégation avait déjà réussi à amorcer sa croissance avec une réelle vitalité et avait établi son identité sans fissures – les Supérieurs se sont engagés à une collaboration croissante de l'Institut avec les Centres éducatifs dépendant des Tribunaux des Mineurs[628] nouvellement créés et ils ont orienté toutes les forces disponibles vers cette collaboration. À la fin des années vingt, cependant, avec un peu plus de sérénité, d'autres perspectives ont commencé à être sérieusement envisagées, En favorisant ainsi que la Congrégation pût franchir – largement accomplis les trente-sept ans – les frontières de son pays natal.

Vers l'Italie, avec une infinie espérance

La première nation où les Tertiaires Capucins sont arrivés d'Espagne a été l'Italie[629]. L'initiative d'une telle fondation revient au Cardinal Protecteur de la Congrégation, Genaro Granito Pignatelli di Belmonte, qui a fait don d'un ancien château que sa famille possédait à Galatone, afin que les religieux puissent s'y installer.

Au cours de l'année sainte de 1925, à la demande du Cardinal susmentionné, le Supérieur général de la Congrégation, le père Javier Mª de Valencia, et les Conseillers généraux, pères Bernardino de Alacuás et Ludovico de Valencia, se sont rendus à Rome, qui ont visité Galatone et ont pu vérifier sur place l'offre qui leur était faite.

La vérité est que les visiteurs ne sont pas revenus du voyage avec ce que l'on pourrait appeler « l'enthousiasme » et que l'ambiance au sein du Conseil général lui-même était plutôt négative à l'égard de la fondation.

Mais l'insistance répétée du Cardinal pour que son offre soit acceptée, les conseils du Général des Capucins, le père Melchor de Benisa, et le rêve du père Luis d'ouvrir une maison à Rome et de considérer qu'une fondation dans le sud de l'Italie serait un bon tremplin pour l'avenir afin de réaliser son désir, ont finalement fait pencher la balance en sa faveur le 24 janvier 1926[630].

Après une année de préparation, le 2 février 1927, les fondateurs de la présence, le père Ludovico Mª de Valencia, le père Joaquín Guillén et le frère Emilio Bravo, sont arrivés à Galatone.

Comme il l'avait fait depuis 1905 avec la présence de ses filles en Colombie, le père Luis – qui espérait toujours contre toute attente[631] que ses fils progresseraient en Italie – resta toujours proche de ses religieux sur place, les encourageant dans leur travail d'accueil et d'éducation des vocations autochtones pour la Congrégation :

---

[628] Cf. plus tard, **Pionniers dans le monde du mineur en conflit**.

[629] Pour suivre les premiers pas de la fondation en Italie, voir FATIZZO, Sebastiano, *Padre Luis de Masamagrell, su vida, su semblanza, su obra*, p. 289-296.

[630] Cf. *8ème résolution du Conseil général des 23-24 janvier 1926*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. II p. 118.

[631] Cf. ŒCLA, 1854.

Par votre lettre attentive – écrit-il le mois suivant l'ouverture de la Maison – *je suis informé des détails que vous me donnez concernant la fondation de Galatone. Certes, ils ne sont pas flatteurs, si vous regardez la chose seulement par la partie matérielle. Mais il y a tant de difficultés dans toutes les œuvres de Dieu, et surtout dans les fondations religieuses, dans lesquelles l'ennemi prévoit qu'il en résultera beaucoup de gloire pour Dieu, que cela doit les encourager, comme le fit sainte Thérèse, qui mettait plus d'efforts dans ses fondations, plus grandes étaient les difficultés que l'ennemi opposait, parce que la Sainte comprenait qu'il en résulterait beaucoup de gloire pour Dieu.*
Pour l'acceptation de cette fondation, Votre Révérence sait combien de difficultés ont été opposées par les Supérieurs, mais on peut presque dire que c'est une imposition d'obéissance de l'Autorité ecclésiastique et de l'Ordre Capucin qui les a obligés à l'accepter et à faire le grand sacrifice de personnel qui a été fait. Il semble donc que le plan de Dieu soit plus clairement visible que dans d'autres fondations.
Il ne fait aucun doute que le fait de devoir se fonder dans un pays étrange et inconnu, ou de ne pas bien maîtriser la langue, peut présenter de plus grandes difficultés ; mais regardons les pauvres missionnaires, qui, à plus grande échelle, font la même expérience, afin que leur exemple puisse servir d'encouragement et de stimulant....
Il serait très bien (quand vous êtes en mesure de le faire) d'ouvrir une petite école pour l'instruction des enfants, ce qui attirerait la sympathie de la population.
Je vous serais très reconnaissant de me tenir informé de votre travail dans cette fondation, car vous pouvez imaginer à quel point je pense à Vos Révérences...[632].

Vous voyez, très chers – dit-il un an plus tard, alors que les premiers séminaristes ont déjà été accueillis dans la maison –, *comment le grain de moutarde est devenu un buisson, qui deviendra bientôt un arbre feuillu dans lequel viendront se nicher de nombreux oiseaux, les âmes choisies de Dieu revêtues de la livrée du Séraphin d'Assise. Je l'ai toujours espéré, même contre tout espoir. Et Vos Révérences devraient s'estimer heureuses d'avoir été choisies par Dieu pour semer cette graine et la cultiver soigneusement avec l'engrais du labeur et des privations propres à toute fondation.*
Sans doute aurez-vous eu à souffrir beaucoup, de sorte que vos esprits seront parfois abattus ; mais vous aurez pu vous convaincre, et vous verrez plus clairement, que les grandes œuvres du Seigneur portent toutes cette marque caractéristique....
Je vous félicite donc de tout cœur, surtout pour avoir inauguré cette chapelle le jour de notre Mère, qui commémore la fondation de la Congrégation...[633].

Je vois – il leur écrit pour les encourager et les féliciter en 1931 – *que le Seigneur continue à bénir abondamment avec des fruits les travaux de Votre Révérence et d'autres religieux, en augmentant ce noviciat, qui atteint déjà le nombre de l'apostolat. Que Dieu veuille qu'ils imitent dans leur zèle, leur ferveur et leur activité les premiers disciples du Séraphique Père, qui étaient eux aussi douze,*

[632] Cf. ŒCLA, 1839-1840. Cf. aussi, ŒCLA, 1845 et 1855.
[633] Cf. ŒCLA, 1854-1855. Cf. aussi, ŒCLA, 1871. 1885. 1889.

afin qu'ils répandent les fruits de notre Congrégation sur toute cette chère nation ! ...[634].

La préoccupation particulière du père Luis pour l'expansion de ses Tertiaires en Italie était, comme nous l'avons déjà mentionné, de pouvoir établir une présence dans la Ville Éternelle le plus tôt possible :

Le Très Révérend Père Général – écrit-il en 1929 – *m'a donné de bonnes références de cette maison après la visite qu'il y a faite. Je suis persuadé qu'avec le temps, cette visite doit déboucher sur une fondation à Rome pour la Procuration de la Congrégation*[635].

Vos Révérences ne peuvent se figurer – il insiste à ce sujet en 1931 – *combien de satisfaction et de joie j'éprouve pour les progrès moraux et matériels de notre Congrégation en Italie, qui seraient accomplis si le Seigneur m'accordait de les voir établis à Rome, où nous pourrions avoir la Procure Générale et une maison de correction où le but de notre Congrégation pourrait être vu*[636].

Comme j'ai envie de les voir installés à Rome auprès de notre Très Saint Père ! il insiste à nouveau en 1932[637].

Il a également montré une grande affection pour les vocations autochtones qui émergeaient pour la Congrégation :

Aux jeunes bien-aimés qui ont l'intention de rejoindre notre Congrégation – dit-il en 1928 –, *je les considère certainement comme des fils, et ils doivent se sentir très honorés d'être choisis comme base de notre Congrégation en Italie*[638].

Je bénis le Seigneur pour le progrès de cette maison – ajoute-il cette même année 1928 – *dont les premiers rejetons me plaisent beaucoup, et j'espère qu'ils seront une semence très abondante de notre Congrégation dans cette nation. Je les bénis de toute mon âme*[639].

Avec les lettres de ces nouveaux novices bien-aimés dont j'ai lu avec grand plaisir les lettres attentives... – écrit-il en 1931 –, *en remerciant pour leurs signes de gratitude et d'affection filiale, auquel j'ai en retour, en demandant au Seigneur ses bénédictions..., et je me réjouis vivement du progrès croissant de cette famille séraphique, beau milieu qui donnera sans doute beaucoup de gloire à Dieu en Italie et honore notre Mère la Congrégation*[640].

Cette affection s'est particulièrement manifestée dans l'événement suivant, qui s'est déroulé précisément à la fin de la vie du père Luis. En bon père de famille, il avait

---

[634] Cf. ŒCLA, 1895. Cf. aussi ŒCLA, 1898. 1901. 1902. 1908. 1936. 1938. 1944. 1952.
[635] Cf. ŒCLA, 1877.
[636] Cf. ŒCLA, 1894.
[637] Cf. ŒCLA, 1900.
[638] Cf. ŒCLA, 1855.
[639] Cf. ŒCLA, 1856.
[640] Cf. ŒCLA, 1892. Cf. aussi, ŒCLA, 1896. 1900. 1925. 1930. 1943. 1944.

exprimé à plusieurs reprises son désir de rencontrer en personne ses « Benjamins », comme il appelait affectueusement ses fils en Italie[641].

En 1934, alors que le père Luis avait déjà abandonné l'espoir de voir son rêve se réaliser, laissant au ciel la joie de rencontrer ses religieux italiens[642], les circonstances prirent un virage à quatre-vingt-dix degrés et tout lui suggéra d'embrasser certains d'entre eux, qui avaient été assignés par l'obédience en Espagne pour y faire leurs études théologiques.

En septembre de cette même année 1934, alors que le père Luis est gravement malade, la Casa de Godella apprend que des religieux arrivent d'Italie. Tout le monde a supposé qu'il s'agissait des Italiens, et tandis que certains sont allés les attendre à la gare de Valence, d'autres, suivant les instructions du père Luis, se sont préparés à leur réserver un accueil extraordinaire et une chaleureuse bienvenue. Les novices et les séraphiques ont formé deux rangs avec la Communauté religieuse pour faire une sorte d'allée d'honneur pour leur entrée. Le père Luis lui-même, malgré son état de faiblesse, a voulu porter les vêtements épiscopaux pour les recevoir et les embrasser dans sa chambre, après que les nouveaux arrivants ont eu salué le Saint-Sacrement et chanté un Salve devant la Vierge des Douleurs. Mais il s'agit d'un malentendu. Ce jour-là, seul un religieux espagnol est arrivé, rentrant dans son pays après un séjour de trois ans à Galatone[643].

Quand enfin, les « attendus » arrivèrent en octobre à Godella, le père Luis était déjà décédé il y a quelques jours. Il n'eut pas la joie de les embrasser dans cette vie, mais il put encore se réjouir de la Maison que ses fils ouvrirent à Gallipoli au début du mois de septembre 1934, qui constituait sa seconde présence en terre italienne.

Colombie, la fondation souhaitée

La relation du charisme amigonien avec la terre colombienne comptait déjà en 1928, lorsque les Tertiaires Capucins y arrivèrent, vingt-trois ans. Ceux-là même qui étaient accomplis depuis que les sœurs Tertiaires Capucines avaient entrepris, en 1905, la route missionnaire qui les conduisit à la Guajira. On peut donc supposer l'intérêt et l'illusion croissants avec lesquels le père Luis aspirerait à ce que ses enfants soient également présents dans cette République.

Ce désir a dû être d'ailleurs accru d'une certaine manière quand, en 1913, un jeune né dans ces terres a revêtu l'habit de la Congrégation[644].

Il est donc compréhensible qu'en recevant de là une offre sérieuse de fondation, le père Luis lui-même prenne les choses en mains et s'assure que tout arrive à bon port, comme le montrent clairement ses écrits :

> *En réponse à votre agréable lettre je dois vous dire* – communique lui en 1927 à don Manuel Camargo qui venait d'offrir aux Tertiaires la direction d'un Asile fondé par lui à Bogota – *que je sais que les Pères Supérieurs de ma Congrégation de Religieux Tertiaires Capucins ont écrit... demandant le nombre d'étudiants qu'il*

[641] Par exemple, ŒCLA, 1902, qui stipule que : *J'aimerais beaucoup pouvoir vous voir et vous rencontrer tous personnellement, mais à cause de mon âge et de mes infirmités, je considère que c'est très difficile, nous nous limiterons à vivre très unis en esprit, réservant notre vue pour le ciel...*
[642] Cf. ŒCLA, 1952.
[643] Cf. FATIZZO, Sebastiano, *Padre Luis de Masamagrell, su vida, su semblanza, su obra*, p. 304-305.
[644] Il s'agit de Pedro Morató González, né dans la capitale de cette République et qui prit l'habit sous le nom de Fray Alfredo de Bogotá le 15 avril 1913, bien qu'il n'ait pas fait sa première profession (cf. *La Emulación* 9 (1913) n. 9 p. 16-17).

y a actuellement... ; s'ils dorment dans des couchettes ou dans des chambres... ; qui ou qui soutient cet établissement.... Je souhaite que Votre Grâce daigne les fournir aux Pères, afin qu'ils se fassent une idée de ce qu'est et pourrait devenir ce centre, puisqu'il les flatte d'avoir une fondation en Amérique, surtout à Bogotá...[645].

Votre Seigneurie regretterait mon silence à vos estimées lettres des 11, 28 et 31 octobre, dans lesquelles vous me parliez de la fondation que Votre Seigneurie a si généreusement offerte à ma Congrégation de Religieux Tertiaires Capucins – écrit-il à nouveau, dès 1928, au même don Manuel Camargo –, *je ne sais pas si Votre Seigneurie est au courant de la grande tribulation qui nous a frappés à la fin du mois de septembre avec la mort du Père Général, le Père Javier de Valencia....*
Je peux prévoir que le défunt Père Général et son Conseil (qui est toujours le même) étaient très bien disposés à l'égard de la fondation que Votre Seigneurie nous offre dans cette ville, si nous considérons seulement le peu de personnel que nous avons, ce qui est à peine suffisant pour répondre aux besoins des fondations existantes ; et il y en a beaucoup d'autres que l'on nous demande continuellement en Espagne.
Le nouveau Père Général m'écrit que lors de la première réunion, le thème de cette fondation, qui reste très attractive au Conseil Général, a également été abordé et me dit : « Comme il serait bon que l'Illustre Señor Camargo fasse le voyage prévu, et alors nous pourrions nous comprendre de bouche à oreille ! ». Je fais mien ce même souhait, car ainsi Votre Seigneurie pourra connaître en profondeur notre Congrégation et vous vous comprendrez mieux pour réaliser cette fondation ***que je souhaite ardemment voir se réaliser***[646].

Il semble que le Seigneur – communique lui, illusionné, à un religieux amigonien en juin 1928 – *veuille faire connaître notre Congrégation dans d'autres nations, et actuellement le Très Révérend Père Pedro de la Iglesia et le Père Arturo sont en route pour Bogotá, pour prendre en charge, si cela leur convient, une magnifique fondation qui nous est offerte dans cette capitale. Priez le Seigneur pour que sa très sainte volonté soit faite en toutes choses*[647].

Après que la Communauté – formée par les pères Pedro de la Iglesia, Arturo Domínguez, Valentín Mª de Torrente et Álvaro Gil et par les religieux Modesto Alabadí, Pascual Miquel, Antonio Navarro et Enrique Gómez – eut officiellement pris en charge l'Asilo de San Antonio, à Bogota, le 12 juillet 1928, le père Luis continua à se préoccuper des détails qu'impliquait cette nouvelle présence et insista même de la sorte auprès de Don Manuel Camargo :

Je vous félicite également du fait que le Seigneur vous a finalement accordé la réalisation de vos souhaits répétés que notre humble Congrégation soit chargée de la grande œuvre qui immortalisera Votre Seigneurie. Que Votre Seigneurie ait eu à souffrir des contradictions pour cela, et que tout ne se soit pas passé comme vous le souhaitiez, il n'y a pas de doute que c'est la plus grande preuve d'être l'œuvre de Dieu ; car celles-ci portent toujours avec elles le cachet de la

[645] Cf. ŒCLA, 1842.
[646] Cf. ŒCLA, 1852.
[647] Cf. ŒCLA, 1856.

contradiction, de sorte que le mérite de ceux que la divine providence choisit pour les exécuter est d'autant plus grand.
Le très révérend père Pedro de la Iglesia, religieux très méritant, en tant que Conseiller Général de la Congrégation, ne peut être Supérieur ni continuer dans cette ville, car sa mission se limitait à inspecter le terrain et à discuter des fondations avec Votre Seigneurie, acceptant la fondation si ces fondations étaient conformes aux instructions qu'il avait reçues du Conseil Général.
En ce qui concerne les frais, Votre Seigneurie ne doit pas s'étonner qu'ils soient un peu plus élevés qu'ils ne l'auraient été si, comme Votre Seigneurie l'a dit dans ses premières lettres, la propriété de l'Asile était passée à la Congrégation ; car on ne cachera pas à Votre Seigneurie que la situation des religieux aurait été bien différente s'ils n'avaient pas à dépendre demain des Conseils, qui parfois entravent plutôt que favorisent le progrès des fondations....
Ne doutez pas, Très Illustre Seigneur, que les Pères que vous avez dans cette fondation et le Conseil Général ne soient tous très satisfaits et très reconnaissants à Votre Seigneurie, et qu'ils se sacrifient volontiers pour vous plaire en tout, et pour élever à de grandes hauteurs l'œuvre dont Dieu a voulu que Votre Seigneurie soit le digne fondateur. Un travail qui sera sa récompense et sa couronne sur la terre et dans le ciel...[648].

Très vite, la fondation de la Congrégation en Colombie obtient une grande reconnaissance pédagogique. Les religieux – comme le souligne un témoin de première main – y ont immédiatement mis en œuvre leurs propres méthodes d'éducation, basées sur l'observation et l'examen psychopédagogique des élèves. L'installation du bureau d'examen psychopédagogique, qui a été à la base du travail éducatif ultérieur, est particulièrement admirable, car en fonction des résultats obtenus lors des tests, les élèves ont reçu un traitement approprié, dont les résultats bénéfiques ont été admirés par les ministres et les diplomates, ainsi que par les éducateurs notables et les simples curieux[649].

Le père Luis – outre le bonheur que lui apportait continuellement la nouvelle des succès éducatifs et apostoliques progressifs de ses fils en Colombie – eut la joie de pouvoir accueillir la première vocation autochtone[650] qu'ils envoyèrent faire leur noviciat en Espagne et, surtout, il eut encore l'immense bonheur de voir s'ériger là – dans les locaux mêmes de l'Asilo San Antonio – le 8 décembre 1933, un Noviciat de la Congrégation pour ces terres dans lequel entrèrent, le même jour inaugural, cinq autres jeunes autochtones.

Un vieux rêve se réalise en Argentine

En 1913, à la veille du Jubilé d'argent de la Congrégation, une offre a été reçue de l'Argentine pour commencer une présence de la Congrégation dans ce pays. Il convient de noter qu'un an auparavant, un jeune homme né dans ce pays avait revêtu l'habit amigonien[651].

---

[648] Cf. ŒCLA, 1867-1869.
[649] Cf. ROCHA, Obdulio, *Los Terciarios Capuchinos en Colombia*, dans *El Sembrador* 4(1949) n. 38 y 39 p. 34 s.
[650] Il s'agit de Joaquín Torres Jiménez, qui a pris l'habit de religieux coadjuteur le 2 juillet 1932, puis a commencé son noviciat de clerc le 14 juillet 1933 et a fait profession en juillet de l'année suivante, en 1934. Ce religieux a été rapatrié en Colombie au début de la guerre civile espagnole et a été perdu par la suite.
[651] Il s'appelait Alberto Miramón Nuñez et le 14 juillet 1912 il commença son noviciat sous le nom de Frère Carlos Mª de Buenos Aires. Il fit profession le 14 juillet 1914 et l'année suivante il quitta la Congrégation.

Le Conseil général, déjà désireux d'ouvrir des portes et des fenêtres pour l'expansion du charisme, s'est empressé d'admettre la nouvelle fondation en principe et de nommer une commission composée du père Carlos Mª de Cuart et du frère Pedro Mª de Alquería pour traiter avec le Gouvernement et les Autorités de ce qui convenait à une telle fondation[652].

Les démarches des délégués prirent rapidement une bonne tournure, si bien qu'en septembre de cette année 1913, le Gouvernement Général de la Congrégation répondit par télégramme au père Carlos que, d'après les rapports présentés par lui, le projet de fondation était accepté et qu'il pouvait compter sur un prêtre et sept autres religieux pour le mener à bien[653].

Mais par la suite – et bien que le père Carlos ait reçu une réponse favorable des Supérieurs, il s'est empressé de présenter un Projet détaillé et complet pour la création d'un Centre de Rééducation des Mineurs dans la ville argentine de Cordoba[654] –, les démarches ont été paralysées par diverses circonstances d'ordre politique, et après plusieurs retards et encore des retards, et voyant que les choses n'avaient aucune perspective de solution pour le moment, les Supérieurs ont décidé de renvoyer les expéditionnaires, qui se sont embarqués pour Buenos Aires, le 2 juillet 1914. La première tentative de fondation de la Congrégation en Argentine est ainsi avortée.

Des années plus tard, en 1921, il y eut une autre tentative de fondation et, bien qu'elle n'ait pas eu de caractère officiel, elle aurait pu avoir d'heureux résultats si les Supérieurs avaient accueilli les bonnes offres qui leur avaient été faites. Mais à cette occasion, le Conseil général ne voulut même pas les prendre en considération, et une nouvelle opportunité de fondation en Argentine fut ainsi frustrée[655].

Finalement, « la troisième fois a été la bonne » et en 1932, avec une nouvelle offre de l'Argentine[656], ce qui était un rêve de longue date est devenu réalité.

Le 1er septembre 1932, le père Pedro de la Iglesia et le frère Joaquín Bernús ont pris en charge la *Colonia de Menores General Belgrano*, dans la ville de Tucumán.

Dès le début, le père Luis était au courant de l'existence de la fondation et proche de ses initiateurs :

> *Je vous suis très reconnaissant de l'aimable lettre que vous m'avez envoyée lors de votre départ pour l'Argentine* – écrit-il au père Pedro en juillet 1932, dès que l'expédition des deux fondateurs est partie pour sa destination –, *et je dois vous dire que si Votre Révérence a regretté, comme vous me le dites, de ne pas pouvoir me faire un dernier adieu, j'ai également regretté de ne pas pouvoir vous donner ma bénédiction avant votre départ, bien que vous puissiez comprendre que mon esprit sera toujours avec Votre Révérence et le P. Joaquín sur leur chemin, et que*

---

652 Cf. *1ère résolution du Conseil général des 1er et 2 avril 1913*, dans ROCA, Tomás. *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 818-819.

653 Cf. *2ème résolution du Conseil général du 5 au 8 septembre 1913*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 822. Quelques jours avant cet accord, le Supérieur général avait envoyé - le 18 août - une circulaire aux religieux demandant des volontaires pour la fondation argentine (cf. *ibidem*, p. 847). Pour sa part, le père Carlos avait signé une lettre en Argentine le 9 août 1913 dans laquelle il donnait un bon résumé de la pédagogie amigonienne pour les autorités de ce pays (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. III p. 930-937).

654 Cf. ce Projet, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T VI vol. III p. 937-944.

655 Cette tentative a été menée par le père Domingo Mª de Alboraya qui, profitant d'un permis d'exclaustration, a été chargé par le gouvernement espagnol de se rendre en Argentine, où il a reçu des offres sérieuses pour fonder un centre de rééducation (cf. *Cartas del padre Domingo desde Argentina*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. II p. 201-203, 205, 211-212 et 239-241.

656 Cette fois, l'intermédiaire de la fondation est le père rédemptoriste, Federico Grote (cf. *Cartas del padre Federico Grote*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. II p. 912-916, 934-936 et 938).

mes pauvres prières ne leur feront pas défaut afin que le Seigneur les bénisse et dirige tous leurs pas et actions dans l'accomplissement de la haute mission que la Congrégation leur a confiée.
De la tactique et de la prudence de Votre Révérence, j'espère que vous accomplirez fidèlement votre tâche, et que vous laisserez le drapeau de notre Congrégation bien établi dans ces terres d'Argentine, comme vous l'avez fait aussi en Colombie...[657].

Un an plus tard, en 1933, il se réjouit de la signature de l'acte qui stabilise la présence de la Congrégation à Tucumán :

Le Très Révérend Père Général, dans sa lettre de vœux de Pâques, m'a donné l'agréable nouvelle, que Votre Révérendissime me communique maintenant, que l'acte de fondation de notre Congrégation dans cette ville a été enfin signé dans cette ville par le Gouvernement. Deo gratias !
Sans doute, père bien-aimé, c'est un grand pas que vous avez fait en faveur de notre chère Congrégation ; mais il vous en a coûté aussi, car les œuvres de Dieu doivent toutes être marquées du sceau de la contradiction....
Aux évêques de cette région et aux bons catholiques qui ont tant aidé Votre Révérence à obtenir l'établissement définitif de notre Congrégation dans cette région, je vous prie de leur dire que je leur suis extrêmement reconnaissant et que je reste très obligé de leur service.
Priez Dieu pour votre père, car je suis un peu délicat, et recevez, avec ma bénédiction, une étreinte paternelle[658].

Et enfin, trois mois avant sa mort, il est encore présent parmi ses fils qui étaient en Argentine avec ces mots :

Ne pensez pas – écrit-il au père Pedro – *que j'oublie Votre Révérence et notre très cher frère Joaquín. Et comme votre fête approche, je vous écris pour vous féliciter cordialement en mon nom et au nom des religieux de cette maison, en vous souhaitant les bénédictions et les grâces du Seigneur afin que vous puissiez voir le fruit de votre travail dans ces terres, avec l'établissement de notre chère Congrégation.*
De grandes festivités vous attendent là-bas avec la célébration du Congrès eucharistique, qui sera apparemment très solennel. J'y ai été invité, comme les autres prélats d'Espagne, par Son Excellence l'Archevêque de Buenos Aires ; et certainement, si je n'avais pas été aussi vieux et infirme, cela aurait été une bonne occasion de visiter cette Région et de voir par nous-mêmes les conditions qu'elle offre à notre Congrégation.
Que le Seigneur continue à bénir le travail de Vos Révérences afin que notre Congrégation puisse y prendre racine.
Je vous bénis tous les deux, votre père et votre serviteur dans le Christ [659].

---

[657] Cf. ŒCLA, 1903. Cf. aussi ŒCLA, 1917-1918, dans lequel il montre une fois de plus sa proximité affectueuse avec les fondateurs en Argentine.
[658] Cf. ŒCLA, 1940.
[659] Cf. ŒCLA, 1955.

CHAPITRE III

Une nouvelle pédagogie émerge

Le père Luis, en fondant ses deux congrégations pour canaliser le désir d'une « plus grande perfection » ressenti par les hommes et les femmes du Tiers-Ordre franciscain séculier qu'il accompagnait personnellement dans leur itinéraire de croissance humaine et spirituelle, a déterminé pour ses filles et ses fils – comme nous l'avons vu[660] – ces mêmes champs apostoliques qu'ils avaient d'une certaine façon réalisés en tant que séculiers. Ces champs apostoliques – triplés à l'origine dans les deux Congrégations – ont cependant suivi des chemins différents dans chacune d'elles. Ainsi, tandis que les sœurs, non seulement les ont maintenus, mais les ont élargis très tôt avec celui de la correction paternelle et celui de la première évangélisation, les frères, dès le début, ont changé d'abord leur orientation apostolique, en centrant leur propre but missionnaire sur l'enseignement et la moralisation des élèves des Écoles de Réforme et de Correction[661].

Et tandis que ses Congrégations, animées par le même Esprit, évoluaient avec leur propre style, caractéristique mais tout aussi légitime, le père Luis se rendit compte que, parmi les divers domaines apostoliques que l'Esprit lui avait inspirés à l'origine, celui qui était devenu commun à ses deux fondations et qui distinguait de façon particulière le charisme miséricordieux que Dieu avait voulu donner à travers lui à l'Église et à la société, était précisément celui de l'éducation chrétienne des jeunes éloignés du chemin de la vérité et déviés du chemin du bien[662]. C'est aussi ce champ apostolique qui lui a fait progressivement prendre conscience que Dieu avait voulu qu'il soit l'Apôtre de la jeunesse égarée[663] et qui l'a conduit à se présenter comme tel à l'Église[664] et à ses propres disciples[665]. Et c'est aussi ce même champ apostolique qui a permis la naissance d'une nouvelle pédagogie, dont le père Luis lui-même a jeté les bases, et qui, en son honneur, a été appelée amigonienne.

Posant les bases

Depuis qu'il a accompagné ses enfants – en 1890 – lorsqu'ils ont pris la direction de l'École de Correction Paternelle Santa Rita à Madrid, le père Luis a essayé, tant par son enseignement oral qu'écrit[666], de rester proche d'eux dans l'aventure pédagogique dans laquelle ils s'étaient engagés – avec beaucoup de bonne volonté, mais peu de connaissances techniques – et d'apporter sa contribution au développement d'une pédagogie thérapeutique adaptée au monde spécifique du mineur en conflit, ce qui était

---

[660] Cf. ci-dessus, **Un costume sur mesure**.
[661] Cf. ci-dessus, **Changement de cap**.
[662] Cf. ŒCLA, 1780.
[663] Cf. ŒCLA, 1891, où, écrivant au rédacteur de la revue amigonienne « *Adolescens Surge* », il le remercie du travail qu'il s'impose pour promouvoir la grande œuvre de réforme de la jeunesse que le Seigneur a confiée à notre Congrégation.
[664] Cf. ci-dessus, **L'itinéraire difficile des sœurs**, où le texte de ŒCLA 1780 est apporté.
[665] Cf. plus tard, **En passant le témoin**, où l'on apporte le texte du Testament spirituel du père Luis, dans lequel il invite tous ses disciples à aller, comme zagales du Bon Pasteur, après la brebis égarée.
[666] Cf. ŒCLA, 1982. 2026-2035. 2049-2055. 2067-2071. 2075. 2077. 2079. 2086-2087. 2090-2093.

alors un véritable défi encadré dans un mouvement scientifique encore pionnier à l'échelle mondiale.

Restaurer l'homme dans le Christ

Le père Luis a participé pleinement à la conception chrétienne de la vie, qui enseigne que l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, dont la véritable identité est l'amour[667] et que, par conséquent, il a été créé pour aimer et trouve son bonheur et sa vérité[668] dans la mesure où il grandit dans l'amour :

> *L'amour* – écrivait dans ce sens le père Luis – *est le mobile qui pousse l'homme dans tous ses actes. Désintéressé, droit et conforme à la raison le plus souvent ; égoïste, sensuel et accommodant ses appétits animaux, beaucoup d'autres, il s'avère que l'axe autour duquel tournent tous ses désirs, affections et opérations est l'amour ; parce que pour aimer l'homme a été créé, et l'amour est la fonction nécessaire de son cœur, qui ne peut vivre sans aimer. Car Dieu, qui l'a fait l'image vivante de sa beauté et de ses perfections, a voulu qu'il participe à sa propre vie, qui est amour.... Car la charité ou l'amour de Dieu est l'âme, sans laquelle l'homme est mort....*
> *Formé notre cœur pour aimer, et aimer Dieu, l'amour est sa vie, comme le dit saint Augustin. Aimer est sa fonction capitale et le centre auquel il s'adresse naturellement*[669].
>
> *De même que dans la nature, quand le soleil se couche, toute forme disparaît, la beauté des êtres se voile, leur vigueur se retire et leur vie s'étouffe, laissant l'univers froid comme un cadavre dans la nuit la plus profonde, de même les dons les plus sublimes perdent leur splendeur, les vertus restent stériles, les grâces disparaissent, la vie surnaturelle succombe et l'âme est laissée dans une solitude effrayante, sans lumière, sans chaleur et sans vie quand elle manque de charité*[670].

D'autre part – et suivant la même pensée et le même sentiment chrétien qui ont animé toute son existence – le père Luis a placé la pierre angulaire de sa propre croissance dans l'amour, dans la rencontre avec Dieu. S'inspirant à plusieurs reprises de la profonde expérience personnelle de saint Augustin : *Tu m'as fait, Seigneur, vers Toi et mon cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il repose en Toi*[671], il considère l'ouverture à la transcendance comme une dimension essentielle pour une pleine maturation de l'idéal d'amour :

> *Il n'est pas possible* – écrit-il dans l'un des textes les plus identifiants de sa pensée intégrale – *d'aimer Dieu sans aimer aussi l'homme, son œuvre préférée, à travers*

---

[667] Cf. Gn. 1, 27 et 1Jn. 4, 7-8. 12. 16.
[668] Cf. sur le concept biblique de vérité - profondément lié au noyau central de tout l'Evangile, l'amour - et ses implications avec l'expression des jeunes loin de la voie de la vérité utilisée par le père Luis lui-même, peut être consultée : VIVES, Juan Antonio, *Trilogía Jubilar*, dans *Pastor Bonus* 17(1998) p. 15-36 et *¿Educar para la libertad o educar por libre?*, dans *Pastor Bonus* 48(1999) p. 45-84.
[669] Cf. ŒCLA, 331. 338. 520. Cf. aussi, ŒCLA, 1042.
[670] Cf. ŒCLA, 1153. Ce dernier texte est sans aucun doute un hymne poétique du père Luis à l'amour et nous rappelle avec spontanéité le « si je n'ai pas d'amour, je ne suis rien » de Paul (cf. 1Co. 13, 4-7).
[671] Cf. ŒCLA, 351. 478. 521. 663. 966-967. 1048. 1510. La traduction classique de la première partie de cette phrase a été : tu m'as fait, Seigneur, pour Toi. Mais en gardant à l'esprit l'expression latine ad te, qui utilise le texte original, je préfère traduire vers Toi, car elle exprime mieux l'idée d'un parcours éducatif.

Lui, ni d'aimer l'homme d'un véritable amour de charité sans l'amour de Dieu. Les deux amours sont comme des rayons émanant d'une même lumière et comme des fleurs issues d'une même tige[672].

Sur le plan pédagogique – et en parfaite harmonie avec saint Paul, qui contemple à plusieurs reprises dans le Christ l'idéal parfait de l'être humain et invite les premiers chrétiens à grandir jusqu'à la maturité de la plénitude du Christ et à apprendre, selon la vérité de Jésus, à vivre dans l'amour[673] – il établit, comme point de référence complet de l'identité humaine, la personne de Jésus lui-même, et oriente l'itinéraire éducatif vers elle :

> *Je suis certain que* – écrit-il en indiquant d'une certaine manière l'objectif de toute éducation – *de suivre ses enseignements de vie ; et non autrement, nous devons être heureux dans le temps et dans l'éternité. Cela, en ayant l'esprit du Christ, notre cœur doit être possédé des mêmes affections du Verbe fait chair et pénétrer des mêmes sentiments de l'Homme Dieu, c'est-à-dire de son inépuisable charité, de sa profonde humilité, de sa douce modestie, de sa justice, de sa mortification, de sa piété et de toutes les autres vertus... afin de pouvoir dire avec l'Apôtre que le Christ vit en nous*[674].

Pour toutes ces raisons, il fixe comme objectif ultime de son propre projet éducatif pour ses fils et ses filles *l'établissement ou le renouvellement des personnes dans le Christ*[675] et insiste à plusieurs reprises sur une *moralisation*[676] intégrale, qui ne se limite pas à éduquer la conduite ou le comportement, mais qui implique fondamentalement l'éducation du cœur selon les valeurs classiques avec lesquelles la culture chrétienne a donné vie et couleur à l'amour[677] et qui resplendissent de manière exemplaire dans le Christ.

Avec amour et exigence

Le père Luis, qui a parfaitement harmonisé les enseignements qu'il a reçus en classe avec ceux qu'il a appris dans la vie quotidienne, a voulu que ses disciples – dans leur tâche d'accompagner les enfants et les jeunes vers leur pleine maturité en tant que personnes et fils de Dieu – combinent les progrès des sciences pédagogiques avec une sensibilité « à fleur de peau », capables d'apprendre par expérience la science du cœur humain[678] et de savoir comment entrer en relation avec leurs élèves à travers le langage du cœur, mais sans manquer d'exiger au bon moment :

---

[672] Cf. ŒCLA, 1044.
[673] Cf. Ep 4, 13. 21b et 5, 2. Cf. aussi, Ep 4, 1-2, 14a. 15. 16b. 17a. 24a. 32 ; Ph 2, 2-5 ; Col. 3, 12-15 ; Rm 15, 5.
[674] Cf. ŒCLA, 480 et 1196.
[675] Cf. ŒCLA, 1780. Cf. aussi, ŒCLA, 280 et ci-dessus, **L'itinéraire difficile des sœurs**.
[676] Cf. ŒCLA, 2068. 2075.
[677] Ces valeurs sont celles qui sont fondamentalement contenues dans les béatitudes, qui constituent une sorte d'arc-en-ciel de l'amour véritable.
[678] Cf. ŒCLA, 2047.

Pour le cœur de l'homme – écrit-il dans un texte qui rappelle le message même de la conversion du Loup de Gubbio par saint François[679] – *sont comme des flèches allumées ces miséricordes, qui allument en lui le feu de la charité et finissent par convenir en doux agneau à qui était un loup rapace*[680].

A ces instructions – il a ajouté à une autre occasion, en soulignant que l'amour véritable ne peut absolument pas renoncer à l'exigence – *la mère doit unir la correction, car le manque de correction est la cause de l'abandon des jeunes gens à tous leurs caprices et à tous leurs désordres. Mais il faut être prudent, savoir distinguer dans la punition les fautes commises par malice de celles commises par fragilité ou par étourderie ; et unir à l'intégrité du caractère la douceur et la bonté qui captivent le cœur de l'enfant, afin que la correction ne l'exaspère pas*[681].

Et, comme normes plus concrètes de cette proximité de vie et de cœur avec les élèves et de cette connaissance de la manière d'harmoniser l'amour et l'exigence, il a écrit pour ses fils et ses filles dans son travail d'éducateurs :

Tenez-vous et riez toujours prudemment, que ni trop de franchise ni trop de familiarité ne viennent à ne pas être respectés, ni trop de gravité, devenir répulsifs[682].

Puisque, vu la nature du cœur humain, le plus beau moyen de stimuler les enfants tant à la pratique de la vertu qu'à l'application à l'étude ou au travail, est d'éveiller en eux l'émulation ; il nous paraît très convenable de la rechercher parmi les enfants de la Maison. Car l'expérience leur apprendra qu'ils obtiendront plus des enfants avec ce moyen qu'avec toute autre[683].

Vers la recherche d'une méthode

Bien que la pédagogie amigonienne ait été orientée dès le début vers l'accompagnement des jeunes vers leur maturité humaine principalement à travers le langage du cœur, le besoin s'est vite fait sentir d'une certaine méthode qui – sans restreindre la liberté et la créativité que l'éducation requiert toujours comme le processus artistique qu'elle devrait être – régulerait en quelque sorte l'exercice de l'action pédagogique.

Là encore, c'est le père Luis lui-même qui, s'inspirant sans doute des principes et même du langage de l'ascétisme chrétien traditionnel[684], en a jeté les bases, déterminant ainsi la gradualité et la progressivité qui ont toujours distingué par la suite le système amigonien :

---

[679] Cf. *Légende du loup de Gubbio*, dans *Les petites fleurs de saint François*, n. 21. Derrière cette légende, les érudits placent le récit historique de la Conversion des voleurs, qui est rapporté dans certaines sources (cf. *Légende de Pérouse*, 115 et *Miroir de la Perfection*, 66).
[680] Cf. ŒCLA, 1058.
[681] Cf. ŒCLA, 1086.
[682] Cf. ŒCLA, 2026.
[683] Cf. ŒCLA, 2049. 2054.
[684] Dans la théologie spirituelle chrétienne, l'ascèse envisage le processus de conversion que la personne qui s'est éloignée de Dieu suit d'une manière ou d'une autre sur le chemin du retour à Dieu.

A cet effet, en ce qui concerne la conduite morale, ils seront classés en trois ordres, qui seront appelés Catéchumènes, Persévérants et Adorateurs. Les premiers, c'est-à-dire les Catéchumènes, seront les enfants qui conservent encore des vestiges de leurs habitudes passées ou qui sont indisciplinés, rebelles ou de mauvaise condition. On appellera Persévérants ceux qui progressent dans la réforme de leurs habitudes et qui sont connus pour avoir un bon désir d'atteindre leur perfection. Et enfin, le nom d'Adorateurs sera donné aux enfants dont la conduite exemplaire peut servir de norme et de modèle aux autres[685].

Le père Luis était également soucieux – dans le même contexte de recherche d'une méthode adaptée – que ses premiers disciples, dès le début de leur travail pédagogique, effectuent un suivi détaillé, scientifique et personnalisé des élèves :

De même, afin que les Supérieurs puissent connaître les antécédents et les qualités des jeunes gens confiés aux soins et à la correction de la Congrégation, tant pour leur gouvernement que pour pouvoir en rendre compte quand il conviendra, il sera tenu un Registre particulier, dans lequel seront consignés tous les antécédents qui auront pu leur être acquis, ainsi que leurs aptitudes, leur tempérament et leur caractère, et les marques de conduite que, par rapport à la piété, à l'étude et au travail, ils auront mérité chaque mois[686].

Enfin, c'est aussi le père Luis lui-même qui a promu une éducation intégrale en veillant à ce que l'éducation et le travail soient combinés avec différentes activités éducatives de nature religieuse, culturelle, sportive ou récréative[687].

Le sentiment pédagogique amigonien[688]

Avec le fondateur et en harmonie avec lui, les premiers religieux amigoniens ont développé les principes pédagogiques qui ont défini et caractérisé substantiellement leur action historique dans le domaine de la récupération des enfants et des jeunes en difficulté. Certains de ces principes – clairement définis du vivant du père Luis lui-même – sont mis en exergue ci-dessous.

Éducation du cœur

Évitant la tentation d'un comportementalisme exagéré et radical, la pédagogie amigonienne a dès le départ placé le nord de son action dans la maturation personnelle des sentiments de l'élève ou, selon une expression typiquement amigonienne, dans l'éducation du cœur :

[685] Cf. ŒCLA, 2049. Cf. aussi, ŒCLA, 2051. 2052. 2053.
[686] Cf. ŒCLA, 2029. Cf. aussi, ŒCLA, 2027.
[687] Cf. ŒCLA, 2029. 2033. 2034. 2068. 2093.
[688] Pour un compte rendu plus détaillé de l'ensemble du réseau complexe qui constitue ce sentiment pédagogique, voir VIVES, Juan Antonio, *Identité amigonienne en action*, en particulier p. 40-104.

Dans chaque être humain – a réfléchi l'un des premiers éducateurs amigoniens – *il y a un germe de sentiment que nous développons…. Cela demande beaucoup de patience et de charité dans les relations avec les enfants...*[689].

Il faut sans cesse faire appel – dit un autre – *aux sentiments nobles et généreux de l'élève…. On ne peut remplacer sa conscience personnelle par une conscience purement extérieure. Nous devons être les artistes de cette œuvre suprême dont le but est de forger les esprits, de cultiver l'esthétique du sentiment*[690].

Éduquer à partir du sentiment

Déjà la première tradition éducative amigonienne avait bien perçu que l'éducation du cœur de l'élève, le développement du plus profond des sentiments humains qu'est l'amour, est favorisé dans la mesure où les éducateurs eux-mêmes se montrent auprès de leurs élèves comme des experts en humanité et sont donc de véritables cultivateurs[691] de sentiments en eux :

Parmi les qualités d'un bon éducateur, il y a avant tout – l'a souligné un éducateur – *celle d'aimer les élèves. Car si on ne les aime pas, on sape l'objectif de l'éducation...*[692].

L'amour – lit-on dans le Mémoire de la Casa de Santa Rita en 1927 – *sera toujours une condition indispensable, non seulement pour éduquer et modeler les cœurs, mais aussi pour instruire et imprimer aux esprits les obligations fondamentales qui rendent les hommes utiles à eux-mêmes et aux autres…. C'est pourquoi, sans négliger les enseignements de la science, nous continuons à nous efforcer d'inspirer notre travail par l'amour*[693].

Vers l'autonomie personnelle

La tradition pédagogique amigonienne était également consciente, dès ses origines, que l'éducation n'est vraie que lorsqu'elle se déroule dans un climat de liberté :

L'éducation – dit l'un des pionniers du système – *est action, mais cette action doit être dans le sujet de l'éducation lui-même. Pour agir, l'apprenant a besoin de liberté, sinon il serait un automate, mais pas un sujet qui suit, par sa propre impulsion et son initiative, l'œuvre de son éducation. Le bien doit être embrassé librement pour être cohérent.*

---

[689] Cf. VALENCIA, Javier Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 5042-5043. Cf. aussi *ibidem*, 0.311, 5.048, 5.052, 11.124.
[690] Cf. TORRENTE, Valentín Mª de, dans Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos, 12.124, 12.126, 12.127, 12.128 et 12.024. Cf. aussi *ibidem*, 12.088 et 12.138.
[691] Cf. *Los cultivadores del sentimiento*, article publié dans le *Heraldo de Madrid*, 13 février 1913., dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 5.042. Cf. aussi *ibidem*, 5.048 et 5.052.
[692] Cf. TORRENTE, Valentín Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 12.031. Cf. aussi *ibidem* 12.410, 12.464, 3.073, 3.074 et 11.123.
[693] Cf. IGLESIA, Pedro de la, *Memoria de Santa Rita de 1927*, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 10.015-10.016.

L'éducateur doit être un instructeur de la vraie liberté et non le gendarme de la coercition qui tue l'esprit et la personnalité de l'apprenant[694].

Cependant, la tradition pédagogique amigonienne était également consciente que, pour que ce climat de liberté puisse exister, il était essentiel de développer la capacité d'autonomie du jeune, en éduquant et en renforçant sa volonté :

L'éducation du cœur – écrivait un autre amigonien – *doit culminer dans la formation du caractère, qui est l'habitude de la fermeté de la volonté cristallisée dans l'âme humaine. Eduquer sans poser ces bases, c'est construire sur du sable. Le bon éducateur ne doit jamais oublier que la volonté est le directeur suprême de l'homme..., le pouvoir exécutif de l'âme humaine…. C'est la volonté qui conduit l'homme à la victoire ou à la défaite.*
D'où la grande importance du système préventif qui exige de renforcer la volonté de l'enfant, de lui apprendre à « vouloir » de tout son cœur, pour obtenir... un caractère fort et viril[695].

Certaines des thérapies proposées dans le système visaient précisément à promouvoir cette éducation de la volonté, dont le dénominateur commun était d'éveiller chez l'élève la conscience que dans la vie tout a un prix et que seul celui qui fait un effort est en mesure d'atteindre ce qu'il s'est fixé :

L'un des facteurs de nullité de la personnalité – écrivait un éducateur tertiaire capucin à ce sujet – *est de trouver tout pour rien. Ce qui ne coûte rien, rien n'est apprécié.... Pour que nos centres soient de vraies écoles, il faut que les élèves apprécient leur travail et apprennent à manger leur pain à la sueur de leur front.... « Tout coûte ici » doit donc être l'une des devises qui préside à notre pédagogie*[696].

En milieu familial

Afin de parvenir à une maturation harmonieuse et intégrale de la personne dans l'humanité et l'amour, la tradition pédagogique amigonienne – fidèle encore une fois à ses racines, chrétiennes par la culture et la foi – a toujours mis l'accent, comme une autre de ses valeurs fondamentales, sur l'atmosphère familiale qui doit régner dans les groupes éducatifs :

Le premier milieu naturel et nécessaire de l'éducation – disait-on – *est la famille. Ainsi, l'éducation la plus efficace et la plus durable est régulièrement reçue en elle... Et que faisons-nous dans nos centres, sinon remplacer les familles ?…*
C'est pourquoi il est si important que lorsqu'un garçon arrive dans nos centres, il trouve auprès de nous cette affection qui le pousse à ouvrir les portes de son cœur et à s'abandonner à ses éducateurs...

---

[694] Cf. CABANES, Vicente, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 14.923 et 14.107. Cf. aussi, *ibidem*, 14.104-14.105.
[695] Cf. TORRENTE, Valentín Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 12.138, 12.139. Cf. aussi, *ibidem*, 12.088, 12.141, 12.401, 12.448.
[696] Cf. CABANES, Vicente, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 14.928 et 14.526-14.527. Cf. aussi, *ibidem*, 14.853-14.862, 14.909 et 14.927.

Peut-être ce garçon n'avait-il jamais ressenti dans sa vie ce qu'était une preuve d'affection, peut-être n'avait-il jamais connu la douceur d'un sourire...[697].

Pour nous – a-t-il ajouté – *le régime familial est fondamental. La vie familiale est nécessaire dans chacun de nos centres.... Si les éducateurs doivent agir comme des parents auprès de leurs élèves, il leur sera difficile de le faire si l'organisation ne correspond pas à une approche familiale...*[698].

Accueil affectueux

L'accueil affectueux du nouvel arrivant a été considéré comme le premier et principal renforcement éducatif pouvant être offert à l'élève par la pédagogie amigonienne la plus authentique, qui a insisté sur le fait qu'il constitue un premier témoignage de tendresse et un premier contact de communication cordiale, d'empathie et de sympathie entre l'éducateur et l'élève :

Dès l'entrée de l'élève – a été proclamé dès 1906 – *il doit être l'objet de toutes les attentions, sans jamais lui ménager la moindre affection*[699].

La première obligation de tout éducateur – a été ultérieurement insisté – *quel que soit l'élève admis, est de le recevoir avec affection... De plus, nous devons maximiser l'affabilité dans l'accueil réservé à ces malheureux, alors que la plupart du temps, ils viennent avec des préjugés, ont été mal traités et n'ont pas joui d'une joie pure et légitime*[700].

Mais gardons à l'esprit que ce ne sont pas seulement les plantes et les fleurs, ni les tableaux... qui rendent nos centres accueillants... c'est avant tout l'esprit de compénétration entre les éducateurs et les élèves[701].

Connaissance par le cœur

Depuis qu'en 1892, le père Luis a indiqué à ses disciples – comme on l'a dit à sa place – de s'efforcer d'apprendre par expérience la science du cœur humain [702], ses fils, tout en étant pionniers dans l'application des sciences psychopédagogiques orientées vers la connaissance du mineur, en Espagne, ont considéré, de manière constante et indéfectible, que la meilleure façon de connaître en profondeur l'élève est la voie du cœur, c'est-à-dire celle d'établir avec lui une relation cordiale, empathique, qui le pousse à se faire connaître à travers la dynamique même de la vie quotidienne :

---

[697] Cf. TORRENTE, Valentín Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 12.068 et 12.064. Cf. aussi, *ibidem*, 5.053, où l'on peut lire : *Nous vivons si familièrement avec les apprenants que non seulement nous les connaissons, mais que nous nous confondons avec eux*.
[698] Cf. CABANES, Vicente, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 14.865. Cf. aussi *ibidem*, 14.204-14.207 et 14.866.
[699] Cf. ALBORAYA, Domingo Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 6.248.
[700] Cf. PAIPORTA, Jorge Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 11.152. Cf. aussi, *ibidem*, 12.064, 12.420-12.421.
[701] Cf. CABANES, Vicente, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 14.866, Cf. aussi, *ibidem*, 14.204, 14.733-14.743.
[702] Cf. ŒCLA, 2047.

Le meilleur moyen d'aider les élèves dans leur rétablissement – disait un éducateur amigonien – *est « de conseiller, de souffrir, de veiller et de pleurer avec eux et de rire avec leurs joies »*[703].

Les religieux – un autre l'a noté en 1906 – *répondent aux élèves avec affection et sans réserve et établissent avec eux cette relation mutuelle d'estime et d'affection qui adoucit et rend supportables les prescriptions du règlement*[704].

Accompagner de la proximité

Ce sentiment d'empathie, qui rend possible et favorise la connaissance par le cœur, a été nourri et exprimé principalement dans l'école amigonienne par l'attitude de proximité.

Depuis les enseignements du père Luis, qui a toujours considéré la capacité de s'identifier en tout avec les autres[705], comme une qualité propre à l'amour, et qui a voulu que ses fils et ses filles, comme les *zagales* du Bon Pasteur, ne soient pas seulement avec le troupeau, mais courent après les brebis égarées[706], les amigoniens, dès le début, ont fait de la capacité d'insertion et d'engagement dans la vie de leurs élèves l'un des traits les plus caractéristiques de leur travail, générant ainsi une pédagogie de la présence et de la coexistence :

Les religieux éducateurs – disait-on en 1906 – *mangent avec leurs élèves dans la même marmite, travaillent avec eux et s'amusent avec eux, en participant à leurs jeux*[707].

Quelle est la devise de notre système ? – se demandait un tertiaire capucin –. *« L'amour qui surveille »* – répondait-il. Et il ajoutait *: la vigilance est comme une protection..., mieux encore comme un battement maternel toujours soucieux de ses enfants*[708].

Dans nos centres – disait un autre éducateur – *il y a un tel esprit de compénétration entre éducateurs et élèves que ceux-ci vivent, mangent, jouent et alternent avec eux, formant une famille dont le frère aîné est l'éducateur*[709].

Aimer « sur mesure »

---

[703] Cf. ALACUAS, Bernardino Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 3.008.
[704] Cf. ALBORAYA, Domingo Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 6.251. Cf. aussi, *ibidem*, 6.034, 5.058, 5.061, 11.126,14.866.
[705] Cf. ŒCLA, 343 et 525, où il est dit : *Le propre de l'amour est de chercher à s'identifier tout entier à l'être aimé, en l'élevant de sa condition s'il le faut, ou en abaissant l'amant de la sienne... Le cœur cherche tellement à vivre uni et identifié à l'aimé qu'il fait siennes ses joies, ses peines... et tout ce qui l'affecte*.
[706] Cf. ŒCLA, 1831. Cf. plus tard, **En passant le témoin**.
[707] Cf. ALBORAYA, Domingo Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 6.251. Cf. aussi, *ibidem*, 6.034, 5.058, 5.061, 11.126.
[708] Cf. TORRENTE, Valentín Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 12.154 et 12.123.
[709] Cf. CABANES, Vicente, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 14.866.

L'attention portée à l'individualité a traditionnellement été l'une des nuances les plus caractéristiques du sentiment éducatif amigonien :

> *Le traitement pédagogique* – enseignait un éducateur – *doit être proportionné à la capacité de l'élève… Le bon éducateur sait distinguer entre élève et élève et n'exige pas de tous la même perfection, mais se contente de la mesure de chacun*[710].

> *La raison de notre succès* – a déclaré un autre – *est que nous individualisons le traitement autant que possible et que nous offrons une « pédagogie sur mesure »*[711].

Ce traitement individualisé – qui, dans la pratique, s'est exprimé tantôt par de petits détails, tantôt par des silences accueillants, tantôt par ce « savoir fermer les yeux » si nécessaire dans la vie, et toujours par cette compréhension qui conduit à relativiser les règlements[712] – a eu pour principales conséquences pédagogiques d'aimer chaque élève « tel qu'il est », de privilégier les plus démunis et d'espérer, même contre toute attente, que tous les élèves se rétablissent :

> *À cet élève, pour être plus « difficile »* – avouait un amigonien de première heure – *je dois l'aimer plus*[713].

> *Appliquons le règlement* – disait un autre –, *avec plus de charité et de bienveillance pour les déchus, les moins sympathiques, les pauvres petites gens...*[714].

> *Ne jugeons pas nos étudiants à la légère* – ajoute un autre – *car.... Dieu peut faire des enfants d'Abraham avec des pierres. D'ailleurs, ce n'est pas aux bons éducateurs de juger leurs élèves à la légère, mais aux éducateurs novices et aux débutants...*
> *En vingt ans d'enseignement, je n'ai jamais osé appeler un élève « incorrigible ». Nous devons beaucoup aimer nos élèves, et ceux qui les appellent ainsi montrent clairement qu'ils ne les aiment pas*[715].

Dédicace « sans horaires »

La capacité d'aimer l'autre, de l'aimer « tel qu'il est » et de pouvoir établir avec lui des liens empathiques à travers la coexistence quotidienne ; la capacité de rester proche de l'élève comme un battement de cœur maternel toujours attentif à l'enfant[716], est

---

[710] Cf. TORRENTE, Valentín Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 12.056. Cf. aussi, *ibidem*, 0.246, 6.176-6.177, 10.016.
[711] Cf. DOS HERMANAS, Bienvenido Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 9.139. Cf. aussi, *ibidem*, 9.144.
[712] Cf. TORRENTE, Valentín Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 12.119-12.121.
[713] Cf. ALQUERIA, Lorenzo Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 8.043. Cf. aussi, *ibidem*, 0.311, où l'on retrouve le vieux précepte de la pédagogie amigonienne selon lequel, dans les cas les plus rebelles, un éducateur doit trouver le moyen d'entrer en contact avec les élèves pour parler à leur cœur.
[714] Cf. VALENCIA, Javier Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 5.044.
[715] Cf. TORRENTE, Valentín Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 12.009.
[716] Cf. TORRENTE, Valentín Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 12.123 et 12.154.

directement liée à la capacité de force que l'éducateur doit posséder pour rester indéfectiblement fidèle à ses élèves et à sa propre mission.

Le père Luis, qui connaissait parfaitement le cœur humain et ses ressources les plus profondes, exhortait ses disciples à être toujours attentifs au service des autres, à n'épargner aucun moyen pour y parvenir, jusqu'à sacrifier leur propre vie, si nécessaire[717], et à ne pas fuir le travail qui se fait pour Dieu[718], ni à craindre de périr sur les falaises et les précipices sur lesquels ils devraient souvent se tenir pour sauver les brebis égarées[719]. Et la première tradition congrégationnelle, enseignée par lui, a pris soin, comme l'une des valeurs les plus substantielles de sa propre identité, du sacrifice et de la force d'âme requis par l'adaptation fidèle de sa propre personne, corps et âme, à la mission ardue de l'Institut[720].

Et l'une des manifestations les plus caractéristiques de la force et de la vigueur d'âme qui a distingué les éducateurs amigoniens a traditionnellement été le dévouement complet – ou comme familièrement dit, sans horaire – aux élèves :

> *Les éducateurs* – enseigne le Manuel de la Congrégation – *doivent posséder un esprit de sacrifice pour supporter avec plaisir, ou au moins avec patience, les élèves, même les jours où ils sont les plus pénibles ; ne pas épargner les heures et ne pas montrer de lassitude à être avec eux ; rendre leur vie aussi agréable et supportable que possible*[721].
>
> *L'éducateur qui va à contrecœur et en maugréant à la rencontre des élèves* – un éducateur insistant dans le même sens – *ne sera là qu'en tant que corps présent, alors que c'est son tour.... De tels éducateurs sont détestés par les enfants et ne peuvent pas faire de travail éducatif*[722].

Force testimoniale

Une autre conviction de la première tradition pédagogique amigonienne était de considérer que, pour être un véritable compagnon des élèves dans l'aventure unique de leur croissance intégrale à travers la maturation de leur propre sentiment humain, l'éducateur doit être le témoin de ce même sentiment.

Les premiers tertiaires capucins ont acquis cette conviction une fois de plus grâce à l'enseignement direct du père Luis, qui, conscient que l'exemple est le meilleur prédicateur et sa force de persuasion irrésistible, a invité à plusieurs reprises ses disciples à pratiquer personnellement ce qu'ils voulaient transmettre aux autres et à précéder les étudiants par l'exemple, afin de ne pas détruire d'une part ce qui est en train de se construire d'autre part[723] :

> *Le grand levier des brillants résultats de cette école* – on le disait déjà en 1906 – *c'est l'exemple vivant et personnel. Ici, on ne dit jamais à l'élève « fais ceci », mais*

---

[717] Cf. ŒCLA, 2359. Cf. aussi ŒCLA, 251.
[718] Cf. ŒCLA, 1827.
[719] Cf. ŒCLA, 1831. Cf. plus tard, **En passant le témoin**.
[720] Cf. *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 0.110, 2.042, 3.028, 6.166, 8.261, 12.114, 12.410 et TERTIAIRES CAPUCINS, *Manuel de 1911*, n. 221.
[721] Cf. *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 0.106 et 0.170.
[722] Cf. TORRENTE, Valentín Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 12.543 D-12.543 E.
[723] Cf. ŒCLA, 1087. 1805 et 1816. Cf. aussi ŒCLA, 1076 et 1146.

« faisons ceci » ... ; le professeur mange avec les élèves..., se repose dans la même salle, participe à leurs jeux et travaille avec eux, en supportant toujours le poids de l'effort. Tout est dit : le discours gagne, mais l'exemple entraîne les élèves[724].

Les éducateurs compréhensifs et désintéressés – disait un religieux – *s'abaissent aux besoins et même aux simples désirs des élèves pour gagner leur volonté et les ramener à l'accomplissement de leur devoir, dont ils sont les modèles*[725].

Pionniers dans le monde des mineurs en conflit

Lorsque le père Luis fonde les Tertiaires capucins en 1889 et que, la même année, ils amorcent une réorientation de leur travail apostolique qui les conduira dans le monde des mineurs en conflit[726], ce champ éducatif est encore largement inexploré. En Espagne, à l'exception du *Pare d'orfens* (Père des orphelins) de Valence et des *Toribios* de Séville, qui n'ont pas réussi à acquérir une identité nationale, rien n'a été fait. Et au niveau international, même le premier Tribunal des Mineurs n'avait pas encore été créé[727]. C'est pourquoi l'expérience initiée en 1890 dans le domaine des mineurs en difficulté par les religieux amigoniens, accompagnés et suivis de près par le père Luis lui-même, peut être qualifiée de véritable aventure pédagogique, de manifestation d'un esprit pionnier en matière d'éducation.

Premières expériences

Comme nous l'avons vu plus haut, le premier centre géré par les Amigoniens dans le domaine de l'éducation des mineurs en difficulté fut l'École de Correction Paternelle de Santa Rita à Madrid[728]. Cette Maison fut sans aucun doute le véritable « Laboratoire » d'une pédagogie thérapeutique naissante.

Peu à peu, cette expérience et cette expérimentation initiales ont acquis, au milieu des controverses et des polémiques qui accompagnent toujours les nouvelles approches, une reconnaissance sociale, comme le révèlent ces témoignages :

Les jeunes que les pères Tertiaires Capucins ont régénérés – écrivait un journal en 1905 – *sont innombrables*.
Si de nombreux parents connaissaient les excellences de cet établissement correctionnel, ils seraient fiers d'y envoyer leurs fils et seraient convaincus du caractère rédempteur et altruiste du travail accompli par ces religieux.
J'ai récemment visité l'établissement correctionnel pour me convaincre de la véracité ou de la fausseté des légendes répandues par le bouche à oreille au sujet

[724] Cf. ALBORAYA, Domingo Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 6.033-6.034. Cf. aussi, *ibidem*, 6.251, 6.254.
[725] Cf. DOS HERMANAS, Bienvenido Mª de, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 9.139. Cf. aussi, *ibidem*, 5.053, 5.058, 5.061, 10.016, 11.126.
[726] Cf. ci-dessus, **Changement de cap**.
[727] Le premier Tribunal des Mineurs au monde a été créé en 1899 à Chicago. En Europe, le premier a été créé en Grande-Bretagne en 1908.
[728] Cf. ci-dessus, **Changement de cap**.

de son régime interne. Et l'impression que j'ai retirée de cette visite n'aurait pu être meilleure...
*J'ai parcouru les locaux un par un... L'hygiène y brille, magnifique. Cellules spacieuses, grands dortoirs, salles à manger... Tout brille de propreté, le soleil et l'air aseptisent et réconfortent tou*t...

Dans un jeu que nous avons vu – dit un autre article du même journal – *des élèves et des frères participaient… Plus loin, un autre groupe suivait avec un vif intérêt une partie de croquet à laquelle participaient les élèves et les frères, et à une plus grande distance, un groupe de garçons et de religieux chantaient des chansons régionales dans une chorale bien organisée....*
Nous n'y avons pas remarqué le regard rancunier que l'on observe dans d'autres établissements de correction. Entre les jeunes et les Tertiaires Capucins, nous avons observé une amitié franche et cordiale, qui n'est cependant pas dépourvue du respect dû à l'éducateur.
Le régime des châtiments corporels n'existe pas, comme nous l'ont dit les jeunes. Lorsqu'ils entrent, s'ils refusent d'étudier et que leur état d'indiscipline l'exige, ils travaillent dans le jardin potager, et leur travail est rémunéré par des « bons » qui servent à l'achat de vêtements et d'autres objets qui leur sont nécessaires, leur apprenant ainsi l'obligation dans laquelle ils se trouvent de gagner ce dont ils ont besoin par le travail...
L'éducation morale est complétée par un excellent régime hygiénique qui comprend le bain, le sport et un régime alimentaire sain et abondant...
Lorsque les élèves corrigés sont récompensés pour leur application et leur bonne conduite, les « bons » dont ils sont gratifiés leur permettent de recevoir des visites et, ce qui est le plus souhaitable pour eux, d'effectuer des sorties à l'extérieur de l'établissement[729].

Lorsque l'expérience pédagogique initiée à Santa Rita a eu environ neuf ans, les Tertiaires Capucins, convaincus de la validité et de la bonté de la méthode utilisée pour la récupération des jeunes en difficulté, ont voulu l'étendre à d'autres réalités nationales. Deux d'entre eux – celui de Yuste et celui de Godella – n'ont pas progressé[730], mais un autre – celui de Dos Hermanas – a été une heureuse réalité qui a contribué positivement à établir de plus en plus le système pédagogique amigonien naissant :

Sous le ciel splendide de l'Andalousie, dans le village de Dos Hermanas – dit-on déjà en 1908 – *se dresse un grand bâtiment, sans grandes prétentions architecturales ou artistiques, mais solide et hygiénique.*

[729] Cf. les articles : *La obra redentora de los Terciarios Capuchinos* et *Un excelente régimen educativo*, publiés par le journal *La Época* le 21 mai 1905 et le 26 septembre 1905 respectivement, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 726-731. Cf. *ibidem*, p. 525-538, où l'on trouve trois articles du même journal datés de 1893, et p.743-745, 747-748, 751-755, 825-828, 832-833 et dans T. VI vol. II p. 331-336.
[730] Celle de Yuste a fonctionné pendant un certain temps, mais, principalement en raison de la distance et des mauvaises communications, elle n'a pas prospéré (cf. *Nueva Escuela de Reforma de Yuste*, article publié par la revue *Florecillas de San Francisco* en 1901, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. III p. 336). Celle de Godella - qui devait d'abord être établie à El Cabañal puis à la Masía del Oliveral dans le Llano de Cuarte (cf. article dans *Las Provincias* en décembre 1892, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. VI vol. I p. 523-525) - n'a jamais été plus qu'un projet (cf. 4e accord du Conseil général du 2 au 4 février 1905, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T VI vol. I p. 673).

Ce n'est à proprement parler ni un couvent, ni une école, ni une prison, ni un foyer de loisirs, et pourtant il y a tout cela dans cette Maison dont la façade porte l'inscription : « Colonia de San Hermenegildo ».
Dans l'Église, il existe des Congrégations religieuses consacrées au soulagement de toutes les maladies du corps et de tous les maux de l'âme...
Et la mission salvatrice et régénératrice des Tertiaires Capucins qui animent cette Colonie est d'accueillir dans leurs Maisons des jeunes que leurs parents avaient laissés pour morts et de les ramener à la vie...
Le moyen qu'ils utilisent pour atteindre ce but est un secret de polichinelle... il s'agit d'un système de « correction paternelle » ... qui s'adoucit progressivement, en fonction du comportement de plus en plus raisonnable des élèves corrigés. Une attention particulière est portée au bon usage du temps.... Les élèves sont regroupés par âge et par classe, sous la direction des Frères qui les accompagnent jour et nuit...
La bonne conduite est récompensée par des jeux et des activités récréatives honnêtes qui, associées à un bon régime alimentaire et à une bonne nourriture, ont pour effet d'encourager l'esprit des jeunes et de guérir et revigorer leur corps. Les fruits d'un travail aussi prudent et charitable ne sauraient être plus savoureux...[731].

En Espagne on collabore avec l'Œuvre des Mineurs

En 1918, un événement décisif pour l'histoire ultérieure des Congrégations amigoniennes s'est produit en Espagne. Cette année-là fut adoptée la première Loi espagnole sur la Tutelle des Mineurs, sur laquelle on travaillait depuis un certain temps et dans la rédaction de laquelle le père Domingo de Alboraya joua un rôle important[732].

La Loi Montero Ríos – comme elle a été populairement appelée en l'honneur du ministre qui l'a promue –, en même temps qu'elle conférait un cadre de traitement légal au problème des mineurs en conflit, promouvait la création de Centres éducatifs adéquats pour leur rétablissement personnel et social.

Le premier Centre ouvert en Espagne dans le cadre légal établi par cette loi fut la Casa del Salvador à Amurrio, dont la création fut l'initiative d'un Conseil de Patrons qui, anticipant la loi elle-même, contacta le père Luis en 1916 pour que ses Tertiaires soient chargés de la gestion du Centre qu'ils projetaient de construire[733]. Le père Luis lui-même, enthousiasmé par la perspective qui s'ouvrait à ses fils, suivit de près les conversations

---

[731] Cf. ALARCON, Julio, *La Colonia de San Hermenegildo de Dos Hermanas*, publié dans la revue *Razón y Fe* en 1908, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 755-758.

[732] Le père Domingo de Alboraya a joué un rôle important dans le premier congrès pénitentiaire national qui s'est tenu à Valence du 22 au 27 octobre 1909, auquel il a largement contribué par les conclusions présentées par la quatrième section et approuvées par le congrès, qui était déjà orienté vers l'élaboration de cette loi et la création de centres appropriés pour le rétablissement des jeunes en difficulté (cf. dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 336-339 y 354-370). Par la suite, le père Domingo, comme il l'affirme lui-même, a collaboré étroitement avec Montero Ríos lui-même à la rédaction de la loi de 1918 susmentionnée (cf. *Enciclopedia Universal Ilustrada* (ESPASA-CALPE), Apéndice, vol. 2 voz *Capuchinos de Nuestra Señora de los Dolores*, p. 1061-1062).

[733] Cf. *Carta del padre José de Sedaví al padre Claudio García Herrero, jesuita, del 8 de abril de 1916*, *en ROCA, Tomás, Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 949. Cf. aussi, *ibidem*, *Nota del 2 de febrero de 1916 de don Gabriel Mª de Ybarra* (p. 949) et 950-953.

antérieures et soutint à tout moment le nouveau projet fondationnel[734], et finalement, lorsque le 11 octobre 1919 ses religieux prirent la direction de l'Institution, il fut profondément heureux.

Amurrio a été providentiel en son temps pour la pédagogie amigonienne, tout comme la Casa de Santa Rita l'avait été aux origines de la Congrégation. A Amurrio, cette pédagogie atteignit sa véritable identité en tant que système éducatif et acquit le ton scientifique dont elle avait besoin, même si tous les tertiaires capucins ne l'entendaient pas ainsi à l'époque[735].

À Amurrio, le sentiment éducatif des amigoniens – mêlé d'affection et de dévouement envers le mineur inadapté et fondé sur une foi aveugle et un espoir inébranlable en sa guérison – perfectionnait la méthode – faite de pratique et d'expérience à Santa Rita et Dos Hermanas – jusqu'à lui conférer la catégorie et la renommée qui l'ont rendue mondialement célèbre dans les milieux de la pédagogie thérapeutique[736].

À Amurrio également, la pédagogie amigonienne – perfectionnée par l'approfondissement de ses principes anthropologiques, philosophiques et théologiques – est devenue une école et un paradigme pour d'autres centres dédiés au traitement spécialisé des « mineurs en conflit avec la loi ».

Et depuis Amurrio, la pédagogie amigonienne était présente, alors que le père Luis était encore en vie – qui suivait de près et avec émotion chaque nouvelle fondation dans le secteur – dans ces centres dépendant des différents Tribunaux de Tutelle en Espagne : celui du Buen Pastor, à Saragosse – le 26 septembre 1921 ; celui de San Vicente Ferrer, à Burjasot - le 22 juin 1923 ; celui de Nuestra Señora del Camino, à Huarte-Pamplona – le 10 janvier 1924 ; celui du Prince des Asturies, à Madrid, dont l'inauguration officielle par la Congrégation, en juillet 1925, fut précédée d'une vaste polémique entre défenseurs et détracteurs des Tertiaires Capucins[737] ; celui de San Francisco de Paula, à Alcalá de Guadaira, le 19 août 1930, et la Maison d'Observation de Séville, en septembre de la même année 1930.

Traverser l'océan

---

[734] Cf. *Carta del padre José de Sedaví a don Gabriel Mª de Ybarra del 22 de enero de 1919*, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 987-988. Entre le 1er et le 2 mai 1916, le père Luis et Gabriel Mª de Ybarra avaient déjà eu une première rencontre à la Maison de Caldeiro (cf ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. II p. 96).

[735] Au début, l'ouverture de la Maison de Amurrio a entraîné une certaine bipolarisation des éducateurs amigoniens de l'époque, certains étant plus favorables à l'ancien système des Écoles de Correction Paternelle, dépendant de Conseils privés, et d'autres au nouveau système des Maisons de Réforme dépendant des Tribunaux de Protection des Mineurs (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. III p. 363-372). L'un des plus réticents à accepter le nouveau système fut le père Ludovico de Valencia qui, dans un Chapitre, s'exclama avec mécontentement, en se référant aux nouveaux contrats avec les tribunaux : *mos han posat en amo* (expression valencienne qui équivaut à dire : nous nous sommes mis au service, sous la dépendance d'un maître).

[736] Sur la considération dont jouit la pédagogie amigonienne entre 1931 et 1932, voir : *Los Terciarios Capuchinos, expertos en la reeducación del menor socialmente desadaptado*, publié en 1932 par *El Debate* et reproduit par *The Universe* (Londres), *La Prensa* (New York) et *Volkskönische Zeitung* (Cologne) dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. VI vol. III p. 364-371 et *Una institución insustituible en España*, publié en 1931 dans un hebdomadaire populaire, dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. II p. 880-891.

[737] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. II p. 126-137 et T. VI vol. II p. 347-385. Il convient de noter que ce Centre avait déjà été planifié en 1907 (cf. dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 8.587, 8.599, 8.591, 8.593, 8.595, mais il avait été arrêté au milieu de l'année 1908.

Avec la fondation des Tertiaires Capucins en Colombie en 1928[738] et surtout avec celle de l'Argentine en 1932[739], la pédagogie amigonienne franchit résolument l'océan et pénètre dans les Amériques.

Rapidement, la presse des deux pays se fait l'écho des travaux des amigoniens et fait connaître le système pédagogique lui-même :

> *Une idée de la capacité du personnel technico-directif de l'Asilo San Antonio –* écrivait le journal *Nuevo Tiempo* de Bogota, le 14 août 1929 – *est donnée par le fait significatif de préférer pour l'éducation et l'enseignement les élèves les plus égarés sous quelque aspect que ce soit, car on est sûr du bon succès d'un système d'amour et de douceur non seulement pour éduquer et modeler les cœurs, mais aussi pour instruire et graver dans l'intelligence les obligations fondamentales qui rendent l'homme utile pour lui-même et pour ses semblables...*[740].
>
> *Ce bel Asile entre les mains expertes des Tertiaires Capucins –* écrivait le président de l'Académie Colombienne de Jurisprudence en 1932 dans l'Album de la Maison – *me donne l'impression d'une précieuse machine à fabriquer de vrais citoyens ; à recueillir les déchets de l'humanité pour en faire des hommes qui méritent d'être appelés ainsi pour le bien de la patrie*[741].
>
> *L'exécutif –* annonçait *La Gaceta* de Tucumán le 4 septembre 1932 – *a décidé de protéger les enfants abandonnés dans cette ville où des centaines d'enfants sont abandonnés par leurs parents....*
> *Nous avons abordé cette question à plusieurs reprises. Dans l'un de nos derniers commentaires, nous avons fait allusion à la possibilité de transformer la Colonia de Menores « General Belgrano » en maison de correction... Et l'insinuation semble avoir trouvé un écho au Palais du Gouvernement, puisque l'organisation, la direction et l'administration de la Colonie ont été confiées avant-hier aux religieux de la Congrégation des Tertiaires Capucins, une entité qui, dans les villes européennes anciennes et progressistes, s'est spécialisée dans l'éducation correctionnelle, la moralisation et l'enseignement des sciences, des arts et des métiers, qui ont fait de beaucoup d'enfants abandonnés des hommes utiles à eux-mêmes et à la société...*
> *Il ne s'agit donc pas d'incorporer à la province un christianisme académique, ni un groupe de mendicité monastique, mais des personnes qui apportent avec elles la finalité d'éducation pratique et d'élévation morale de l'homme, à laquelle elles ont consacré toute leur vie. Les Tertiaires Capucins constituent une Congrégation dont les buts principaux consistent en la consécration à ordonner et à diriger des maisons de correction et d'éducation en même temps, avec les yeux fixés sur l'œuvre humanitaire et sociale qui leur est confiée*[742].

Préparant le personnel

---

[738] Cf. ci-dessus, **Colombie, la fondation souhaitée**.
[739] Cf. ci-dessus, **Un vieux rêve se réalise en Argentine**. Si la présence à Bogota est plus protectrice, celle de Tucumán est directement réformatrice, et donc plus en phase avec la pédagogie amigonienne plus traditionnelle.
[740] Cf. dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T II p. 172.
[741] Cf. dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. II p. 176.
[742] Cf. dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. II p. 1016-1017.

Peu après avoir pris en charge l'Ècole de Santa Rita et commencé leur aventure pédagogique auprès d'enfants en difficulté, les Tertiaires Capucins ont pris conscience de l'importance de connaître et d'apprendre d'autres expériences pédagogiques similaires. Dans ce processus d'apprentissage, que le père Luis lui-même a encouragé à tout moment, les voyages d'étude qu'ils ont entrepris dans différents pays européens pour entrer en contact avec des institutions poursuivant des objectifs similaires à ceux qu'ils dirigeaient méritent une mention spéciale.

Le premier de ces voyages a été effectué en 1904 par un religieux, qu'un autre qualifie de « pédagogue du père Général », et s'est limité à la visite de divers établissements de rééducation dans certaines régions d'Espagne ainsi qu'en France[743].

À partir de la fin du mois de mai 1909, et dans le prolongement d'un séjour à Rome au cours duquel ils avaient accompagné le père Luis[744], deux autres religieux – dans le cadre d'un voyage d'étude financé par le ministère de l'Intérieur[745] – ont visité de nombreux centres consacrés à la récupération des mineurs en difficulté en Belgique, en Angleterre, en France et en Italie. Le fruit et le résumé de ce voyage fut le livre que le père Domingo de Alboraya publia en 1910 sous le titre *Los Reformatorios para jóvenes y las Colonias de Beneficencia en el extranjero*[746].

L'année suivante, en 1910, le père Domingo, déjà cité, effectue un nouveau voyage d'étude en Italie et, semble-t-il, en France[747].

Mais les voyages d'étude sont devenus plus fréquents après que les Tertiaires Capucins ont pris en charge la Casa de Amurrio. Les patrons de la Maison eux-mêmes – et en particulier Don Gabriel Mª de Ybarra – encouragent le perfectionnement technique et scientifique constant des amigoniens dans le domaine spécifique de la récupération des mineurs en difficulté. Dans cette nouvelle dynamique, il convient de noter une visite à l'asile Durán de Barcelone, effectuée par trois religieux en 1924[748] ; un long voyage à travers l'Espagne, la France, la Belgique et la Suisse, effectué en 1929 par deux religieux[749], et un autre voyage similaire au précédent, effectué en 1930 par trois religieux qui ont visité des centres en France, en Belgique, aux Pays-Bas et en Allemagne[750].

Plus tard, alors que le père Luis était encore en vie, deux autres voyages ont été réalisés. Le premier - réalisé en 1931 et au cours duquel deux Tertiaires Capucins ont voyagé principalement à travers les centres de la Belgique - a eu la particularité d'être

---

[743] Cf. ALQUERIA, Lorenzo Mª de, *Annotation du 4 décembre 1904* dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 8.211. Le voyageur était Fray Javier Mª de Valencia qui, par la suite, deviendrait Supérieur Général. Il visita, entre autres, l'asile Toribio Durán à Barcelone.

[744] Cf. ŒCLA, 190-193. 1761 et *Actes du Conseil général des 17-19 juin 1909* dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 776-777. Les religieux qui se déplaçaient à cette occasion étaient Fr. Domingo Mª d'Alboraya et Fr. Javier Mª de Valencia.

[745] Cf. *Rapport du père Domingo au ministre Juan de la Cierva, en juillet 1909*, lui racontant le voyage et le remerciant (cf. dans ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. I p. 340-341).

[746] Cf. dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 6.500-6.566.

[747] Cf. ALQUERIA, Lorenzo Mª de, *Annotation du 15 septembre 1910*, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 8.826. Cf. aussi ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación* T. VI vol. III p. 284.

[748] Cf. GARCIA, Gabriel, *Visita de estudios en Barcelona*, dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 15.500-15.567. Les visiteurs étaient les pères Gabriel García Llavata, León de Alacuás et Álvaro Gil.

[749] Cf. PEREZ DE ALBA, José Mª, *Apuntes* dans *Textos Pedagógicos de Autores Amigonianos*, 16.501-16.520. Le père Pérez de Alba était accompagné dans ce voyage par le père Valentín de Torrente. Certains situent ce voyage en 1928, mais le père Pérez lui-même affirme qu'il a eu lieu en 1929.

[750] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. II p. 228. Les voyageurs étaient les pères José Subiela, Jorge de Paiporta et José Mª Pérez de Alba.

accompagné par les premières sœurs Tertiaires Capucines à faire un voyage de ce type[751]. Le second, effectué en 1933, avait pour destination la Belgique, l'Allemagne et les Pays-Bas et était mené par quatre Tertiaires Capucins[752].

Ce travail de formation effectué par le biais de voyages d'étude a été complété et étendu, à partir de 1926, par différents cours destinés à préparer le personnel enseignant des centres de protection et de réforme, et ouverts au personnel religieux et laïc du secteur[753].

Le premier cours de ce type, organisé par les Tribunaux de tutelle basco-navarrais, s'est tenu à Amurrio en août 1926. Le 18 mars 1927, un autre cours commença à Madrid et dura jusqu'en juin. Au début de l'année 1928, un autre cours a eu lieu à Saragosse et plus tard – déjà en mai de la même année – à Valence, organisé par les Tribunaux de tutelle respectifs.

Par Ordonnance Royale du 2 juin 1928, un Centre permanent d'études psychopédagogiques est créé à Madrid – en coordination avec la direction de la Maison de Réforme Príncipe de Asturias, gérée par les Tertiaires Capucins – qui commence ses travaux en octobre 1928[754].

Pendant ce temps, toujours à Amurrio, avec le parrainage des Tribunaux de Tutelle Basque-Navarre et avec la coordination et la collaboration des Tertiaires Capucins qui géraient la Casa del Salvador, les Cursillos d'été continuaient à être organisés, comme celui qui avait eu lieu en 1926. En août 1927 eut lieu le deuxième, auquel assistèrent pour la première fois les sœurs Tertiaires Capucines, en août 1928 fut organisé le troisième et le même mois, en 1930, le quatrième.

En plus de la proposition de formation pour les éducateurs thérapeutiques, le Centre d'Amurrio, en coordination avec le Centre permanent établi en 1928 à Madrid, a organisé, entre octobre 1929 et juin 1930, un cours intensif auquel ont participé, parmi plusieurs Tertiaires Capucins, deux sœurs Tertiaires Capucines.

En 1931, cependant, avec les changements politiques survenus dans le pays, l'ensemble du projet – de nature officielle, bien que réalisé en grande partie par les Amigoniens – s'est arrêté.

Néanmoins, le père Luis a eu la consolation de voir que ses fils, sous la protection du Tribunal Tutélaire de Vitoria, ont continué à promouvoir d'autres cours d'été pour une formation plus adéquate du personnel dédié à la récupération intégrale des enfants et des jeunes en difficulté[755].

Les sœurs se joignent également

---

751 Cf. RAMOS, José, *Impresiones de un viaje*, dans *Adolescens Surge* 1(1931) p. 491-496 et 2(1932) p. 87-100, 173-199 et 257-265. Les pères José Ramos et Vicente Cabanes ont été rejoints par les sœurs Mª Luisa de Yarumal et Inmaculada de Arraiza.

752 Cf. *Un viaje de estudios*, dans *Adolescens Surge* 4(1934) p. 281-287 et 5(1935) p. 373-385, 431-441 et 506-519. L'expédition de voyage était composée des pères Bienvenido de Dos Hermanas, Jesús Ramos, José Mª Pérez de Alba et Gabriel García Llavata.

753 Cf. PEREZ DE ALBA, José Mª, *Los cursos científicos oragnizados por los Tribunales Tutelares para la preparación del personal*, dans *Adolescens Surge* 1(1931) p. 116-128.

754 Avant la création de ce centre permanent, un cours a été organisé en 1927 par l'Académie Universitaire Catholique de Madrid, auquel ont participé dix Tertiaires Capucins.

755 On sait, par exemple, que du vivant du père Luis, il y eut à Amurrio - de novembre 1932 à mai 1933 - un autre cours intensif pour éducateurs auquel participèrent, entre autres, cinq sœurs Tertiaires Capucines (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Casa/Colegio de Masamagrell (1885-1985)*, p. 126.

En 1902, les sœurs ont inclus parmi les objectifs missionnaires de la Congrégation celui de la correction paternelle. Et elles le firent, sans doute encouragées et guidées par le Fondateur lui-même, qui suivait alors avec joie et enthousiasme les bons résultats obtenus par ses fils, les Tertiaires Capucins, dans le domaine spécifique de l'éducation des enfants et des jeunes à problèmes, et qui, très probablement, commençait déjà à prendre clairement conscience que c'était précisément cette mission qui, étant commune à ses deux Congrégations, le distinguerait d'une manière particulière dans l'Eglise et dans la société[756].

Mais malgré tout, les sœurs continuent à développer les autres objectifs missionnaires – qui sont pour elles tout aussi légitimes et identifiants – et les étendent même « de facto » à partir de 1905, avec celui de la première évangélisation, celui de la protection et de la réforme étant laissé un peu dans l'ombre.

Mais les choses changent radicalement à partir des années 1920, lorsque les autorités chargées des mineurs inadaptés, qui connaissent et apprécient déjà le travail que les Tertiaires Capucins effectuent dans certains Centres dépendant des Tribunaux des mineurs, commencent à concevoir des projets en faveur des filles et jeunes femmes en difficulté et pensent à la Congrégation féminine fondée par le père Luis lui-même pour en assurer la direction.

Quelque temps plus tard, plusieurs sœurs participèrent au deuxième cours d'été à Amurrio, en août 1927, pour les éducateurs des centres dédiés à la récupération des mineurs. Le père Luis, enthousiasmé par la nouvelle, écrivit au directeur de la Casa del Salvador ce qui suit :

> *Je suis très heureux des bonnes nouvelles que vous me communiquez sur la participation de nos Sœurs au cours d'Amurrio, et des bons résultats de ce cours*[757].

D'octobre 1929 à juin 1930, les sœurs Mª Luisa de Yarumal et Inmaculada de Arraiza participent à un cours de pédagogie correctionnelle dont les cours sont donnés, les uns dans les bureaux du Tribunal Tutélaire de Bilbao, les autres dans les salles de classe de la Maison de Réforme d'Amurrio.

Du 29 juillet au 29 août 1930, sept sœurs – parmi lesquelles il faut souligner la présence de la Supérieure générale elle-même, sœur Genoveva de Valencia, et de sa secrétaire – ont participé au quatrième Cursillo d'été qui s'est déroulé à la Casa de Amurrio. Les sœurs Mª Luisa de Yarumal et Inmaculada de Arraiza, en plus d'être à nouveau étudiantes, ont été assistantes pour les exercices pratiques.

L'année suivante, entre juillet et août 1931, les mêmes sœurs Mª Luisa et Inmaculada partent en voyage d'étude, comme on l'a déjà dit, principalement en Belgique, avec deux frères Tertiaires Capucins, et presque à leur retour, elles prennent officiellement en charge, le 1er novembre 1931, la *Casa de Observación y Reforma Sagrada Familia*, à Bilbao, destinée à accueillir des jeunes filles et des jeunes femmes en situation de risque ou de conflit. C'est la première œuvre de rééducation que la Congrégation entreprend. Le père Luis peut s'estimer vraiment satisfait et se considérer déjà pleinement comme un *Apôtre de la jeunesse égarée*. S'il avait vécu une année de plus, il aurait eu l'immense joie de voir ses filles exercer l'apostolat de la rééducation dans la capitale espagnole même, à la *Escuela Hogar Los Arcos*, mais cette joie, et bien d'autres du même genre, lui étaient déjà réservées au ciel.

---

[756] Cf. Voir ci-dessus.
[757] Cf. ŒCLA, 1849.

Épilogue

Le 12 avril 1907 – après trente-trois ans de vie religieuse – le père Luis de Masamagrell quitte le couvent d'Orihuela. Les jours précédents avaient été riches en émotions intenses et lui avaient demandé de développer une activité frénétique[758]. Le 21 mars, il avait reçu une Lettre du Nonce lui annonçant que la proposition de le nommer Administrateur Apostolique de Solsona[759] et qu'il serait bientôt nommé évêque titulaire[760]. Après la Semaine Sainte, il a dû se rendre d'urgence à Madrid où, le lundi 1er avril – deuxième jour de Pâques[761] – il a rencontré le Nonce qui s'était rendu à l'école Santa Rita – gérée par les Tertiaires Capucins – pour assister à la fête du groupe des grands élèves et pour le rencontrer et s'entretenir avec lui. Cette même semaine de Pâques, il est resté toute la semaine à Sainte-Rita, participant le vendredi 7 et le samedi 8 à une importante réunion du Conseil général des Tertiaires Capucins[762]. Puis il a dû retourner immédiatement à Orihuela pour finaliser les choses et remettre sa fonction de gardien de la communauté.

D'Orihuela, le 12 avril, il se rendit à Valence pour se préparer à sa consécration. Parmi ces préparatifs, les Exercices Spirituels spéciaux qu'il fit au Couvent de Monforte, où Saint Pascual Bailón vécut quelque temps, occupèrent une place prééminente[763].

Entre-temps, à Rome, le pape Pie X – lors du Consistoire public du 18 avril – accepte officiellement la proposition qui lui est faite par le Nonce et recommande le père Luis comme Administrateur Apostolique de Solsona et évêque titulaire de Tagaste. Dans les jours qui suivent, la presse s'en fait l'écho[764].

À la fin du mois de mai, il retourne à Madrid pour finaliser avec le Nonce les détails de sa Consécration épiscopale[765], qui a lieu à Madrid[766], dans l'église du Asilo de Inválidos de Vista Alegre, le 9 juin 1907, le troisième dimanche après la Pentecôte[767].

---

[758] Cf. ŒCLA, 169-177.

[759] Le diocèse avait perdu son statut de siège propre lors de la signature du Concordat entre l'Espagne et le Saint-Siège, le 9 septembre 1851, et était simplement gouverné par un Vicaire Capitulaire. Des années plus tard, en 1895, l'Administration Apostolique fut créée (cf. *Boletín Oficial del Arzobispado de Valencia* (1895) p. 268).

[760] Pour plus d'informations sur la nomination épiscopale du père Luis, voir notamment : *Positio*, Sommaire, ad 66 p. 30.

[761] Cf. ŒCLA, 174.

[762] Lors de cette réunion, un accord a été adopté, entre autres, qui disait : *En conséquence de l'honneur singulier accordé à notre Congrégation, en élevant à l'ordre épiscopal le Fondateur de la même... -grâce que le Saint-Siège lui a accordée principalement pour les mérites et les œuvres de notre Famille religieuse- ledit Très Révérend Père... demande qu'un Père et un Frère soient nommés pour vivre avec lui...*

[763] Cf. *Positio*, Sommaire, ad 70 p. 31. Certaines sources suggèrent qu'il les a faits à Altura (cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, p. 307 et *Positio*, Sommaire, ad 20 p. 290).

[764] Cf. *Acta Sanctae Sedis* 40(1907), p. 263-264 ; *Analecta Capuccinorum* 23(1907) p. 140 ; *Boletín Arzobispado de Valencia* (1907) p. 146 ; *Revista Franciscana* 35(1907) p. 190 ; *Annales Franciscaines* 30(1907) p. 546 ; *Eco Franciscano* 24(1907) p. 271.

[765] Cf. ŒCLA, 180-184.

[766] Le père Luis souhaitait que la Consécration épiscopale soit célébrée dans la paroisse de Masamagrell, mais cela n'a pas été possible en raison des soulèvements incessants et sanglants qui se déroulaient dans la région (cf. ŒCLA, 188).

[767] Cf. ŒCLA, 180-182. Les chroniques de l'événement peuvent être consultées dans *Florecillas de San Francisco* 8(1907) p. 211-215, et dans *El Mensajero Seráfico* 24(1907) p. 214. Cf. aussi ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII vol. II, p. 490-493.

Les jours suivants ont été à nouveau marqués par une grande activité. Il a d'abord rendu visite à Leurs Majestés le Roi et la Reine, qui l'ont chaleureusement accueilli, puis il a rencontré les autres autorités, comme l'exige le protocole[768]. Le dimanche 16, il a officié la fonction Pontificale à Orihuela en la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Dans cette même ville – dont il était le gardien du couvent des Capucins lors de son élévation à l'épiscopat – il a conféré pour la première fois le sacrement de confirmation, qui a été reçu par plus d'un millier de personnes[769]. Le lundi 24 juin, en la fête de saint Jean-Baptiste, il a célébré une autre messe Pontificale dans l'église de Monte-Sión à Torrent[770] et le samedi 29 juin, des services solennels ont été célébrés à Masamagrell pour rendre grâce à Dieu pour sa consécration[771]. Enfin, les 14 et 21 juillet, il a conféré les ordres sacrés au couvent des Capucins de La Magdalena[772].

Sur les traces du Bon Pasteur

Le 28 juillet 1907, le nouvel évêque prit possession de l'Administration Apostolique de Solsona par l'intermédiaire du doyen de cette cathédrale, Don Hermógenes Malo García, qu'il avait désigné comme son mandataire, et le 4 août, il fit son entrée solennelle dans la ville, après avoir passé la nuit au Couvent des Capucins de Manresa et quelques heures de recueillement au Monastère de Monserrat[773].

Comme devise de son activité épiscopale, il avait choisi, dès sa nomination, les mots mêmes qui ont distingué la vie du Christ, en tant que Bon Pasteur : *Je donne ma vie pour mes brebis*. Et c'est dans cet esprit que, lorsqu'il s'est présenté à ses fidèles de Solsona, il a expliqué les sentiments qui l'habitaient de la manière suivante :

> *Nous voulons avant tout vous rendre manifeste l'amour que nous vous professons en Jésus Christ. Amour qui nous dispose à donner la vie, si nécessaire, pour tous et chacun de vous*[774].

Il resta à Solsona pendant six ans. Au cours de ces six années, outre la Visite Pastorale dans tout le diocèse[775], la remise à ses diocésains de douze Exhortations Pastorales et d'une trentaine de Circulaires[776] et la promotion de diverses améliorations et

---

[768] Il s'agit du président du gouvernement, M. Antonio Maura, des présidents du Congrès et du Sénat, respectivement M. Eugenio Montero Ríos et M. Manuel García Prieto, du ministre de l'Intérieur, M. Juan de la Cierva, du gouverneur civil de Madrid, M. Carlos Prats, et du maire de Madrid, M. Alberto Aguilera y Velasco, fils d'un ami proche de M. Gaspar Amigó. (Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. II, p .494-497).
[769] Cf. ŒCLA, 183-184.
[770] Cf. *Boletín Oficial del Arzobispado de Valencia* (1907) p. 242.
[771] Cf. ŒCLA, 185-186.
[772] Cf. *Florecillas de San Francisco* 8(1907) p. 249.
[773] Cf. ŒCLA, 187 ; *Boletín de Solsona*, 42(1907) p. 114-116, 186-191 et 246-254 ; *El Pla de Bagés* 7 août 1907 ; *Florecillas de San Francisco* 8(1907) p. 277-280, et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. II, p. 498-499 et 522-550.
[774] Cf. ŒCLA, 251.
[775] Il commença cette Visite le 23 mars 1908 et la poursuivit pendant les trois années suivantes, pour la terminer à la fin de l'année 1911. Pendant la seule année 1908 et jusqu'au 12 octobre, il a visité les 32 villages de l'archiprêtré de Solsona. (Cf. *Boletín de Solsona* 43(1908) p. 365-367).
[776] Cf. ŒCLA, 251-578 et 2105-2175. Ces écrits - et surtout les Exhortations - sont davantage le fruit d'une expérience spirituelle de la vie que d'un discours intellectuel.

initiatives importantes[777], il se rendit pour la deuxième fois de sa vie à Rome, où il effectua la visite ad limina et assista à la Canonisation de Saint Joseph Oriol[778] ; il participa au XXIIème Congrès Eucharistique International à Madrid[779], et au Congrès National de Musique Sacrée à Barcelone[780].

Le 18 juillet 1913, comme prévu depuis plus d'un an[781], il est proclamé évêque de Segorbe[782]. Le 6 novembre, après avoir remis l'Administration Apostolique de Solsona, il partit pour Valence et le 30 de ce même mois de novembre, après avoir pris possession du diocèse par l'intermédiaire du Chanoine Archiprêtre qui lui avait servi de mandataire le 13, il fit son entrée solennelle dans la ville de Segorbe[783].

Il a gouverné le diocèse de Segorbe pendant vingt et un ans[784]. Pendant cette période, il a effectué deux fois la Visite Pastorale de la démarcation[785]; il a écrit de nombreuses Circulaires et, surtout, trente-six Exhortations Pastorales[786] – dont certaines ont été considérées comme d'authentiques leçons magistrales, saturées du plus haut spiritualisme[787] –, et il a entrepris d'importantes réalisations, telles que : la double réforme des Constitutions du Séminaire[788], la restauration de la Cathédrale et de l'Église de Santa Maria[789], le transfert des restes de fray Bonifacio Ferrer à la Cueva Santa et la remise de la garde de ce Sanctuaire à une communauté religieuse[790], et l'organisation des archives diocésaines[791]. En outre, il a exercé la fonction de Sénateur de la Province ecclésiastique de Valence pendant deux législatures[792]; il a présidé le Pèlerinage national des enseignants à Rome en 1913, visitant la Ville éternelle pour la troisième et dernière fois

---

[777] L'une d'entre elles était la création du Musée diocésain (cf. ŒCLA, 194, 195 et le *Boletín de Solsona* du 15 janvier 1910) ; une autre était l'unification du Grand Séminaire et du Petit Séminaire dans le même bâtiment (cf. ŒCLA, 196) et une autre encore était la création d'un Hôtellerie des prêtres (cf. ŒCLA, 2137-2144).

[778] Cf. ŒCLA, 190-193 et 2126, 2129-2131. Il visite les basiliques Saint-Pierre et Saint-Paul le mercredi 19 mai 1909 et, le lendemain, il assiste à la Canonisation et est reçu par le pape Pie X.

[779] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII vol. III, p. 86-99. Le Congrès a eu lieu du 23 juin au 1er juillet 1911. Pendant le Congrès, il logea dans la maison des Tertiaires Capucins, Paseo La Castellana, 60. Le 29 juin, il prêche dans l'église San José de Madrid et, à 12 h 30, il assiste au banquet offert par le Roi et la Reine aux personnes importantes participant au Congrès (cf. *La Emulación* 7(1911) n. 114 p. 8-9 et 15.

[780] Le Congrès s'est déroulé du 21 au 24 novembre 1912 (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI vol. III, p. 450.

[781] Cf. ŒCLA, 1787 et 1791 ; *Lettre du 30 octobre 1911* dans *Pastor Bonus* 35(1986) p. 70-71, et *La Emulación* 9(1913) n. 10, p. 10-11. 10, p. 10-11, où l'on raconte que le 6 mai 1913 il fut déjà reçu à Santa Rita comme "évêque de Segorbe" et qu'il y eut en son honneur -le 11- une soirée littéraire et musicale à laquelle assistèrent le Nonce, Don Antonio Maura et Don Francisco Silvela, entre autres. Cf. également *Positio*, sommaire, ad 88, p. 34. 34, où sont relatées les démarches entreprises dans ce sens par Don Juan Navarro-Reverter Gomis.

[782] Cf. *Acta Apostolicae Sedis* 5(1913) p. 391.

[783] Cf. ŒCLA, 200-201 ; *Boletín de Segorbe* 33(1913) p. 122-130 ; 162-164 ; 184-190, et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. III, p. 123-133.

[784] Cf. ŒCLA, 199-211. 217-223. 228-236. 238.

[785] La première a débuté le 15 mai 1915 (cf. ŒCLA, 2178) et la seconde en 1924.

[786] Cf. ŒCLA, 579-1517 et 2176-2290.

[787] Cf. LLORENS, Peregrín Luis, *Episcopologio de la Diócesis de Segorbe*, p.541.

[788] Cf. ŒCLA, 205. 229. 2195-2197.

[789] Cf. ŒCLA, 202. 222. 233-236.

[790] Cf. ŒCLA, 208-210. 217-219. 231-232. 2185-2186. 2235-2237.

[791] Cf. ŒCLA, 230.

[792] Pour la première, il a été élu le 22 mars 1914 (cf. *Boletín de Segorbe* 34(1914) p. 69) et a pris ses fonctions le 23 avril (ŒCLA, 204) et pour le deuxième, il a été élu le 16 avril, déjà le 15 ou le 16 juin 1919, comme l'indiquent différentes sources. (Cf. ŒCLA, 228. *Boletín Oficial del Arzobispado de Valencia* (1919), p. 230 et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII vol. III, p. 152).

de sa vie[793] ; il a assisté au Congrès national des Tertiaires Franciscains à Madrid, où il a présenté une communication[794]; Il dirigea le pèlerinage qui eut lieu en octobre 1915 au Sanctuaire de la Virgen del Puig[795]; il assista, le 30 mai 1919, à l'acte de consécration de l'Espagne au Sacré-Cœur, accompli par le roi Alphonse XIII au Cerro de los Angeles[796]; il couronna, entre autres images, la Virgen de Montiel[797] et assista au couronnement de la Virgen de los Desamparados, patronne de Valence, et de la Virgen del Lidón, patronne de Castellón[798].

Dans les deux diocèses, son enseignement était centré sur le mystère de la Rédemption, exprimé dans les perspectives inséparables de l'amour, pour Dieu et pour ses frères, et de la croix. Et dans les deux diocèses, ses personnes préférées étaient aussi les jeunes, les gens simples, les travailleurs et les marginaux de la société.

Toujours proche des classes les plus pauvres, il défendit les valeurs évangéliques de justice sociale et fit prendre conscience de l'importance de l'éducation chrétienne des jeunes, en particulier de ceux qui s'étaient éloignés du chemin de la vérité et du bien. Simple et humble[799], en bon franciscain et capucin, il suscitait également l'admiration de tous ceux qui le côtoyaient, petits et grands[800]. À cet égard, on raconte qu'une fois, alors qu'il assistait à une réception pour le Roi et la Reine d'Espagne, en compagnie d'autres évêques, Don Alfonso XIII fit remarquer à la Reine : *Voyez comme ce prélat a l'air d'un saint*[801].

En passant le témoin

Le 23 avril 1925, le père Luis rédigea ce qui devait être son troisième et dernier testament[802]. A ce moment-là, bien qu'il ne l'ait pas encore dit explicitement, il devait déjà ressentir les signes d'une grave détérioration de sa santé.

---

[793] Cf. ŒCLA, 2448 ; *Boletín de Segorbe* 34(1914) p. 31-36 ; *La Emulación* 10(1914) n. 1. p. 9-10, et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. III, p. 135 et 138-139. Le pèlerinage a eu lieu en décembre. Le père Luis était déjà allé à Rome, comme nous le savons, en 1900 et 1909. Certains ont essayé de le placer à nouveau à Rome en 1922 (cf. LLORENS, Peregrín Luis, *Episcopologio de la Diócesis de Segorbe*, p. 540), mais selon toute probabilité ce voyage, annoncé aux paroissiens dans la Circulaire du 15 avril 1922, n'a jamais eu lieu.

[794] Cf. ŒCLA, 2449 et *La Emulación* 10(1914) n. 9 p. 6-7. Le Congrès a eu lieu entre le 16-20 mai 1914.

[795] Cf. *Florecillas de San Francisco* 16(1915) p. 338-342. Le 9 octobre 1921, il a également participé à un grand rassemblement du Tiers-Ordre à La Magdalena (*Florecillas de San Francisco* 22(1921) p. 280-281).

[796] Cf. *Surgam* 9(1957) p. 248-249 et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. III, p. 219-221. Le 13 juillet 1919, il retourne au Cerro de los Ángeles, accompagnant un pèlerinage des Tertiaires Capucins et des étudiants des Maisons de Santa Rita et Caldeiro (cf. *Florecillas de San Francisco* 20(1919) p. 185 et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. III, p. 221-224).

[797] Ce couronnement eut lieu le 8 septembre 1922 (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, p. 288). On sait qu'il a également couronné la Vierge du Miracle de Cocentaina (8 août 1920) et le Christ de Geldo (en 1929).

[798] La Virgen de los Desamparados a été couronnée le 12 mai 1923 et le père Amigó a fait partie du comité d'honneur et participa à ce titre au déjeuner auquel assistaient le Roi et la Reine (cf. ŒCLA, 1813. 2216-2218 ; *Mater Desertorum*, nº 15, p. 357-372 et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. III, p. 295-297). Le couronnement de la Vierge del Lidón eut lieu le 4 mai 1924 (cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. III, p. 210).

[799] Cf. *Positio*, Sommaire ad 124 p. 129 et 254.

[800] Cf. *Positio*, Sommaire ad 124 p. 119, 162-163 et ad 49 p. 367.

[801] Cf. *Positio*, Sommaire ad 35 p. 300.

[802] Le premier testament a été accordé à Meliana le 25 mars 1874 et le second le 20 juin 1916 à Valence (cf. *Pastor Bonus* 32(1983) p. 349-361). En outre, le 8 mars 1888, il fait don de ses biens à ses frères, ce qui est effectif depuis le 1er avril 1901.

L'année suivante – le 3 mai 1926 – à l'approche de la célébration des Chapitres généraux respectifs de ses deux Congrégations[803] et avec la conviction que ce seraient les derniers Chapitres auxquels il assisterait, vu son âge avancé[804], il signa ce que l'on peut sans doute considérer comme son véritable testament spirituel, adressé conjointement aux Tertiaires Capucins et Tertiaires Capucines[805]. Il y appelait ses religieux à vivre dans une attitude permanente d'action de grâce à Dieu ; il y éveillait en eux la conscience de posséder une spiritualité propre, d'avoir été favorisés « d'une vocation spéciale qui les distingue parmi tant d'autres » ; Il les a exhortés, en parlant à leur cœur, à être toujours fidèles à la vocation qu'ils ont reçue dans l'humilité et la simplicité ; il les a exhortés, comme quelque chose de sacré, à avoir un amour filial pour la Mère Congrégation ; il les a encouragés à grandir chaque jour dans la fraternité ; et enfin, il a démêlé pédagogiquement pour eux les notes et les nuances les plus caractéristiques de leur propre identité : la prédilection pour les enfants et les jeunes en situation de risque ou de conflit ; l'assimilation d'une pédagogie visant à rechercher et à sauver ceux qui sont perdus, et la collaboration cordiale avec elle, en affrontant les adversités et les difficultés avec détermination et courage, et en agissant toujours avec une attitude profondément franciscaine, tissée de simplicité, de générosité, de disponibilité et, surtout, de tendresse et de miséricorde[806]:

> *Vous aussi, mes fils et filles bien-aimés, qu'il a constitués zagales de son troupeau, vous êtes ceux qui suivront la brebis égarée jusqu'à la renvoyer dans la bergerie du Bon Pasteur.* – leur écrivit là, leur passant le témoin – *Et ne craignez pas de périr sur les falaises et les précipices sur lesquels vous devrez souvent vous tenir pour sauver la brebis égarée ; ne craignez pas non plus les ronces et les embuscades...*[807].

Vers la Maison du Père

Bien que les pressentiments qu'il avait en écrivant son Testament spirituel n'aient pas été, grâce à Dieu, tout à fait exacts, en septembre 1926, la santé du père Amigó fut gravement affectée par une crise d'urémie alors qu'il se trouvait à Masamagrell, où il était allé voir, en bon père de famille, les sœurs venues de Colombie pour le Chapitre général[808]. Transféré d'urgence à Segorbe, et craignant une issue fatale, on lui administre le Viatique le 19 novembre[809], mais le danger passe et sa vie, bien qu'affaiblie physiquement, est prolongée de huit ans, qu'il passe avec la sérénité joyeuse qui vient à la vie humaine de se savoir entre les mains de Dieu.

Trois ans après cette maladie, le jour même de son soixante-quinzième anniversaire, le 17 octobre 1929, il acheva et signa l'ouvrage autobiographique qu'il

---

[803] Le chapitre des religieux a eu lieu à Godella le 14 juillet 1926 et celui des sœurs à Altura le 25 juillet 1926.
[804] Cf. ŒCLA, 1828. Le temps lui donnera tort, puisqu'en 1927, il préside un nouveau Chapitre extraordinaire des religieux et, en 1932, les deux Chapitres généraux de ses Congrégations.
[805] Cf. ŒCLA, 1828-1835.
[806] VIVES, Juan Antonio, *Comentario a la Carta Testamento del P. Luis Amigó*, dans *Pastor Bonus* 35(1986) p. 75-114.
[807] Cf. ŒCLA, 1831.
[808] Cf. ŒCLA, 237. 1264. 1843, et *Positio*, Sommaire, ad 108, p. 93.
[809] Cf. *Boletin de Segorbe* du 27 septembre 1926, p. 2.

intitula, non sans intention, *Apuntes sobre mi vida* (Notes sur ma vie). Cette même année, il avait également célébré son Jubilé d'or en tant que prêtre[810].

En 1931, la proclamation de la Seconde République espagnole en avril le surprend dans le sanctuaire de Montiel[811]. Le mois suivant, lors de l'incendie des couvents, il est transféré de Segorbe à Altura, où ses neveux viennent le chercher pour l'emmener dans sa maison du 7, rue Caballeros à Valence, où il reste près d'un mois[812].

En août 1932, après avoir présidé les Chapitres généraux de ses fils et de ses filles et célébré le Jubilé d'argent épiscopal à Godella, il effectue une dernière tournée en Espagne pour visiter quelques maisons de ses deux congrégations, situées en dehors de la région de Valence[813].

Au cours de la dernière année de sa vie, 1934, il vint encore à Ador, le 24 mai, pour rendre visite à la famille de son ami Rosendo Roig et pour administrer le sacrement de la confirmation[814]. Auparavant, cependant, il avait refusé de faire une nouvelle tournée des Maisons des Congrégations en Espagne, prétextant que *la machine de son corps, en raison de son âge, se détraquait chaque jour davantage et qu'il craignait les longs voyages et les séjours, préférant passer du temps dans les Maisons de ses Congrégations proches de son domicile*[815]. Il avait également laissé au ciel la joie de pouvoir rencontrer tous ses chers fils en Italie[816] , en visitant Galatone, et il avait profondément regretté de ne pas pouvoir se rendre en Amérique et voir par lui-même les conditions offertes par ces pays pour ses congrégations, compte tenu de son âge et de ses maladies[817].

Le 21 juin, il a célébré sa fête à Masamagrell[818] et le 28 juillet, il a visité la maison de Meliana, où il a été photographié pour la dernière fois de son vivant[819]. Il partit ensuite pour passer quelques jours à la Cueva Santa d'Altura, d'où il revint très déprimé à Segorbe à cause de la haute altitude[820]. Le 2 août, se sentant un peu soulagé, il s'approcha de la voisine Chapelle de l'Asile des Tertiaires Capucines à Segorbe, pour gagner le Jubilé de la Portioncule[821], et le 20 du même mois, il quitta Segorbe pour Masamagrell dans un voyage qui n'aurait pas de retour. J'étais déjà assez malade[822].

---

[810] Cf. ŒCLA, 238, 1870-1876. Les célébrations ont eu lieu dans trois lieux différents. Dans l'église des Tertiaires capucins de Godella, le 22 mars ; dans la cathédrale de Segorbe, le 4 avril, et dans l'église des Tertiaires capucins de Masamagrell, le 17 avril. Cf. ci-dessus, **Accompagnateur fidèle et attentionné**.

[811] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 306.

[812] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 320.

[813] Malgré la grave maladie dont il a souffert en 1926, le père Luis a effectué trois autres tournées dans les maisons de ses fils et filles en Espagne, mais en dehors de la région de Valence. La première, en juillet-août 1927 ; la deuxième, en juillet-août 1929, et la troisième en 1932. Pendant le congrès de 1929 à Séville, il assiste à la réunion du Congrès Marial (cf. *Positio*, Sommaire, ad. 20 p. 324).

[814] Cf. ŒCLA, 1954.

[815] Cf. ŒCLA, 1954. Le 27 mars de cette même année 1934, il avait déjà mis des "mais" à la proposition du père Bienvenido de se rendre à Amurrio pour y conférer les ordres sacrés (cf. ŒCLA, 1951).

[816] Cf. ŒCLA, 1952.

[817] Cf. ŒCLA, 1952.

[818] Cf. ŒCLA, 1955. Cf. aussi, ŒCLA, 1933.

[819] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 281. La sœur Dominica qui a témoigné ajoute qu'à cette occasion les sœurs exécutèrent un tableau de l'Impression des plaies de saint François et un dialogue sur la Vision de l'ange musicien, tenu par le Saint, qui émurent si intensément le père Luis qu'il en pleura abondamment.

[820] Cf. ŒCLA, 1956. Cette lettre du père Luis, datée du 14 août 1934 et adressée à plusieurs religieux tertiaires capucins, est chronologiquement la dernière de ses lettres qui nous soit parvenue. Après elle, seule la circulaire du 15 septembre 1934, écrite de Godella, bien que datée de Segorbe, est conservée (cf. ŒCLA, 2290).

[821] Cf. ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VII, vol. I p. 502 et vol. II p. 304.

[822] Ces informations, ainsi que celles qui accompagneront la suite de ce récit, sont tirées, sauf indication contraire, de la lettre adressée le 7 octobre 1934 à sœur Isabel de Benisa par sœur Ana Josefa de Dabajuro,

À Masamagrell, il reçut de nombreuses visites, mais deux d'entre elles méritent une mention spéciale. La première lui fut rendue par le maire de la ville qui, s'enquérant de sa santé, lui dit, comme une sorte de testament confiant : *Me voici, en attendant de donner mon âme à Dieu et mon corps à vous, Monsieur le Maire*[823]. L'autre fut celle réalisée par le père Laureano de Burriana, accompagné d'autres tertiaires capucins. À la fin de celle-ci, le père Luis, s'adressant aux visiteurs, leur dit : *Je vous demande une chose, c'est d'aimer beaucoup et d'aider les sœurs. Soyez comme les franciscains et les religieuses de sainte Claire, fils d'un même père*[824].

Un peu rétabli, grâce aux soins maternels des sœurs, il a pu assister au mariage de son neveu Luis Boada Amigó à Valence le 6 septembre. Après cette cérémonie, il fut conduit par les religieux tertiaires capucins venus le chercher au Séminaire Séraphique de San José de Godella où, le 15, il put célébrer avec joie la fête de la Virgen de los Dolores, le grand amour marial de sa vie.

Dans les jours qui ont suivi la fête, sa santé s'est à nouveau détériorée, ce qui devait être la dernière. Au milieu du déclin et des douleurs qui laissaient présager le pire, son esprit restait serein et joyeux. Comme quelqu'un l'a écrit très justement à l'époque : « Il ne pouvait pas craindre les derniers instants de la vie, lui qui avait passé toute sa vie à se préparer à bien mourir »[825].

Le 24 septembre, assis dans un fauteuil, il a reçu le Viatique et le sacrement de l'Extrême-Onction[826]. La cérémonie s'est déroulée au milieu de l'émotion contenue de toutes les personnes présentes. Au moment de prendre congé de l'évêque Javier Lauzurica, qui lui avait administré le viatique, il lui a pris les mains, l'a remercié pour sa charité et les a embrassées en disant : *Monseigneur, je ne suis qu'un pécheur*.

> *Vous êtes* – lui répondit Mgr Lauzurica – *ce que Dieu sait et nous aussi. Et il sortit vivement ému en disant : C'est un saint, c'est un saint*[827].

Le dimanche soir 30 septembre, à 20 heures, cinq heures avant sa mort, alors qu'il demandait à voix basse au médecin ce qu'il disait à l'une des sœurs et que le médecin lui répondait qu'il irait peut-être bientôt au ciel, il trouva encore la force de sortir ses mains de sous les draps et de les frapper en signe de joie[828].

Au début du 1 octobre, à 1 heure et 15 minutes du matin, il livra paisiblement son esprit au Père, à Godella, entouré de ses filles et de ses fils, les Tertiaires Capucines et les Tertiaires Capucins, qui pleuraient, désemparés, tellement éprouvés.

Le mardi 2 octobre, après avoir visité sa chapelle mortuaire, installée dans les mêmes chambres mortuaires, ses religieux et religieuses, diverses autorités et les nombreuses personnes venues des villages environnants, les premières funérailles solennelles ont eu lieu dans l'église du séminaire San José de Godella, officiées par le père Idelfonso Mª de Vall de Uxó, Supérieur général des Tertiaires Capucins. L'après-

---

Secrétaire générale (cf. *Archivo de la Provincia de San José (Medellín-Colombia). Defunciones 1917-1962*).

[823] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 321. Ce maire, qui était républicain, n'a non seulement pas fait obstacle au transfert de son corps quelques jours plus tard de Godella à Masamagrell pour l'inhumer, mais deux ans plus tard, il a également empêché qu'il soit profané (cf. *Positio*, Sommaire, ad 110 p. 69 ; ad 132 p. 100 et ad 34 p. 411).

[824] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 292.

[825] Cf. ARDALES, Juan Bautista, *Santa Muerte*, dans ŒCLA, 241.

[826] Cf. ARDALES, Juan Bautista, *Santa Muerte*, dans ŒCLA, 242-244.

[827] Cf. ARDALES, Juan Bautista, *Santa Muerte*, dans ŒCLA, 244.

[828] Cf. RAMO, Mariano, *Colección de Fuentes*, T. I p. 321.

midi du même jour, la dépouille a été transportée à Masamagrell, où elle a été déposée dans l'église paroissiale où, un jour lointain, il avait reçu les eaux de son baptême.

Le 3 octobre, les funérailles de « corpore insepulto » ont eu lieu dans cette église paroissiale, présidées par l'archevêque de Valence, Monseigneur Melo y Alcalde. À la fin des funérailles, son corps a été transporté en procession à la Maison des Tertiaires Capucines voisine, où le lendemain, le 4 octobre, a eu lieu la cérémonie d'enterrement, présidée par Monseigneur Javier Lauzurica, et ses restes ont été déposés dans le lieu qu'il avait lui-même ordonné d'ériger. La presse valencienne et d'autres publications a rendu compte de l'ensemble des événements[829].

Mais tout ne s'est pas terminé ici. Le croyant vit, même si meurent[830]. Non seulement on ressuscite pour un au-delà, mais la lumière de la résurrection des justes éclaire aussi les passants qui sont dans le plus ici.

Les premières chroniques écrites à l'occasion de son décès soulignent sa qualité de vie évangélique comme suit :

> *Ce ne sont pas quelques lignes, mais un livre, et un livre volumineux, qui seraient nécessaires pour vanter les excellentes qualités personnelles qui l'ornaient.... Il se distinguait par sa charité envers ses semblables, dont il ne se contentait pas de pleurer les malheurs, mais tentait d'y remédier*[831].

> *Le pays a une dette de reconnaissance envers cet illustre Espagnol, qui a sauvé et sauvera de nombreux jeunes grâce à ses Maisons de correction. Son œuvre est recherchée par d'autres nations. L'Espagne ne reléguera pas ce saint et pédagogue dans l'oubli*[832].

Chemin vers les autels

Le 18 janvier 1950, le procès diocésain de la Cause de Béatification et de Canonisation du père Luis a été ouvert à Valence et clôturé dans la même ville le 20 novembre 1951[833].

Vingt et un ans plus tard, le 7 juillet 1977, après une procédure minutieuse[834], le Décret d'introduction de la Cause[835] fut signé à Rome, ouvrant les portes à la célébration

---

[829] Cf. *Las Provincias* du 2 octobre 1934, p. 1-2 ; *Las Provincias* du 3 octobre 1934, p. 6 ; *Las Provincias* du 5 octobre 1934, p. 7 ; *Las Provincias* du 11 octobre 1934, p. 12 ; *Las Provincias* du 14 octobre 1934, p. 13 ; *Analecta Capuccinorum* 51(1935) p. 86-88 ; *Florecillas de San Francisco* 35(1934) p. 257-263 ; *Mensajero Seráfico* 51(1935) p. 629 et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI, vol. II, p. 1111-1113 où, p. 1111-1113, p. 629. 257-263 ; *Mensajero Seráfico* 51(1934) p. 629 et ROCA, Tomás, *Historia de la Congregación*, T. VI, vol. II, p. 1111-1118, où il rassemble les nouvelles données par le *Diario de Valencia*, du 2 octobre, par *l'Adalid Seráfico* 35(1934), et par le journal londonien *The Universe*, du 12 octobre 1934.

[830] Cf. Jn 11, 25 ; Ha. 2, 4 ; Rm 1, 17 ; Ga. 3, 11 ; He 10, 38.

[831] Cf. *Analecta Capuccinorum* 51(1935) p. 86-87.

[832] Cf. ARDALES, Juan Bautista, *Santa Muerte*, dans ŒCLA, 250.

[833] Ce Procès, complété par deux Procès de Rogation, l'un à Oviedo et l'autre sur l'île colombienne de San Andrés, a nécessité un autre Procès complémentaire ou additionnel pour corriger certains défauts formels, qui s'est tenu à Valence du 17 septembre au 22 décembre 1959. Un an avant ce processus complémentaire, le *Décret sur la validité des écrits du père Luis*.

[834] Dans le cadre de cette procédure, a été publiée en 1971 la *Positio* sur l'introduction de la Cause, qui a été étudiée et approuvée à l'unanimité lors du Congrès d'introduction particulier qui s'est tenu à Rome le 1er mars 1977.

[835] Cf. *An eius causa introducenda sit*, dans *Acta Apostolicae Sedis* 70(1978) p. 138-140.

du Procès Apostolique d'Information, qui se déroula dans l'Archidiocèse de Valence du 6 octobre 1979 au 9 octobre 1982[836].

Au terme de ce Procès Apostolique, s'est réveillé avec force tout un mouvement visant à mieux faire connaître la figure du père Luis et à impulser un rythme croissant à sa Cause même de béatification et de canonisation. Les nombreuses lettres que divers évêques en particulier et plusieurs Conférences épiscopales nationales ont adressées au Pape pour demander la prompte béatification de Luis Amigó[837] méritent d'être soulignées dans ce dernier sens. Certaines de ces lettres, comme celle qui est ensuite extraite de Mgr Loris Capovilla[838], manifestent clairement l'appréciation et l'affection que la figure du père Luis suscitait :

> *Des rencontres pastorales répétées... m'ont amené à connaître Mgr Luis Amigó et à savourer le poème de son existence, de sa vocation et de ses entreprises courageuses, raconté dans son Autobiographie.*
> *Ce récit... explique l'ascension progressive de cet homme, capucin et évêque, jusqu'à ce qu'il atteigne, à mon avis, les plus hauts sommets des béatitudes proclamées par Notre Seigneur.*
> *Plein d'esprit évangélique et franciscain... il a trouvé le terrain propice pour donner, à travers sa noble famille religieuse, masculine et féminine, fondée par lui, un nouveau rythme à la catéchèse en Espagne, afin d'en étendre les bienfaits jusqu'aux confins de la terre.*
> *Élevé à la dignité épiscopale..., il a offert avec son service l'image du pasteur décrite par saint Jean dans le dixième chapitre de son Évangile.*
> *Saint-Père béni ! Cet homme bon et savant, simple et prudent, sage et généreux, mérite l'attention de nous, ses contemporains, pour que le patrimoine spirituel qu'il a accumulé ne reste pas plus longtemps enfoui dans les archives.*
> *Évêque de la sainte Église de Dieu, permettez-moi de demander à Votre Sainteté d'organiser la procédure canonique qui sauvera du silence de la tombe un si riche souvenir et placera sa lampe à côté de tant d'autres qui ont éclairé l'Église catholique...*

Il convient également de mentionner les réunions organisées au sein des deux Congrégations amigoniennes afin d'approfondir la connaissance et l'appréciation du Fondateur lui-même[839].

---

[836] La session de clôture s'est déroulée avec une grande solennité dans l'église paroissiale de Masamagrell où le père Luis a été baptisé (cf. *Hoja Informativa del Siervo de Dios P. Luis Amigó* (1982) n. 121 p. 2-13).
[837] Parmi les Lettres envoyées par les Conférences épiscopales, on peut citer celles des évêques de Bolivie, d'Argentine et de Colombie en 1984, celles des évêques d'Espagne et du Brésil en 1985, et celles du Vénézuela en 1986 (cf. *Hoja Informativa del Siervo de Dios P. Luis Amigó* (1985) n. 131 p. 7 ; n. 132 p. 3 ; (1986) n. 133 p. 8-9 ; n. 134 p. 8 ; n. 135 p. 8, et (1987) n. 139 p. 6).
[838] Monseigneur Loris Capovilla, qui avait été secrétaire particulier du pape Jean XXIII, était au moment de la rédaction de cette lettre évêque en Italie (cf. *Hoja Informativa del Siervo de Dios P. Luis Amigó* (1983) n. 124 p. 4).
[839] Le père Agripino González a parcouru la Colombie, le Venezuela et le Costa Rica de décembre 1983 à février 1984 et l'Argentine, le Brésil et le Chili de juillet à août 1985, pour donner des conférences aux frères et sœurs sur la spiritualité du père Luis Amigó. Par la suite, le Père Juan Antonio Vives a parcouru la géographie amigonienne en présentant aux frères et sœurs les Sources pour l'étude du père Luis et en leur apprenant à les utiliser. L'itinéraire de ses rencontres a été le suivant : Colombie, Venezuela, Guatemala et Costa Rica, de décembre 1988 à janvier 1989 ; Brésil, Argentine, Chili et Pérou, d'octobre à novembre 1991, et enfin Espagne, où il a tenu une rencontre à Montiel du 10 au 12 avril 1992 et une autre à Madrid, du 2 au 4 janvier 1993.

D'autre part, et toujours dans le but d'enregistrer les événements les plus significatifs survenus dans la Cause du père Luis Amigó depuis 1977, il convient également de souligner que, après avoir remis les actes du processus apostolique au cardinal préfet de la Sacrée Congrégation pour les causes des saints à Rome, le 21 octobre 1982, on a commencé à préparer l'ouverture de la tombe du père Luis, afin de reconnaître ses restes et de pouvoir les traiter de manière appropriée en vue d'une meilleure conservation et de l'extraction des reliques. L'exhumation a eu lieu le 9 avril 1983 et a été présidée par l'évêque de Segorbe, Monseigneur José Mª Cases. Les nombreux participants à la cérémonie – parmi lesquels une large représentation des frères et sœurs Tertiaires Capucins avec leurs Gouvernements Généraux respectifs au complet[840] – eurent la joie de pouvoir contempler, au milieu d'une émotion indescriptible, le visage du père Luis Amigó qui, malgré les années passées, montrait encore, à travers le verre qui fermait hermétiquement son cercueil, ce sourire qui, selon ceux qui l'ont connu dans la vie, illuminait son visage et que même la mort n'a pas pu effacer[841]. Les 9, 10 et 11 avril, les experts médicaux et les sœurs Mª Ángeles Aniorte et Mª Eva Andrés, Tertiaires Capucines, ont procédé – en présence du délégué de l'archevêque de Valence, du promoteur de la foi et du notaire – au nettoyage et au traitement de la dépouille. Enfin, le 12 avril, jour où cela faisait cent neuf ans que le père Luis portait l'habit capucin et quatre-vingt-quatorze ans qu'il avait fondé ses Tertiaires, il a été réinhumé après une eucharistie solennelle présidée par l'archevêque de Valence, Don Miguel Roca Cabanellas[842].

Au cours de l'année 1984, à l'occasion du 50ème anniversaire de la disparition du père Luis, l'intérêt de ses deux Congrégations à mieux le connaître et l'aimer et à diffuser sa figure avec plus de force et d'enthousiasme dans leur entourage s'est encore accru. Parmi les stratégies qui se sont articulées pour atteindre l'objectif principal de la célébration – recueilli dans le cri joyeux *Le Père Fondateur, vit !*[843] – il faut souligner la promotion qui a été faite de sa connaissance principalement par la publication dans le BAC de ses *Œuvres complètes*[844]. Cette publication sera complétée quelques années plus tard par l'édition minor de la *Positio sur ses vertus*[845]. Ces deux œuvres, se complétant mutuellement, ont depuis constitué pour les frères et les sœurs les Sources de la plus authentique connaissance du Fondateur.

Déjà en 1985 – l'année qui suivit le Jubilé Amigonien par lequel les Congrégations Amigoniennes voulaient célébrer le 50ème anniversaire de la mort de leur Fondateur – il y eut un autre événement qui continua à marquer un rythme croissant et positif pour la Cause de Béatification et de Canonisation du père Luis. Le 1er février 1985, le Décret de validité des Procès diocésains et apostoliques fut signé à Rome et, peu après – le 4 mars – le père Francesco Moccia, pallottin, fut nommé Relateur de la Cause, et le père Agripino González, Vice-postulateur, procéda, sous sa direction, à la rédaction de la *Positio* préceptive sur les vertus du Serviteur de Dieu, qui fut publiée pour la première fois à

---

[840] Les Conseils généraux des deux congrégations ont été rejoints par les Conseils provinciaux d'Espagne et plus de trois cents religieux et religieuses Tertiaires Capucins. Parmi les frères présents se trouvaient tous les capitulaires du XVIe Chapitre général qui se tiendra à Montiel.

[841] Cf. LAUZURICA, Javier, *Introduction à l'Autobiographie* dans ŒCLA.

[842] Cf. *Hoja Informativa del Siervo de Dios, P. Luis Amigó* (1983) n. 123, p. 2-8.

[843] Cf. *50 Años después. Mensaje de los dos Consejos generales con ocasión de la proclamación del Año Jubilar Amigoniano*, dans *Pastor Bonus* 32 (1983) p. 322-326.

[844] L'édition a été préparée par les pères Agripino González et Juan Antonio Vives et porte le numéro 474 de la collection BAC. À la suite de cette publication, le père Lázaro Iriarte disait : Le père Luis a l'honneur d'être le premier capucin à avoir enrichi la riche et prestigieuse Biblioteca de Autores Cristianos.

[845] Cette édition de la *Positio* a été promue par le Conseil Général des Frères et a été conçue et réalisée par l'auteur du présent ouvrage qui, dans la note éditoriale, se cache derrière ses initiales J.A.V. Elle a été publiée à Madrid en 1990.

Rome en 1987. Dès lors, il ne restait plus qu'à attendre le verdict des théologiens sur la *Positio*. Ce fut le cas le 10 décembre 1991, lorsque la *Positio* fut approuvée, une fois de plus, à l'unanimité et avec des votes très élogieux[846]. Quelques mois plus tard, le 13 juin 1992, après l'avis favorable de la Commission des Évêques et des Cardinaux[847], le décret reconnaissant le père Luis Amigó, Vénérable, est lu et signé à Rome en présence du Pape Jean-Paul II. Dans ce décret, il est dit, entre autres, que :

> *L'offrande généreuse du Bon Pasteur – « Je donne ma vie pour mes brebis » – est la pierre angulaire spirituelle autour de laquelle s'est articulée la vie du serviteur de Dieu Luis Amigó y Ferrer...*
> *Religieux d'une grande piété et d'une profonde harmonie spirituelle, il a admirablement combiné ses fonctions de capucin, de fondateur et d'évêque jusqu'à la fin de sa vie.*
> *Sa spiritualité, en bon fils du Séraphin d'Assise et incarnant les attitudes du Bon Pasteur, s'articule autour d'un christocentrisme miséricordieux et rédempteur et d'une mariologie douloureuse de la Vierge au pied de la Croix du Christ.*
> *Sa foi solide et ferme brille principalement dans sa recherche passionnée de la volonté de Dieu et de son plein accomplissement...*
> *La vertu d'espérance est attestée par sa foi en la miséricorde et la fidélité de Dieu, en qui il espérait fermement. Capucin fidèle et fondateur diligent, il a manifesté un sens providentiel de la vie en agissant avec sérénité et audace dans des circonstances très difficiles...*
> *Son intense charité envers Dieu se transforma en une fervente piété et son amour du prochain le poussa à rechercher les pauvres, les marginaux et les malades. Pour les jeunes, en particulier ceux qui s'étaient égarés, il fut un véritable pédagogue, admirablement doué de miséricorde et de compréhension...*
> *Il était également considéré comme un homme d'une grande humilité, d'une prudence exquise et d'une piété exemplaire...*
> *En raison de l'abondance de toutes ces vertus chez le Serviteur de Dieu, nous sommes convaincus d'être « devant un géant de la vie spirituelle, un modèle et un prototype pour les religieux, les prêtres, les évêques et les fondateurs » ...*[848].

Cependant, en attendant que les Commissions correspondantes procèdent à l'étude et au verdict de la *Positio* sur les vertus du père Luis Amigó, un autre Procès canonique s'est déroulé à Caracas, centré sur une possible guérison miraculeuse attribuée à son intercession. Ce procès, commencé le 5 février 1990 au siège archiépiscopal, a duré près de deux mois et s'est terminé le 2 avril. Le matériel recueilli a ensuite été rapidement envoyé à Rome et confié à la Congrégation pour les Causes des Saints, en attendant que le père Luis soit déclaré Vénérable, afin qu'il puisse procéder officiellement à son étude.

Les premières impressions reçues à Rome au sujet de la grâce étaient positives. Certains des médecins consultés soulignaient même qu'elle avait de bonnes chances de passer devant la Commission médicale. Une *Positio* a donc été rédigée sur cette grâce, mais lorsque, le 5 mai 1994, elle a été officiellement examinée lors d'une consultation

---

[846] Tous les censeurs théologiens, au nombre de neuf à cette occasion, ont donné leur vote très favorable. Ces votes ont été publiés à Rome sous le titre *Relatio et vota* de la Cause de Canonisation du Serviteur de Dieu, Luis Amigó y Ferrer.
[847] Cette Commission s'était réunie le 28 avril 1992 et l'archevêque de Cagliari, Monseigneur Ottorino Pietro Alberti, avait été le rapporteur de la Cause du père Luis.
[848] Cf. Texte original latin du Décret dans *Acta Apostolicae Sedis* 85(1993) p. 95 s.

médicale, le résultat, qui semblait d'abord indécis, a fini par être négatif par deux voix contre trois.

Cependant, et indépendamment de ce que ce retard dans la reconnaissance d'une éventuelle grâce a pu signifier comme revers dans la Cause canonique du père Luis, dont on pensait en 1992 qu'elle aurait une fin rapide et heureuse, la connaissance et l'affection à son égard n'ont cessé de croître.